



HAL
open science

Alalia/Aleria (Haute Corse). Questions autour de l'habitat des VIe-Ve s. av. J.-C.

Éric Gailledrat

► **To cite this version:**

Éric Gailledrat. Alalia/Aleria (Haute Corse). Questions autour de l'habitat des VIe-Ve s. av. J.-C..
Documents d'archéologie méridionale, 2021, 44, pp.113-201. halshs-04125047

HAL Id: halshs-04125047

<https://shs.hal.science/halshs-04125047>

Submitted on 11 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alalia/Aleria (Haute Corse). Questions autour de l'habitat des VI^e-V^e s. av. J.-C.



Résumé :

Aleria, connu par les textes pour être une fondation phocéenne du milieu du VI^e s. av. J.-C. (*Alalia*), a fait l'objet de fouilles continues, menées par J. Jehasse entre la fin des années 1950 et le début des années 1990. Ces fouilles, mal documentées, n'ont que ponctuellement concerné les niveaux préromains du site, qui demeurent encore aujourd'hui largement méconnus. L'étude des mobiliers aujourd'hui accessibles, confrontée à une relecture critique des écrits du fouilleur de l'époque, permet de reconsidérer un certain nombre de postulats encore souvent admis. Si des mobiliers erratiques témoignent d'une fréquentation du lieu dans la première moitié du VI^e s. av. J.-C., les seules traces d'une occupation pérenne se rapportent, pour l'heure, à la fin de ce siècle et sont caractérisées par un faciès proprement étrusque. Celui-ci fait écho à celui des nécropoles, dont les tombes les plus anciennes datent précisément de cette époque, laissant en suspens la question d'*Alalia* grecque.

Mots clés :

Corse, âge du Fer, colonisation, Phocéens, Étrusques, habitat, fortification, céramique

Abstract:

Aleria, known by the texts to be a Phocaean foundation from the middle of the 6th century BC (*Alalia*), has been the subject of continuous excavations, led by J. Jehasse between the end of the 1950s and the beginning of the 1990s. These poorly documented excavations only occasionally concerned the pre-Roman levels of the site, which are still largely unknown today. The study of the now accessible material, together with a critical re-reading of the excavator's writings of the time, allows us to reconsider a certain number of postulates that are still often accepted. Although some erratic material testifies that the site was frequented in the first half of the 6th century BC, the only traces of a permanent occupation date, for the moment, to the end of that century and are characterised by a distinctly Etruscan facies. This echoes that of the necropolises, whose oldest graves date precisely from this period, leaving the question of Greek *Alalia* open.

Key words:

Corsica, Iron Age, colonisation, Phocaeans, Etruscans, habitat, fortification, ceramics

1. Introduction

Site emblématique de Méditerranée occidentale, sur la côte orientale de la Corse et à l'embouchure du fleuve Tavignano (fig. 1), Aleria est connue comme étant l'une des villes phocéennes d'Occident, l'*Alalia/Alaliè* mentionnée par Hérodote (I, 165-166) dont la fondation est située vers -565, soit quelques décennies après celle de *Massalia* (Marseille) et peu avant celle de la « *Néapolis* » d'*Emporion* (Empuries).

C'est cette même *Alalia* qui, en -545, accueille tout ou partie des réfugiés fuyant la cité-mère, Phocée, face à la pression de l'empire perse. Hérodote (I, 165-167) nous dit par ailleurs que durant cinq années, nouveaux venus et Grecs déjà établis sur place cohabitent, mais que la piraterie exercée par les Phocéens en Mer Tyrrhénienne eut tôt fait de susciter une réaction de la part de leurs voisins.

Une grande bataille navale opposa alors les Grecs à une coalition étrusco-punique. Cette bataille dite « d'*Alalia* » ou « de la mer Sardonienne » (Jehasse 1962b ; Gras 1972, 1987 et 2000) se solda par une demi-victoire (victoire « à la cadméeenne ») pour les Grecs, dont nombre des navires furent détruits ou capturés. Les rescapés furent contraints de quitter la Corse avec leurs biens et leurs familles, une partie d'entre eux gagnant probablement Marseille, l'autre se dirigeant en tout cas vers l'Italie méridionale, plus précisément en Campanie où ils fondèrent *Hyélé* (*Velia*) (Bats 1994 ; Gras 1985 et 2000 ; Morel 2006a et 2006b).

À ce moment, Aleria bascule semble-t-il directement dans l'aire d'influence étrusque, et face à un texte controversé de Diodore de Sicile (V, XIII, 3-4) qui relate l'existence de deux villes distinctes, l'une grecque, l'autre étrusque (Gras 2000 ; Domínguez 2005), c'est l'archéologie qui nous renseigne principalement sur le devenir du site durant l'époque préromaine, essentiellement, il est vrai,



■ 1 Carte de situation d'Aleria dans le contexte de la Méditerranée nord-occidentale (fond de carte H. Bohbot ; DAO É. Gailledrat).

au travers de la nécropole de Casabianda (Jehasse, Jehasse 1973 et 2001).

Les fouilles menées dans la nécropole ont en effet révélé nombre de sépultures des V^e-III^e s. av. J.-C., révélatrices de pratiques funéraires et de mobiliers témoignant d'une présence tyrrhénienne, à la fois indiscutable et importante. La prise d'Aleria par les armées romaines de Scipion en -259, à l'occasion de la première guerre punique, révèle que la Corse était passée à ce moment dans l'orbite commerciale et politique de Carthage. Désormais connue sous le nom latinisé d'*Aleria*, la ville connaît une certaine importance sous l'Empire mais se voit confrontée à un déclin progressif, accéléré au V^e s. de n. ère par les invasions vandales puis, plus tard, par les raids et invasions sarrasines.

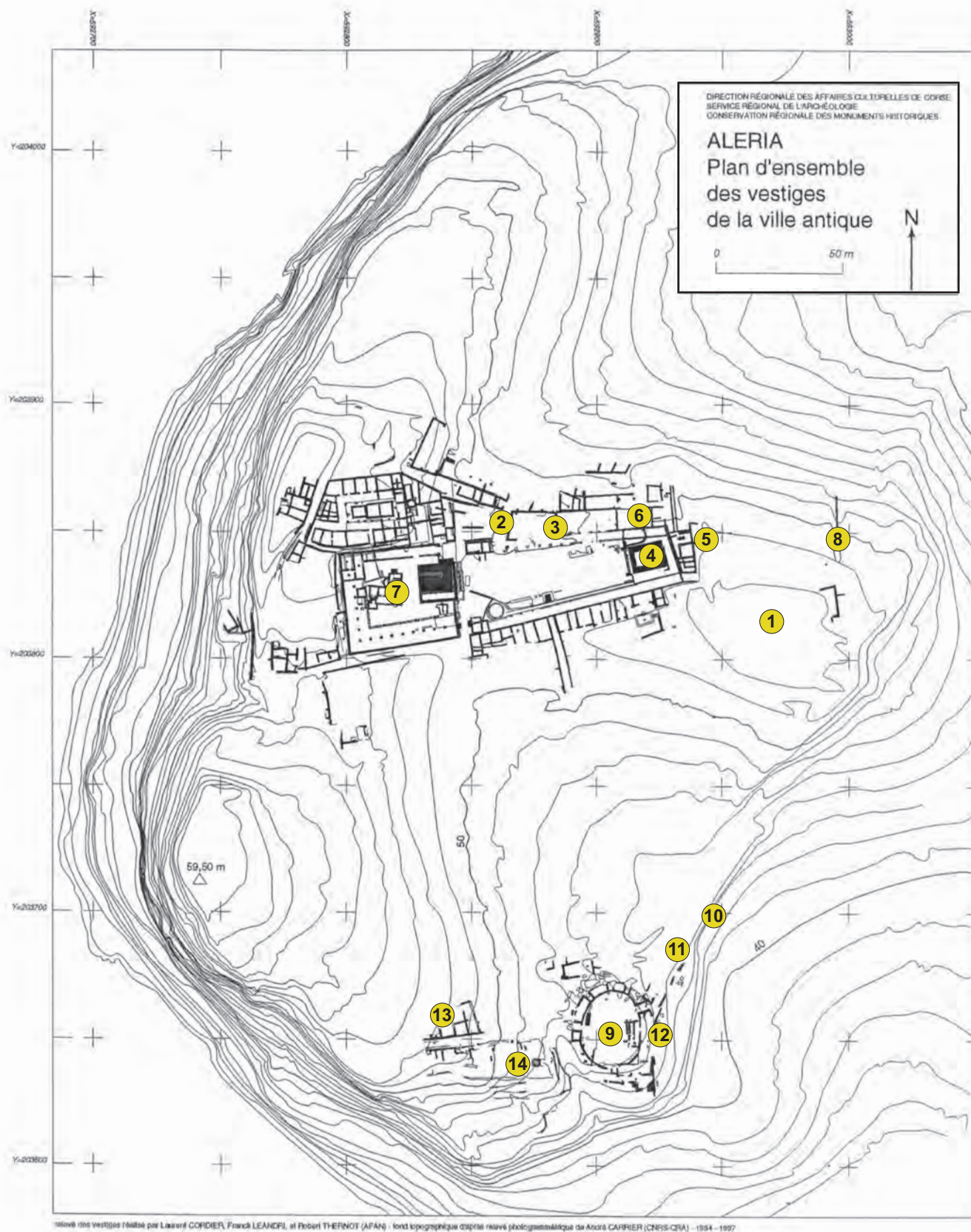
Le site occupe un plateau culminant à environ 55 m d'altitude qui domine le cours du fleuve Tavignano et de son affluent, le Tagnone (fig. 2). Ce plateau (connu sous le toponyme de « Palazzo ») fait partie d'un ensemble de trois collines qui s'étagent du nord au sud, parallèlement au trait de côte (fig. 3). Le plateau d'Aleria est ainsi prolongé au sud par celui de Macellone (ou « Terrina ») puis celui de Casabianda, à partir duquel se développe la nécropole préromaine. Le secteur est caractérisé par la proximité de deux complexes lagunaires situés de part et d'autre du cours du Tavignano, dont l'embouchure antique devait se trouver plus à l'intérieur des terres, à savoir l'étang de Diane au nord et l'étang del Sale au sud. Les limites actuellement reconnues correspondent à celles de la ville romaine, qui se développe sur une surface minimale d'environ 9 hectares, organisée autour de trois micro reliefs dont la convergence correspond à l'emplacement du forum (fig. 4) (Coutelas, Allegrini-Simonetti 2017). La partie nord du plateau, occupée par l'actuel hameau du Fort, se détache quelque peu du reste et surplombe directement le cours du fleuve (fig. 5).



■ 2 Topographie du secteur d'Aleria (© É. Gailledrat).



■ 3 Extrait du plan terrier général de l'île de Corse (1770-1795), rouleau de plan n° 19, avec échelle d'une ligne pour 12 toises (© Collectivité territoriale de Corse).



■ 4 Aleria. Plan général du site (© L. Cordier, F. Léandri, R. Thernot, d'après un relevé photogrammétrique d'A. Carrier, 1994-1997) avec indication des différents secteurs de fouille mentionnés dans le texte. 1 : Colline Est ; 2 : *Cardo* nord ; 3 : Basilique ; 4 : Temple Est ; 5 : Plateau ; 6 : *Domus* au dolium ; 7 : Prétoire ; 8 : Rempart romain Est ; 9 : Amphithéâtre ; 10 : Rempart romain ; 11 : Rempart Est ; 12 : Sondage 2/1 (2021) ; 13 : Quartier préromain ; 14 : Rempart archaïque (DAO É. Gailledrat).

Face à l'Étrurie, Aleria occupe une position privilégiée à l'embouchure de l'un des principaux fleuves de l'île, bénéficiant d'un accès maritime, sinon direct, du moins *via* une interface lagunaire aux potentialités multiples (fig. 6). Le site, en bordure de la plaine orientale de la Corse délimitée à l'ouest par le massif montagneux de la Castagniccia, est au cœur d'un vaste terroir constitué de terres fertiles (fig. 7). Emplacement peut-être retenu par les Phocéens, tant par sa position sur un itinéraire reliant le sud de la péninsule Italique à la Gaule méridionale qu'en raison de son potentiel dans la perspective d'un transfert de la métropole (Malkin 2018, 240), le site a été retenu par les Étrusques pour y implanter une cité, avant de devenir colonie, puis capitale administrative de la Corse romaine.

Reconnu au XIX^e s., le site a fait l'objet de premières interventions archéologiques au lendemain de la Première Guerre mondiale, mais les premières recherches d'ampleur n'ont débuté que durant les années 1950, sous la direction de J.-P. Boucher et J. Jehasse. Ces travaux, rapidement placés sous la seule direction de J. Jehasse, se sont ensuite poursuivis sans interruption jusqu'en 1992.

Durant ces décennies, l'habitat a été exploré de manière très inégale et les interventions dirigées vers les séquences d'occupation préromaines ont été globalement limitées. Durant les années 1960, les recherches se sont traduites à la fois par l'exploration extensive du cœur de la ville romaine et l'établissement de sondages plus ou moins étendus, destinés à documenter les périodes hellénistique, classique et archaïque. À partir de la fin des années 1970, tandis que se poursuivaient les travaux sur les époques tardo-républicaine et impériale, c'est sur la partie méridionale du site que se sont portés les efforts de J. Jehasse, avec toujours une volonté affichée de révéler l'établissement phocéén évoqué par Hérodote.

2. Des marqueurs incertains

Même si J. et L. Jehasse ont peiné à qualifier explicitement d'« étrusque » la nécropole de Casabianda, préférant l'emploi du qualificatif de « préromaine » (Jehasse, Jehasse 1973 et 2001), le devenir étrusque d'Aleria n'en demeure pas moins démontré de manière explicite par les découvertes spectaculaires réalisées dans cette même nécropole. Plus récemment, des opérations d'archéologie préventive et programmée ont permis de mieux cerner l'emprise remarquable de ces zones funéraires qui, loin de



■ 5 Le plateau d'Aleria avec le hameau du Fort de Matra, vu depuis la plaine au nord (© É. Gailledrat).



■ 6 L'embouchure du Tavignano et le cordon littoral, vus depuis le hameau du Fort, vers l'est (© É. Gailledrat).



■ 7 La plaine d'Aleria et les contreforts montagneux, vus depuis le hameau du Fort, vers le nord-ouest (© É. Gailledrat).

se limiter au seul secteur de Casabianda, se développent sur la frange orientale du massif collinaire d'Aleria, depuis le secteur de Mattonata au sud (Sacchetti 2021) jusqu'à celui d'Arboratella et de Lamajone au nord (Écard 2021b ; Vidal *et al.* 2021 ; Sacchetti 2022) (fig. 8).

Tout aussi importante est la découverte, dans la partie nord du secteur d'Arboratella, à quelque 500 m à l'est de la colline de Palazzo, d'une zone d'habitat remontant à la fin du VI^e s. av. J.-C. (Écard 2021a). Celle-ci est matérialisée par des constructions de plan rectangulaire sur solins de galets et comprenant un réseau fossoyé faisant office de parcellaire ou de systèmes de drainage, ainsi que quelques fosses-dépotoirs. Ces nouvelles données suggèrent, sinon une extension continue de l'habitat dans cette direction, du moins l'existence de quartiers périurbains qui témoignent de l'importance acquise, dès une date haute, par l'agglomération étrusque.

Indépendamment de cela, les écrits de J. Jehasse n'ont guère laissé planer de doute quant à la localisation de l'habitat grec d'époque archaïque sous les niveaux romains de la ville. Pour s'en tenir à la question de l'implantation phocéenne, plus que les vestiges architecturaux, ce sont bien les mobiliers exhumés en divers points du site qui confirmeraient – d'après le fouilleur de l'époque – la réalité de cette présence grecque. Les mentions successives de céramique ionienne, corinthienne et rhodienne, de « *bucchero* gris éolien » (autrement dit de grise monochrome phocéenne), de *bucchero nero* étrusque ou encore d'attique à figures noires, ont ainsi servi d'assise à un discours faisant écho à ce que nous disent les sources antiques, et notamment Hérodote.

Tandis que les fouilles de la nécropole, initiées dès le tout début des travaux menés par J. Jehasse, ont buté sur le constat de l'absence de sépultures antérieures à l'extrême fin du VI^e s. av. J.-C. (autrement dit de tout témoin susceptible d'être contemporain de la phase « phocéenne »), les différentes interventions réalisées dans l'habitat ont, quant à elles, révélé en plusieurs points du plateau d'Aleria des vestiges mobiliers qui semblent témoigner d'une extension importante de l'habitat préromain (fig. 4).

Les données issues de ces fouilles demeurent cependant peu nombreuses et doivent logiquement être mises en balance avec l'apparente exiguïté des fenêtres ouvertes sur les niveaux anciens¹. Dans le même temps, la portée des bouleversements occasionnés par les réaménagements d'époque romaine demeure difficile à évaluer, mais doit

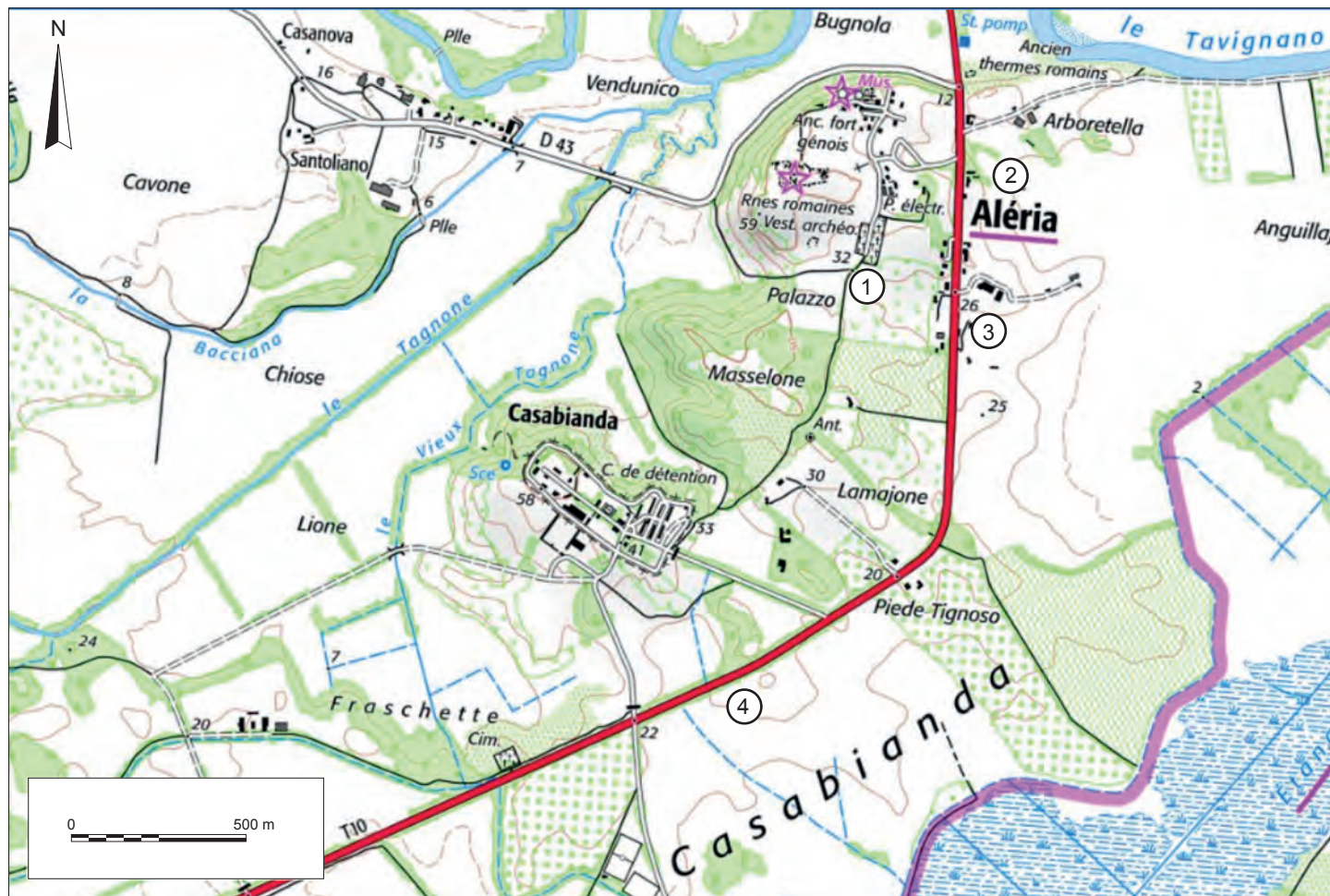
être nécessairement prise en compte dans l'appréciation globale de ce déficit d'information.

Ceci étant, force est de constater que les lacunes et imprécisions de la documentation archéologique ont été régulièrement passées sous silence ou pour le moins minimisées, permettant de s'interroger sur le bien-fondé des conclusions émises par le fouilleur de l'époque.

Le premier problème concerne l'état de la documentation disponible, ne serait-ce qu'en raison de la disparition d'une partie du mobilier des fouilles anciennes², ou encore de la décontextualisation de bon nombre des tessons naguère isolés afin d'être exposés dans les vitrines du Musée d'Aleria. Plus problématique est en revanche l'indigence extrême des données de terrain, conséquence des méthodes de fouille employées durant près de quatre décennies. En effet, les rapports annuels d'opération sont généralement peu prolixes et, sauf exception, dépourvus d'une documentation graphique illustrant les stratigraphies rencontrées. Les indications relatives aux mobiliers sont elles-mêmes extrêmement fluctuantes, entre quelques listings détaillés par tesson ou objet, de simples mentions de telle ou telle catégorie, ou pire, une absence totale d'indications.

Ceci étant, quand bien même des éléments nous sont fournis, rien ne permet de restituer des séquences chronostratigraphiques précises, et encore moins de raisonner en termes quantitatifs. De plus, la rareté voire (plus souvent encore) l'absence d'illustrations se pose comme un obstacle majeur au moment d'apprécier la pertinence des identifications proposées, ce constat établi à partir des rapports de fouille n'étant pas compensé par les publications existantes, par trop synthétiques ou confuses, ce qui au final nous donne l'image d'un dossier particulièrement complexe, voire inextricable.

Une distance doit alors être prise avec les conclusions émises à l'époque, eu égard à la parcimonie des données matérielles livrées dans les rapports de fouille ainsi que dans les diverses publications consacrées à l'habitat (notamment Jehasse 1963b et Jehasse, Jehasse 2004). Or, ces écrits ont grandement conditionné – et conditionnent encore – la compréhension du site dans une perspective à la fois archéologique et historique. Parmi les multiples questions ouvertes, celle des origines d'Aleria est sans nul doute l'une des plus controversées, entre les interrogations relatives à une éventuelle présence indigène aux côtés des Phocéens (voire à l'existence d'un habitat indi-



■ 8 Localisation des différentes interventions archéologiques récentes dans le secteur d'Aleria (fond de carte © IGN, Collectivité territoriale de Corse). 1 : Lamajone ; 2 : Arboretella e Pirelli 1 ; 3 : Arboretella e Pirelli 2 ; 4 : Mattonata (DAO É. Gaillardat).

gène préexistant), à l'extension (et la localisation ?) de ce premier établissement colonial, à la situation au moment de l'arrivée des réfugiés de Phocée, ou encore au devenir étrusque du site après la fameuse bataille « de la mer Sardonnienne » vers -540 (Hérodote, I, 163-167).

En dépit de ce déficit d'information, le site d'Aleria a alimenté depuis les années 1960 une littérature abondante, inscrite dans un moment où, conjointement aux recherches développées dans le Midi de la Gaule, les réseaux phocéens en Occident ont été l'objet de nombreux travaux portant sur la zone tyrrhénienne, le golfe du Lion (Provence, Languedoc, Ampurdan) et l'Andalousie tartessienne, en passant par les échelles grecques – réelles ou supposées – du Levant espagnol. *Alalia* phocéenne demeure ainsi un

élément clé du discours relatif aux mobilités ioniennes en Occident (Malkin 2018). L'identification et l'attribution chronologique des mobiliers exhumés lors des fouilles Jehasse ont, en effet, servi d'assise aux conclusions émises depuis maintenant plusieurs décennies et sur lesquelles, faute de mieux, les divers travaux ayant touché à la question d'*Alalia* phocéenne ont été contraints de s'appuyer. Symptomatiques de cet état de fait sont certains postulats encore récemment énoncés (Milanini *et al.* 2012, 782 ; Michel, Pasqualaggi 2014, 149-150) et qui font directement écho aux écrits de J. Jehasse : « [...] si les vestiges étrusques du VII^e au VI^e siècle sont rares, les tessons attiques à figures noires, ioniens, rhodiens et phocéens gris sont en revanche nombreux » (*ibid.*, 149).

Néanmoins, la lecture d'Aleria en termes historiques ne peut plus aujourd'hui s'affranchir de données archéologiques dont il convient de mesurer les limites. Un retour à la documentation brute s'impose donc, assorti d'une lecture critique des écrits de J. Jehasse. Dans un premier temps, il s'agira donc de dresser un bilan des données de terrain relatives à cet horizon centré sur la fin de l'époque archaïque et le début de l'époque classique, en mettant en lumière tant les acquis que les interrogations subsistantes. De la sorte, ce travail³ implique de confronter les arguments chronologiques, établis naguère sur la base des mobiliers céramiques, aux données acquises par l'étude des séries aujourd'hui accessibles.

Le point de départ concerne donc les diverses mentions faites de mobiliers, tantôt attribués au VI^e, tantôt aux VI^e-V^e s. av. J.-C. Or, à quoi correspond réellement ce mobilier qui serait révélateur, à la fois d'une séquence « précoloniale » (dans ce cas, marquée par des apports étrusques) et d'une séquence « coloniale » correspondant à l'installation sur place des Phocéens puis des Étrusques ? Pour la période « phocéenne », l'évocation d'un mobilier à la fois abondant et varié, en adéquation avec l'image que l'on se fait d'un faciès caractéristique de la première moitié ou du milieu du VI^e s. av. J.-C. et qui serait comparable sur bien des points à celui de Marseille à la même époque (Gantès 1992 ; Rothé Tréziny 2005), semble se suffire à elle-même. La réalité est cependant toute autre, en ce sens que, tant sur le plan quantitatif que qualitatif, les matériels d'époque archaïque d'Aleria sont bien loin d'illustrer de manière probante les schémas interprétatifs patiemment élaborés et repris depuis l'époque des fouilles Jehasse⁴.

Au moment d'aborder plus avant le thème du VI^e s. av. J.-C., l'obstacle premier réside dans le caractère ambigu des chronologies établies par le fouilleur. Cela est vrai pour la céramique attique à figures noires, mais ce l'est aussi pour d'autres productions telles le *bucchero nero* ou la céramique dite « de Grèce de l'Est ». Dans la mesure où la datation de ces séries peut potentiellement descendre jusqu'au début du V^e s. av. J.-C., ces vestiges sont donc *a priori* loin de constituer des preuves irréfutables d'une séquence d'occupation du deuxième tiers ou du milieu du VI^e s. av. J.-C., et encore moins de la réalité d'une présence grecque sur le site.

Néanmoins, la difficulté principale réside, en amont, dans la caractérisation même de certains de ces mobiliers. Que l'on aborde le thème des céramiques « ioniennes »,

« rhodiennes », ou encore de la « grise phocéenne », les risques de confusion sont en effet nombreux et tiennent pour partie au contexte scientifique global (tant français qu'italien) dans lequel se sont opérées les recherches menées par J. Jehasse. En d'autres termes, l'état des connaissances relatives à telle ou telle catégorie de céramique durant les années 1950, 1960 ou 1970 doit être impérativement pris en compte au moment d'évaluer la pertinence de certaines identifications ou datations proposées naguère.

Plus encore, si l'on en croit les écrits du fouilleur, ces matériels seraient régulièrement présents dans les niveaux anciens d'Aleria, entretenant ainsi l'image d'une phase bien documentée. Or, ce qui frappe, c'est bien l'indigence des vestiges mobiliers datés du VI^e s. av. J.-C. Cela fait d'ailleurs écho au nombre excessivement réduit de céramiques « orientales, attiques et locales » présentes dans la publication de 2004, où sont figurées les pièces implicitement représentatives de « la », ou « des » séquences anciennes d'Aleria (Jehasse, Jehasse 2004, 162). Dans le même ordre d'idées doit être pointé le caractère à la fois allusif et surtout redondant des mentions de tels matériels dans les différents écrits Jehasse. Le dépouillement des archives de fouille laisse ainsi apparaître que telle ou telle catégorie de céramique n'est en réalité attestée que par un nombre limité de fragments ; ainsi en est-il de l'attique à figures noires, et plus encore du *bucchero nero*.

De fait, en dépit de l'aspect incomplet des collections aujourd'hui disponibles, le réexamen global du mobilier issu des fouilles de l'habitat nous invite à pondérer grandement un certain nombre de points antérieurement considérés comme acquis.

3. Les données de terrain

À la fois rares et peu explicites, les données de terrain relatives à Aleria préromaine ne peuvent guère être appréhendées que par le dépouillement des rapports de fouille Jehasse et, dans une certaine mesure, par la publication monographique précédemment évoquée (Jehasse, Jehasse 2004). Si la stratigraphie demeure indigente, à tout le moins cette documentation nous permet-elle de dresser un panorama global des secteurs explorés et de préciser ainsi le cadre dans lequel se sont inscrites les réflexions relatives aux phases anciennes du site.

3.1. Les sondages autour du forum

Dès le début des recherches, alors menées conjointement par J. Boucher et J. Jehasse, des sondages ont été pratiqués au niveau de la « colline Est », autrement dit le relief marquant l'extrémité orientale du forum (fig. 4, n° 1). Entre 1956 et 1958, plusieurs observations ont été réalisées dans ce secteur, révélant un potentiel stratigraphique inégal, de seulement 0,30 m au sommet jusqu'à plus de 3 m en contrebas, au nord (Boucher, Jehasse 1956, 3). D'après les descriptions, assez succinctes, les niveaux les plus anciens rencontrés ne remonteraient pas plus haut que les V^e-IV^e s. av. J.-C. mais témoignent *a minima* de séquences d'occupation préromaines.

D'autres indications nous sont fournies par la stratigraphie observée dans la partie nord du forum (dont le dégagement a été entrepris à ce moment), au niveau du *Cardo* et de la « Basilique » (1958) (fig. 4, n° 2 et 3), puis par les sondages réalisés dans la partie occidentale du temple du culte impérial (« temple Est ») ainsi qu'à l'extérieur de ce dernier (1959) (fig. 4, n° 4).

À hauteur de la « Basilique Nord », la stratigraphie observée possède une épaisseur d'un peu plus d'1 m. Elle se décompose en 4 « niveaux », dont le plus ancien est décrit comme formant une couche de 10 cm d'épaisseur au contact du tuf constituant le substrat, sous « une ligne de chaux recomposée en ciment ». Cette couche recélait un mobilier hétérogène, parmi lequel sont juste mentionnées de la céramique attique à figures noires ainsi que de la céramique à vernis noir surpeinte, du style de Gnathia (Jehasse, Boucher 1958, 14).

Également découpée en 4 niveaux, la séquence stratigraphique observée dans le temple oriental présente des analogies avec la précédente, bien que d'une ampleur plus importante, avec ici le substrat à 1,80 m en dessous du niveau de sol actuel. Le niveau IV, situé entre les cotes -1,40/-1,70 m, est constitué en réalité de 2 couches : « la partie la plus profonde devient jaune clair à proximité du tuf avec lequel elle se distingue mal. Cette couche a révélé les éléments les plus anciens, sans qu'on puisse préciser de coupure entre le V^e et le VI^e s. » (Jehasse, Boucher 1959a, 13).

Le sondage mené à l'extérieur de l'édifice a apporté des indications concordantes, le fouilleur précisant que « la zone est tout aussi ancienne, et recèle des tessons de même

espèce. D'avantage : la construction du mur à abside au nord, a entraîné un bouleversement du terrain voisin, en sorte qu'au-dessus du béton romain I^{er} siècle de la « *domus* au *dolium* » on a trouvé une amphore peinte (milieu du VI^e siècle, ionienne) et des tessons attiques à figures rouges » (*ibid.*, 15).

Des observations similaires ressortent d'une série d'autres sondages, menés en 1962 (fig. 4, n° 5). Ce qui est désigné en premier lieu comme la « stratigraphie du plateau » (Jehasse 1962a, 4), à l'est du temple du culte impérial, fait état cette fois de 5 niveaux. Le plus ancien, situé entre les cotes -0,80/-1,10 m, est décrit comme ayant livré de l'« attique à figures noires (amphores) ; phocéenne d'importation ; céramique à bandes d'Asie Mineure ; ivoire ; pâte de céramique égyptienne (Naukratis) » (*ibid.*). La même année, une autre tranchée (« stratigraphie C ») a été ouverte, nous dit-on, « au nord de la précédente », mais ne peut être située avec précision. Ici, aucune indication ne nous est donnée, si ce n'est que la fouille « a livré pour les niveaux anciens une densité exceptionnelle d'attique à figures rouges [...] et d'attique à figures noires » (*ibid.*).

En 1963, la « stratigraphie D » consiste en un prolongement vers le nord de la tranchée (C) ouverte l'année précédente, au niveau de la « *domus* au *dolium* » (fig. 4, n° 6). Ici, il est seulement fait mention d'une « couche IV, située de 0,90 m à 1,45 m en dessous du niveau de la *domus* » (Jehasse 1963a, 4), couche que l'on comprend donc être la plus ancienne. On note au passage qu'une fois encore la séquence stratigraphique a fait l'objet de découpages coïncidant à grands traits avec la nature des mobiliers les plus significatifs. Parmi ceux de ladite « couche IV », le rapport de fouille mentionne, à la suite de la céramique « ionienne », corinthienne et attique, de la céramique « phocéenne » grise ou beige, soulignant par ailleurs l'absence de *bucchero nero*.

Toujours en 1963, un autre secteur de fouille a permis d'atteindre des niveaux anciens. Sa localisation est à peine plus précise, puisqu'il nous est dit qu'elle se situe au niveau du canal qui court le long du mur est-ouest séparant le *Balneum* du Prétoire (*ibid.*, 5) (fig. 4, n° 7). La stratigraphie est ici sommaire, se limitant manifestement à deux horizons : « en dessous d'un niveau romain postérieur au III^e s. ap. J.-C., est apparue une couche archéologique des VI^e-V^e s. av. J.-C. » (*ibid.*, 6). Y sont listées diverses céramiques identifiées comme « rhodo-ionienne », « ionienne » et grise « phocéenne », associées à du *bucchero pesante* et de l'attique.

Les fouilles entreprises en 1964 au niveau des remparts d'époque romaine, côté Est du site, ont permis de compléter les observations antérieures (fig. 4, n° 8). Ici, il nous est dit que dans sa partie méridionale cet ouvrage « prend appui sur une couche d'argile délitée (briques crues ?) remontant au VI^e siècle, puis s'établit sur le tuf vierge ». Plus au nord, le mur s'appuie sur un remblai d'époque hellénistique et « le dégagement systématique jusqu'au niveau du tuf a fait apparaître une magnifique succession de strates s'élevant vers le nord : couches très différentes, séparées par des zones de brûlé, passant graduellement du II^e au IV^e siècle ; puis après une zone plus épaisse d'incendie, aux V^e et VI^e siècles » (Jehasse 1964, 2). Si aucune indication relative à l'attribution chronologique de la couche argileuse repérée au sud ne nous est fournie, la stratigraphie observée par ailleurs (non détaillée) a livré un ensemble de mobiliers caractéristiques de cet horizon « ancien » déjà rencontré, à savoir des fragments de céramiques attiques à figures noires, un tesson de corinthien et « une très abondante céramique grise vineuse "phocéenne" » (*ibid.*).

Enfin, la même année, un nouveau sondage a été ouvert au niveau de la « *domus* au *dolium* », dans le prolongement immédiat de ceux de 1962 et 1963 ; « ainsi la colline orientale nous est connue jusqu'au tuf sur une vingtaine de mètres ». Peu d'indications sont fournies, hormis le fait que « le tuf est moins profond (1,50 m sous le niveau romain) et que la couche des V^e-VI^e s. est plus réduite : attique et quelques tessons phocéens [...] » (*ibid.*, 3).

Du sondage mené au nord du forum en 1974 puis 1975, « *en arrière de nos anciennes stratigraphies des années 1960* » (Jehasse 1974, 3) nous ne savons rien de sa localisation exacte et surtout du mobilier qu'il a livré. Tout au plus sait-on qu'a été repérée une construction sur solins de galets liés à la terre, attribuée sans plus de précision au V^e s. av. J.-C. (Jehasse 1975, 6).

Au final, le découpage artificiel de la stratigraphie en « niveaux »⁵ fait que l'information disponible est insuffisante pour pouvoir préciser la nature ainsi que le rythme des séquences observées. La lecture de la stratigraphie, établie de manière très sommaire, s'avère donc particulièrement difficile. Néanmoins, au-delà de ce découpage schématique en quatre ou cinq niveaux qui se répète sur la plupart des secteurs explorés, on retiendra un certain nombre d'éléments, dont l'existence d'un horizon « ancien », explicitement décrit (dans un cas sur deux) comme étant au contact du substrat.

C'est alors uniquement au regard des mobiliers mis au jour que cette phase « ancienne » peut être mieux caractérisée. Or, que nous dit-on à ce sujet ? En premier lieu, lorsqu'une datation est explicitement avancée, c'est par le biais d'une fourchette chronologique large (VI^e-V^e s. av. J.-C.). Dans un cas au moins (« stratigraphie du *Cardo* » de 1958), c'est un intervalle encore plus lâche qui est donné, ici de manière implicite, puisque sont associés dans le niveau IV, à la fois des tessons d'attique à figures noires et de vernis noirs surpeints du style de Gnathia, ce qui évoque, soit une confusion au niveau de la stratigraphie, soit un contexte constitué tardivement (IV^e s. av. J.-C.) incluant des mobiliers résiduels plus anciens.

Ces fourchettes de datation ont été établies sur la foi de matériels associant des marqueurs tels que la céramique attique à figures noires, du corinthien, de la céramique peinte « ionienne » et de la grise « phocéenne ». Effectivement, tel qu'énoncé, un tel assemblage serait *a priori* tout à fait compatible avec un faciès de la fin de l'époque archaïque, mais la prudence peu à peu affichée par le fouilleur traduit bien la difficulté ressentie au moment de considérer des éléments typologiques ou stylistiques – manifestement disparates – irréductibles au seul VI^e s. av. J.-C. et *a fortiori* au milieu de ce siècle.

Plus encore (réserve étant faite de quelques éléments mobiliers sur lesquels nous reviendrons) rien ne s'opposerait fondamentalement à y voir la marque d'une séquence ne remontant pas plus haut que le dernier tiers du VI^e, voire le début du V^e s. av. J.-C., ce qu'indique à plusieurs reprises la mention de céramique attique à figures rouges. Ceci étant, dans la mesure où – hormis certaines pièces isolées – le mobilier issu de ces sondages a aujourd'hui disparu, rien n'autorise à conclure définitivement sur ce point.

Enfin, concernant les vestiges architecturaux à mettre au compte de cette phase ancienne, les indications disponibles sont encore plus lacunaires. En effet, il n'y a guère que les restes d'un mur constitué de galets liés à la terre, mentionné dans le sondage de 1974, qui puisse être attribué à un tel horizon, qui plus est daté, non pas du VI^e, mais bien du V^e s. av. J.-C.

3.2. Le secteur sud-oriental

À partir de 1976, les travaux se sont également portés dans le secteur de l'amphithéâtre (fig. 4, n° 9). Les données sont

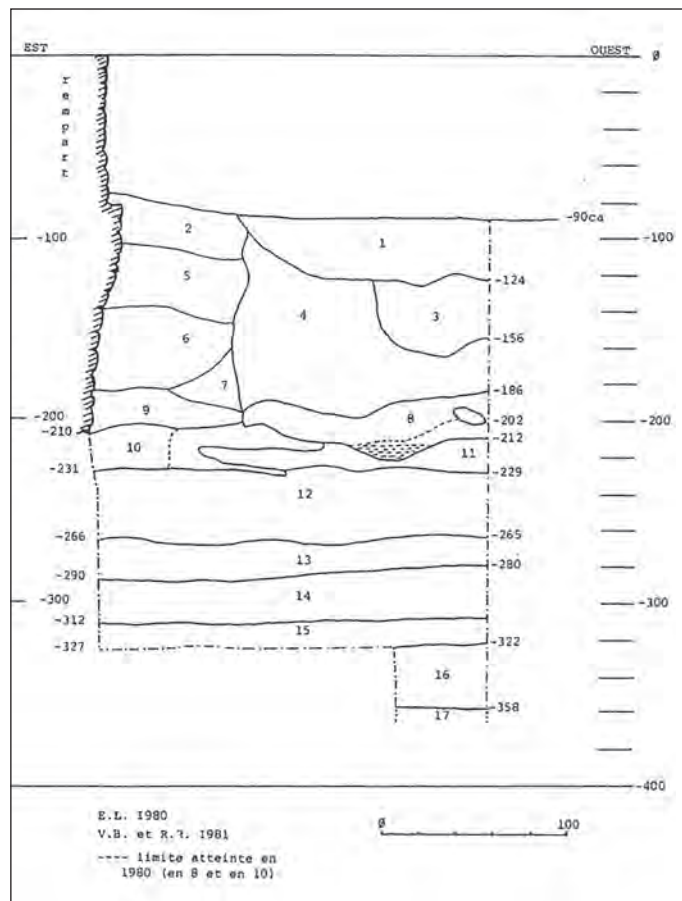
ici – une nouvelle fois – très parcimonieuses, en particulier au moment d'aborder la question des sondages un tant soit peu profonds opérés à l'intérieur comme à l'extérieur de l'édifice.

En 1979, à l'occasion d'un sondage, est simplement mentionnée la présence de remblais datés de manière lâche des V^e-IV^e s. av. J.-C. (Jehasse 1979, 7). Aucune indication supplémentaire n'est fournie, mais c'est bien à la fouille menée cette année là que se rapportent quelques tessons explicitement inventoriés comme provenant de la partie centrale de l'amphithéâtre, formant un lot apparemment homogène du V^e s. av. J.-C. (*infra* ; fig. 57).

En 1980 et 1981, une fouille a été menée par R. Rebuffat au niveau de l'enceinte romaine en *opus caementicium*. Ce sondage (1A), implanté à l'aplomb du parement extérieur, est bien localisé en plan (fig. 4, n° 10). J. Jehasse y évoque « une couche rapportée du V^e siècle (attique à figures rouges) et même du VI^e siècle (attique à figures noires et probablement céramiques grecques de l'Est) » (Jehasse 1980, 1-2).

Si le rapport de fouille est sommaire, la stratigraphie de ce sondage est en revanche parfaitement détaillée dans la publication consacrée à la fortification romaine (Lenoir, Rebuffat 1984) (fig. 9). Les couches antérieures à la construction du rempart sont précisément décrites, mais le mobilier ne fait l'objet que de descriptions succinctes, par ailleurs probablement dépendantes des identifications fournies par J. Jehasse. Tandis qu'est soulignée la rareté des « fossiles directeurs », les couches 13 à 16 semblent globalement avoir livré un mobilier ne remontant pas plus haut que le début du V^e s. av. J.-C. (*ibid.*, 83), tandis que la dernière couche atteinte (couche 17), « avec des traces de cendre, est détritique, mais nous n'y avons pas trouvé de fossile directeur » (*ibid.*). Il est donc à noter que, comme le soulignent les fouilleurs, le substrat n'a pas été atteint, laissant en suspens la caractérisation des niveaux sous-jacents et l'ampleur réelle de la séquence stratigraphique dans cette partie du site.

La quasi-totalité de ce mobilier a disparu, mais les quelques éléments retrouvés témoignent effectivement de la présence de matériels du début du V^e s. av. J.-C., manifestement issus des couches 13 à 16 : bol en *bucchero pesante* (fig. 58, n° 4), canthare en *bucchero* gris (fig. 58, n° 6), mortier étrusque (fig. 58, n° 21) et amphore étrusque de type 5 (fig. 58, n° 1).



■ 9 Coupe stratigraphique du sondage pratiqué en 1980 à l'aplomb du rempart romain (d'après Lenoir, Rebuffat 1984, fig. 4, 86).

En 1981, un sondage profond a été opéré à proximité, dans le prolongement de l'enceinte hellénistique (fig. 4, n° 11). Ici (« rempart Est »), une séquence stratigraphique particulièrement imposante a été rencontrée, puisque J. Jehasse précise avoir « fait un sondage sur 5,50 m de profondeur, qui a révélé dans les parties inférieures des céramiques du I^{er} âge du Fer, des céramiques importées : attique à figures noires, corinthien, céramiques grises, bucchero » (Jehasse 1981, 4). Sans qu'il soit possible de préciser leur appartenance stratigraphique, des lots de mobilier homogènes issus de ce sondage nous renvoient cependant à un intervalle chronologique lâche, centré sur la première moitié du V^e s. av. J.-C. (*infra* ; fig. 58 et 59).

Des indications fournies, on retient que cette séquence ancienne serait apparue sous un important apport de matériaux constitués d'une « terre rouge tassée, contenant force petites pierres » (*ibid.*), servant d'assise au rempart hellé-

nistique. Pour le fouilleur, il s'agirait d'un remblai massif destiné à colmater la dépression présente à cet endroit, entre le versant sud de la colline orientale et le plateau où se situe l'amphithéâtre.

Les observations réalisées récemment à l'occasion d'un sondage opéré sous la forme d'une tranchée perpendiculaire à l'enceinte hellénistique (fig. 4, n° 12), apportent des éléments de compréhension pour ce que décrivait J. Jehasse une cinquantaine de mètres plus au nord. En effet, la fouille a mis en évidence une levée de terre (dont la nature sédimentaire coïncide avec la description que fait Jehasse du « remblai de terre rouge »), en réalité contemporaine de l'érection du rempart (début du III^e s. av. J.-C.)



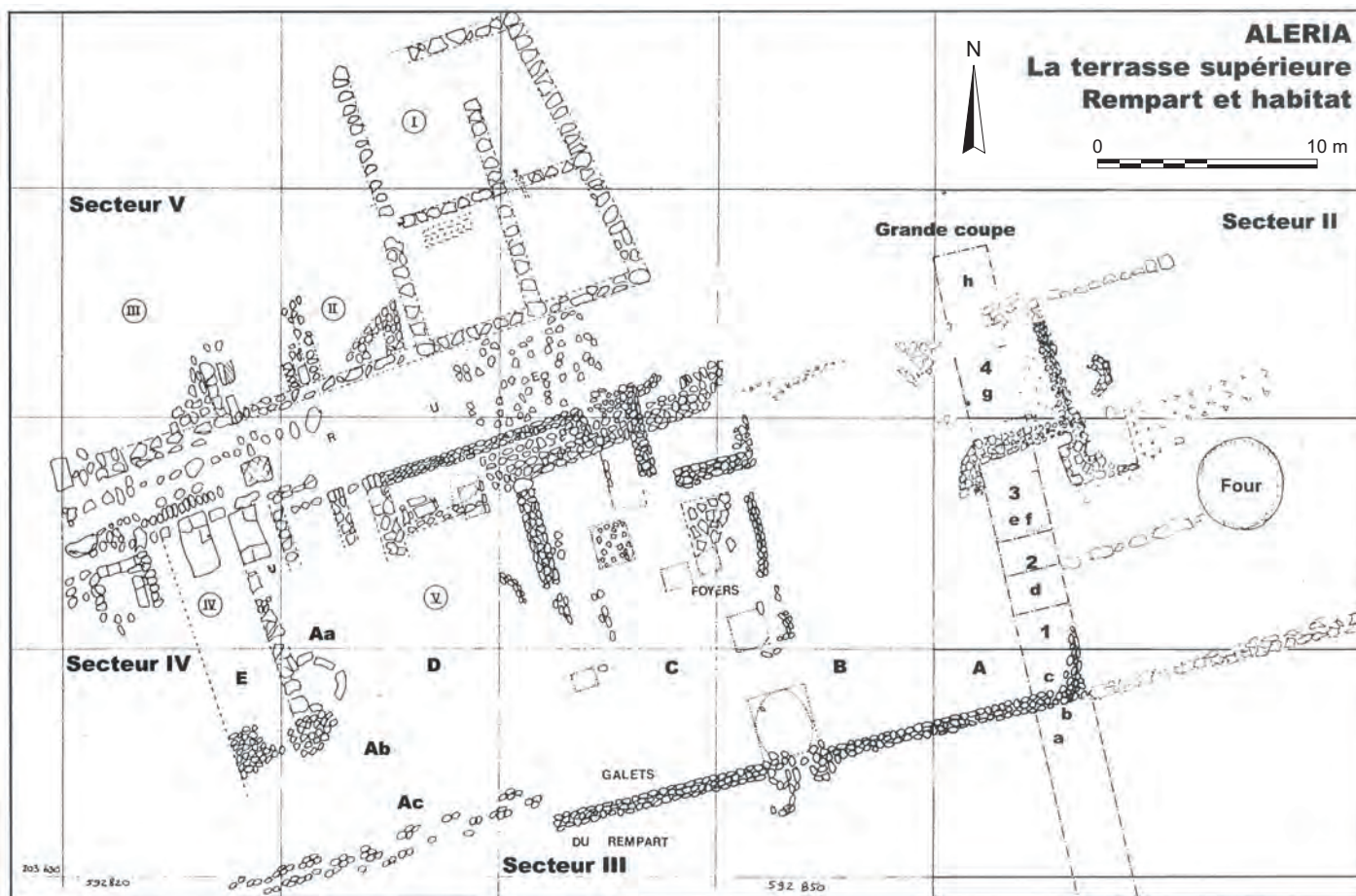
■ 10 Fouille 2021. Niveau d'occupation marqué par un sol cendreuse et les restes d'une sole de foyer, sous la levée de terre associée au rempart hellénistique (© É. Gailledrat).

et apparemment précédée d'un fossé dont les limites n'ont été qu'entrevues. Au niveau de la dépression initialement occupée par ce dernier, colmatée et remaniée à partir du I^{er} s. av. J.-C., c'est également une stratigraphie atteignant 5 m d'épaisseur qui a pu être observée, sans que le fond ou même des niveaux préromains n'aient pu être atteints. Parallèlement, à la base de la levée de terre d'époque hellénistique, des niveaux d'occupation plus anciens ont en revanche été mis en évidence, au-dessus du substrat (fig. 10), mais ceux-ci ne peuvent être datés plus haut que le V^e s. av. J.-C. (Gailledrat 2021, 71-108).

Ces données nous donnent peut-être une clé de lecture pour comprendre les découvertes réalisées en 1981 par J. Jehasse. De toute évidence, au vu du mobilier conservé provenant de ce secteur (*infra* ; fig. 58-59), des niveaux du V^e s. av. J.-C. ont bien été atteints, sans qu'il soit possible d'en préciser la nature et sans qu'aucune structure ne puisse être mise en relation. Si certains éléments traces évoqués dans le rapport font défaut dans les lots aujourd'hui accessibles (attique à figures noires, corinthien), d'autres sont en revanche présents et coïncident avec les catégories évoquées : on pensera ainsi à la céramique grise (fig. 58, n° 6-9), et surtout à quelques fragments non tournés à décor imprimé de *cerchielli*, qui s'inscrivent dans un répertoire du premier âge du Fer, ponctuellement repris aux époques plus récentes (fig. 59, n° 7-9), dans lesquels on peut reconnaître les « céramiques du premier âge du Fer » mentionnées par J. Jehasse (Jehasse 1981, 4). Une fois encore donc, le VI^e s. demeure évanescant, les seuls éléments véritablement datants – en l'occurrence la céramique attique – nous renvoyant vers le plein V^e s. av. J.-C. (fig. 59, n° 1-3).

3.3. Le quartier méridional

Ce quartier, tantôt dénommé « habitat préromain », tantôt « habitat archaïque » (fig. 4, n° 13), a été partiellement mis au jour entre 1981 et 1985, avant de faire l'objet d'une dernière campagne de fouille en 1991. Il comprend une série de constructions quadrangulaires à soubassements en galets liés à la terre et élévation probablement à pans de bois, agencées de part et d'autre d'une rue est-ouest (fig. 11). Les façades de deux îlots ont ainsi été repérées, tandis qu'un plan plus complet se dessine au niveau de l'ensemble ou « zone » I, matérialisé par un édifice de plan trapézoïdal de 14 x 10,60 m comportant 4 pièces de dimensions inégales. L'existence d'un îlot au sud de la rue est



■ 11 Plan du quartier d'époque préromaine adossé ou se superposant à la levée de terre d'époque archaïque (zones I à V) et implantation du sondage recoupant cette dernière (a-h) (d'après Jehasse, Jehasse 2004, 64).

quant à lui indiqué par un mur de façade, ainsi que par le départ de plusieurs murs perpendiculaires à ce dernier. De ce côté, le bâti correspondant empiète à l'évidence sur l'espace préalablement occupé par un *agger* (mieux conservé à l'est) bordant le plateau entre les secteurs IV et III, et qui pourrait ici avoir été partiellement arasé, en préalable à la phase de lotissement. Dans le même temps, vers l'est, quelques tronçons de murs sont visibles en plan mais ne dessinent pas d'ensembles cohérents ; ces mêmes vestiges ont d'ailleurs été interprétés de différentes manières au gré des rapports de fouille, car tantôt désignés comme partie intégrante des aménagements défensifs, tantôt décrits comme étant liés à des constructions indépendantes, adossées contre le talus.

Des descriptions réalisées, on retient que le bâti visible semble essentiellement dater de l'époque hellénistique. Cette phase est par ailleurs scellée par un niveau d'incendie,

que J. Jehasse propose de faire coïncider avec la prise de la ville par Scipion en -259 (Jehasse, Jehasse 2004, 87).

En 1984, cinq « études stratigraphiques » ont été entreprises dans cette zone, trois au nord de la rue et deux au sud. L'emprise de ces sondages n'est pas précisée, mais leur localisation est en revanche assurée au vu du plan établi la même année, qui figure bien cinq zones numérotées de I à V (fig. 11). Ici, différents niveaux ont été distingués – sans indications de profondeur – (Jehasse 1984, 3-4) (fig. 12). Le mobilier issu de ces différents sondages a malheureusement disparu, mais la confrontation des rapports de fouille (Jehasse 1985, 3-5) avec les éléments publiés (Jehasse, Jehasse 2004, 86-93) autorise quelques remarques, en dépit de l'aspect évidemment très schématique du découpage proposé qui nous renvoie aux principes qui ont guidés depuis 1955 l'ensemble de la stratigraphie d'Aléria.

	Zone I	Zone II	Zone III	Zone IV	Zone V
Niveau 1	IV ^e s. de n. ère	Bas-Empire	Bas-Empire	Bas-Empire	Bas-Empire
Niveau 2	II ^e s. de n. ère	Bas-Empire	Bas-Empire	Bas-Empire	Bas-Empire
Niveau 3	III ^e s. av. J.-C.	III ^e s. av. J.-C.	III ^e s. av. J.-C.	III ^e s. av. J.-C.	III ^e s. av. J.-C.
Niveau 4		V ^e s. av. J.-C.	V ^e s. av. J.-C.	V ^e s. av. J.-C.	V ^e s. av. J.-C.
Niveau 5		VI ^e s. av. J.-C.	VI ^e s. av. J.-C.		

■ 12 Habitat préromain. Tableau récapitulatif de la séquence stratigraphique établie par J. Jehasse dans les zones I à V (secteurs IV et V de l'Ensemble II).

Il est dit en premier lieu que la phase III se caractérise par la présence conjointe de céramique étrusque à figures rouges du type de Genuclia, de productions italiques à surpeint blanc, de vernis noirs (dont ceux de l'atelier des Petites Estampilles) et de céramique non tournée. Tel qu'énoncé, l'ensemble dessine bien un faciès caractéristique de la fin du IV^e et de la première moitié du III^e s. av. J.-C.

La phase IV est définie quant à elle par la présence de céramique non tournée, de « *bucchero* gris éolien » et de céramique attique associant vernis noirs et figures rouges. Rares sont les éléments un tant soit peu précis : sont toutefois mentionnés un fragment de skyphos à figures rouges « à la chouette », type qu'il faut situer vers le milieu du V^e s. av. J.-C. ou peu après, et un fond de coupe à vernis noir avec décor incisé de palmettes liées. On a certes l'image d'un ensemble dont la datation serait centrée sur le milieu de ce siècle, mais rien ne permet pour autant de préciser les limites haute et basse de cette séquence.

La phase V enfin est associée par J. Jehasse à du *bucchero nero*, du « *bucchero* éolien gris » et de la céramique non tournée. Ici encore, on pourrait globalement suivre l'hypothèse formulée, à savoir une datation dans le courant du VI^e s. av. J.-C., mais on ne dispose d'aucun point un tant soit peu précis permettant de resserrer cette fourchette chronologique. Plus encore, si l'on considère, d'une part le caractère erroné de l'identification de céramique grise « phocéenne » (*infra*), d'autre part la chronologie basse de certaines séries de *bucchero pesante*, il faut reconnaître que la reconnaissance d'une phase antérieure à la fin du VI^e-début du V^e s. av. J.-C. demeure sujette à caution.

Les phases IV et V correspondent quoi qu'il en soit à des intervalles lâches, qu'il faut considérer comme ayant

avant tout une valeur indicative. Sans préjuger des ajustements ou des corrections qui devraient être apportées au phasage proposé, la question principale ne concerne pas tant la reconnaissance d'une séquence couvrant l'intervalle VI^e-III^e s. av. J.-C., mais bien son interprétation globale au regard des vestiges mis au jour. En effet, la nature des niveaux sous-jacents à la phase III, et concrètement datés de l'intervalle VI^e-V^e s. av. J.-C., n'est absolument pas interrogée. En d'autres termes, pour J. Jehasse, les couches en question témoigneraient d'autant d'états antérieurs de ces constructions, dont seul l'état récent est visible en plan. Or, aucun lien stratigraphique n'est établi entre le bâti et ces niveaux d'occupation plus anciens. De fait, par ce qui apparaît comme un véritable syllogisme, ce quartier d'époque hellénistique (pour partie manifestement réinvesti au bas-Empire), de « préromain » s'est rapidement – et abusivement – vu qualifié d'« archaïque » (Jehasse 1991, 1). En l'attente de nouvelles données de terrain, il faut donc abandonner l'idée – qui persiste encore dans la littérature⁶ – de structures d'habitat du VI^e s. av. J.-C. mises au jour sur le plateau d'Aleria.

3.4. La fortification méridionale

Ce secteur (fig. 4, n° 14) a de longue date été au cœur des réflexions menées sur *Alalia* archaïque et, de manière plus générale, sur ses phases préromaines. À partir de 1976, les travaux entrepris dans la partie méridionale du site ont en effet porté sur la fortification, exhumant une séquence particulièrement complexe caractérisée par des terrassements en étagements successifs et, dans la partie supérieure du dispositif, par la présence d'une levée de terre, peut-être associée à (ou érigée antérieurement à) un rempart en

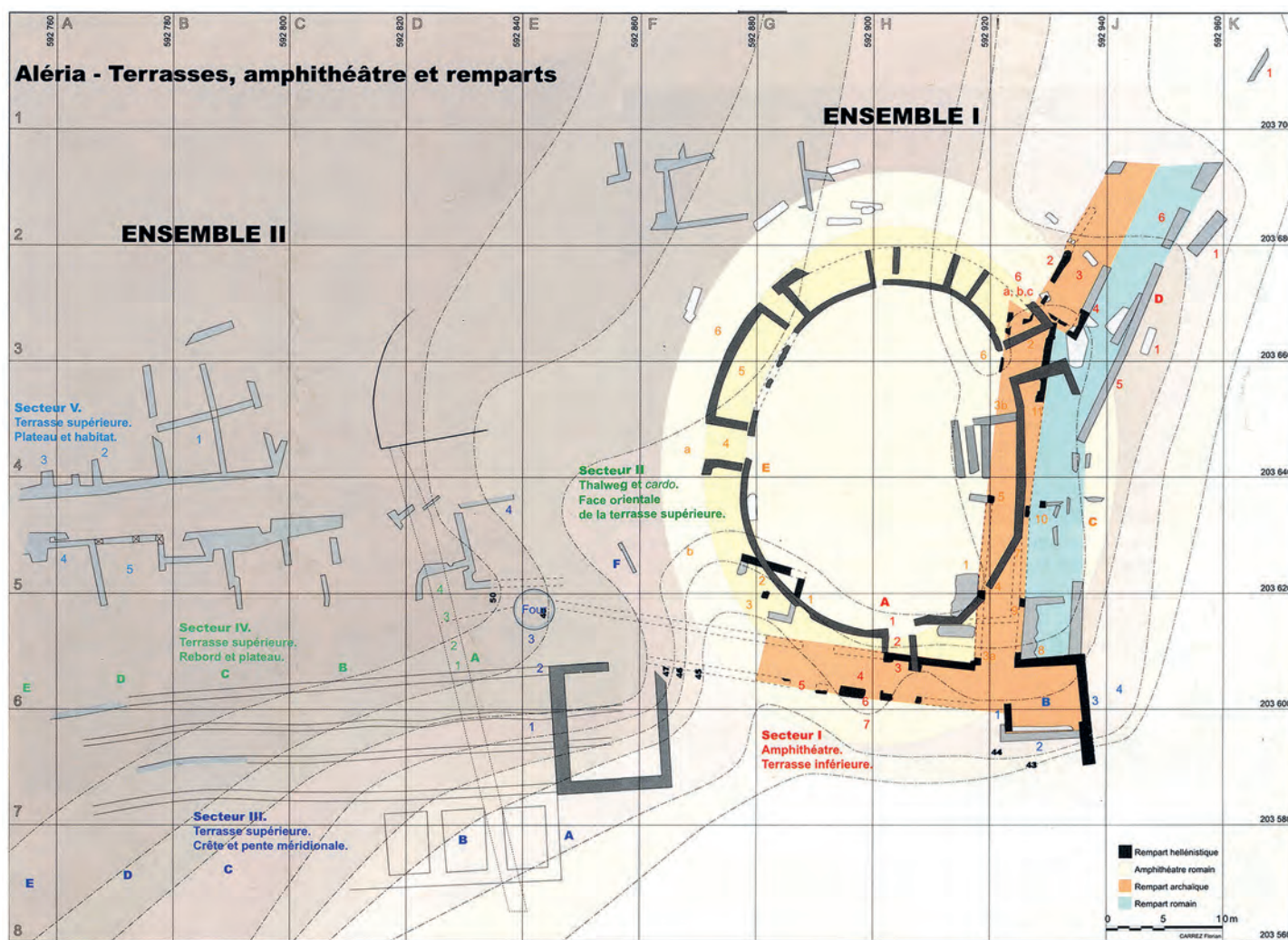
briques crues. Cette fortification évolue par la suite, avec notamment la mise en place à l'époque hellénistique (III^e s. av. J.-C.), au moins dans sa partie orientale, d'un rempart à double parement et blocage interne, constitué d'un soubassement en grand appareil et d'une élévation en adobe enserrant un remplissage ou *emplecton*. Il est alors suggéré que l'ouvrage d'époque archaïque aurait été en quelque sorte « habillé » à l'époque hellénistique, tandis que des niveaux datés du VI^e s. av. J.-C., apparaîtraient à sa base.

Laissant de côté cette question (pour l'heure insoluble), la compréhension de tout ce secteur s'avère en tout état de cause extrêmement délicate, ne serait-ce qu'en raison de la multitude de fenêtres ou de sondages qui y ont été successivement ouverts à partir de cette date. Il est ainsi difficile,

a fortiori en l'absence de relevés stratigraphiques explicites, de comprendre si les mobiliers d'époque archaïque mis au jour l'ont été en position secondaire au sein d'un remplissage d'époque hellénistique, d'un hypothétique *agger* primitif, ou s'ils proviennent de niveaux en place sous-jacents.

Deux grands ensembles ont donc été distingués, de part et d'autre d'une dépression qui pourrait correspondre à l'une des entrées de la ville, dans le prolongement topographique du *decumanus* d'Aleria romaine (fig. 13).

Le premier se situe à l'est, là où l'état hellénistique est matérialisé par cette architecture en grand appareil associant une tour d'angle de plan quadrangulaire et deux



■ 13 Relevés des vestiges et restitution des différentes séquences architecturales dans la partie sud-est du site (d'après Jehasse, Jehasse 2004, 12-13).

départs de courtine, dirigées l'une vers l'ouest, l'autre vers le nord. Cet état, largement occulté par les vestiges de l'amphithéâtre d'époque impériale, fait en principe suite à un ouvrage préexistant, mal défini de ce côté mais en tout cas visible à l'ouest. De ce côté, en effet, est apparue une levée de terre constitutive d'un *agger* apparemment mis en place à l'époque archaïque et ayant eu une longue durée de fonctionnement, tandis que le rempart hellénistique en grand appareil (s'il se prolongeait de ce côté) aurait, quant à lui, totalement disparu. L'ensemble serait associé à une série de défenses avancées étagées vers le sud, associant au moins un glacis et un fossé (Jehasse, Jehasse 2004, 62).

3.4.1. Le rempart à *agger*

La partie occidentale des défenses a fait l'objet d'une première campagne de fouille en 1981, notamment par le biais d'une grande tranchée nord-sud qui s'étend sur près de 20 m de long (fig. 11 et fig. 13). Implantée dans la partie la mieux conservée du dispositif, elle recoupe l'ensemble des structures encore en élévation. La description de la stratigraphie de la face est du sondage, agrémentée d'un croquis (fig. 14 A), définit une première trame descriptive qui sera largement reprise dans les travaux postérieurs. Les travaux se sont ensuite poursuivis entre 1982 et 1984, moment où est établi un nouveau relevé schématique, qui n'apporte guère de précisions supplémentaires (fig. 14 B) mais pose en revanche d'autres questions. En effet, le « blocage » de pierres de plus d'un mètre de large et autant de profondeur figuré sur la coupe initiale (1981), où il semble constituer le pendant du mur retenant au sud la levée de terre, cède la place à un simple « massif de terre » surmonté d'un radier de pierres.

En 1990, le secteur fait l'objet d'une nouvelle intervention, avec d'une part le ravivage de la coupe ouverte en 1981 ; d'autre part l'extension de la tranchée vers le sud, le long de la pente, révélant un système de défenses avancées, pour l'heure indatables (fig. 15). Or, le nouveau relevé schématique qui accompagne ce rapport (fig. 14 C) montre une lecture sensiblement différente de la stratigraphie. Aucun massif ou empierrement n'y est figuré dans la partie nord, laissant place à des dépôts successifs adoptant un pendage continu vers l'intérieur de l'habitat, et seuls quelques blocs représentés dans le haut de la stratigraphie évoquent encore le dispositif antérieurement décrit.

Dans la mesure où cet empierrement figure bien sur le plan dressé en 1984 puis repris dans la publication de 2004 (Jehasse, Jehasse 2004, 64) (fig. 11), où il participe manifestement d'aménagements en lien avec le quartier d'ha-

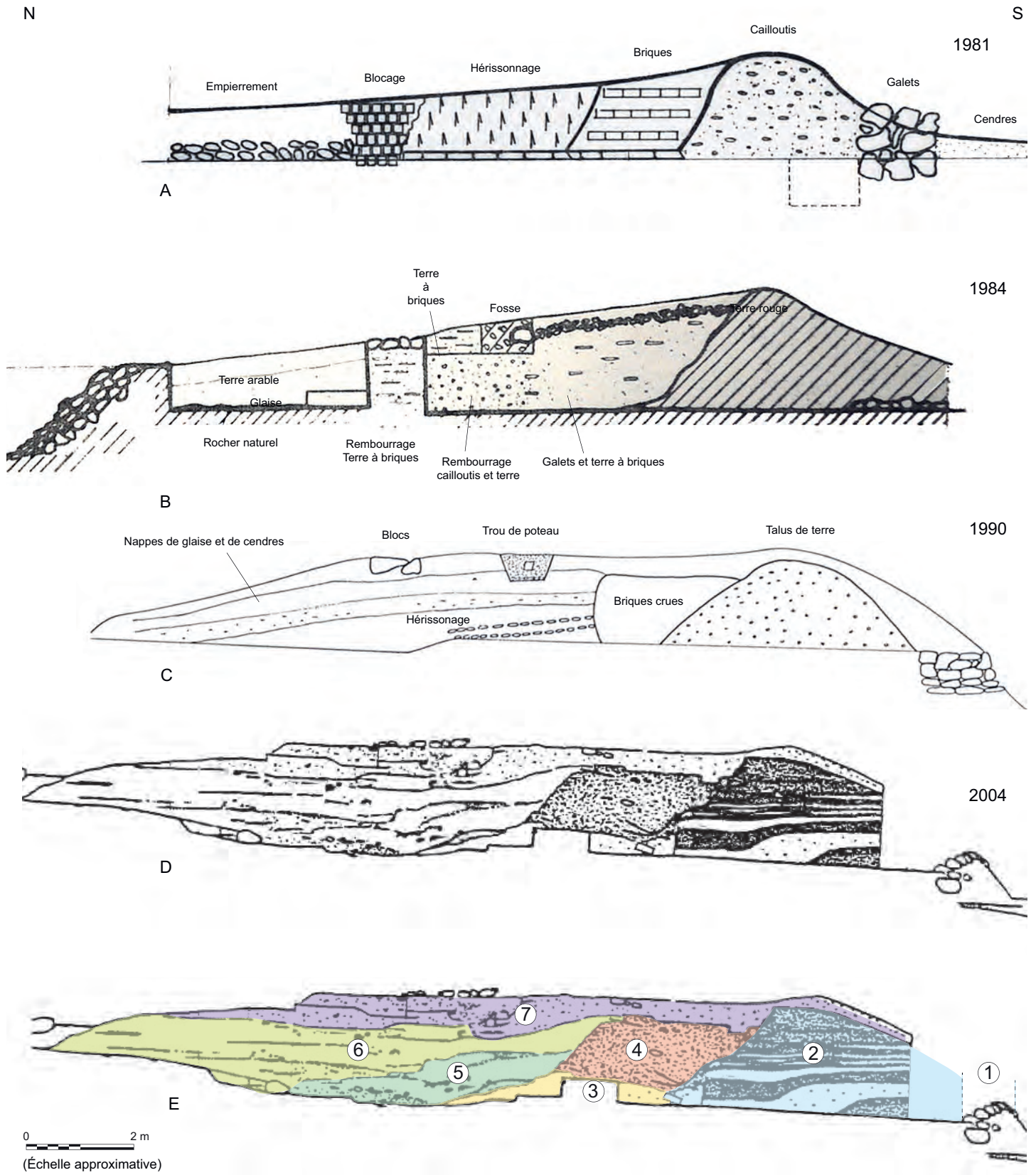
bitation sis plus à l'ouest, il faut en conclure qu'il s'agit bien d'un aménagement superficiel, de fait tardif (au bas mot hellénistique). Autant le document de 1981 constitue une extrapolation de ce qui n'était alors qu'entrevu, autant celui de 1984 montre en réalité une simple berme conservée dans un premier temps à l'aplomb de ladite structure en pierres, berme démontée par la suite, ce que laisse clairement entendre le rapport de 1990 (Jehasse 1990, 13).

Bien que schématique, cette coupe dressée en 1990 se rapproche du relevé plus précis figurant dans la publication de 2004 (Jehasse, Jehasse 2004, 62) (fig. 14 D), document malheureusement non exploité d'un point de vue stratigraphique, mais qui confirme bien le caractère « réaliste » des observations réalisées en 1990.

À partir de l'alignement régulier de galets qui, au sud, correspond à un soubassement de mur, est figurée en plan en pointillés une division en 8 « secteurs » coïncidant de manière imparfaite avec l'emprise des entités stratigraphiques identifiées et visibles en coupe. Les différentes phases (ou étapes de construction) et contextes stratigraphiques sont respectivement désignés par des chiffres (de 1 à 4) et des lettres (de « a » à « h ») reportés sur le plan publié en 2004 (fig. 11)⁷.

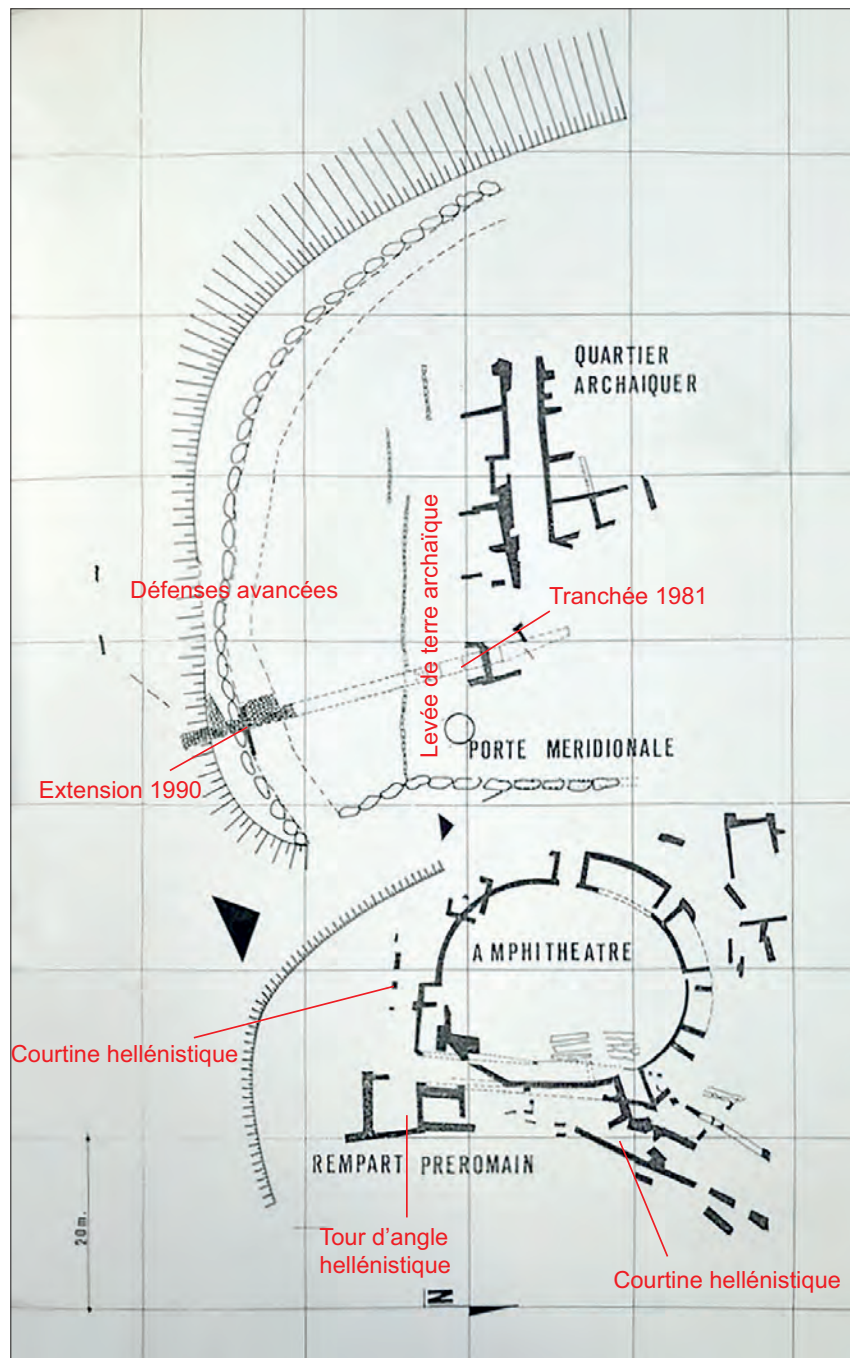
Faisant la synthèse des différentes interventions et descriptions, la stratigraphie telle qu'établie par J. Jehasse peut (en dépit de son caractère sommaire) être décrite comme suit :

- a** : zone cendreuse d'environ 1,80 m de long.
- b** : alignement de gros galets liés à la terre correspondant à la base d'un mur est-ouest d'environ 1 m de large, venant limiter au sud la levée de terre.
- c** : massif d'environ 2,75 m de long, conservé sur une hauteur maximale de 1,80 m, constitué d'un sédiment de couleur rougeâtre mêlé de cailloutis, disposé en nappes successives subhorizontales sur une surface correspondant au substrat aplani.
- d** : massif d'environ 3 m de long conservé sur 1,70 m de haut, constitué de coulées obliques de terre rouge (provenant de briques crues désagrégées ?). Ce massif, reposant sur de petits galets noyés dans de l'argile verdâtre, vient s'appuyer au sud contre la levée de terre initiale.
- e** : couches de terre rougeâtre et de cendres formant des nappes successives s'étalant sur environ 3,50 m de long, avec des lits de petits galets et un abondant mobilier céramique formant des nappes successives (« hérissongage »). L'ensemble adopte un pendage régulier vers le nord et s'appuie au sud contre le massif de terre crue.



■ 14 Relevés successifs de la face est de la grande tranchée ayant recoupé le rempart à agger méridional, en limite occidentale du secteur II (d'après J. Jehasse 1981, 1984, 1990 et Jehasse, Jehasse 2004).

f : amas de galets d'environ 1m de large formant une bande E-O.
g : couches régulières de terre argileuse mêlée de cendres et de charbons. À la base se retrouve le substrat aplani.
h : dépression occupée à l'époque romaine par une rue conduisant à l'amphithéâtre.



■ 15 Plan général des vestiges et restitution du système défensif méridional (d'après Jehasse 1990, 17).

3.4.2. Éléments de réflexion sur le rempart méridional

Au vu de ces indications, aussi imparfaites soient-elles, un schéma cohérent se dessine malgré tout, dans lequel on perçoit clairement plusieurs étapes de construction (fig. 14 E). Sur cette base, que peut-on alors dire de ce dispositif dont l'interprétation en tant que rempart à *agger* ne pose – en soi – pas de problème véritable ?

En premier lieu, que cette partie du plateau (la moins protégée par le relief) est effectivement barrée par une levée de terre adoptant un tracé sensiblement est-ouest mais dont les prolongements ou retours éventuels demeurent inconnus ; les restitutions proposées par J. Jehasse demeurant sur ce point très incertaines, pour ne pas dire idéalisées (fig. 13 et fig. 15). Ensuite, c'est bien l'unicité de la construction qui peut être discutée, l'étude du mobilier apportant sur ce point plusieurs indications.

Cet aménagement défensif comprend donc divers éléments, dont le premier correspond à un ouvrage constitué de gros galets liés à la terre (fig. 14 E, n° 1). D'une épaisseur de 1,40 à 1,50 m selon J. Jehasse, il est inégalement conservé et semble en réalité moins imposant, les observations réalisées sur le terrain permettant de restituer une construction mesurant au mieux 80 cm de large. Cet alignement doit malgré tout correspondre à la base d'un mur à parement simple, dont l'élévation a pu, comme cela a été suggéré par le fouilleur, être constituée d'adobes. Ce mur semble avoir limité et retenu au sud un talus constitué de terres rapportées, d'une épaisseur à la base de 2,75 m environ pour une hauteur conservée comprise entre 1,50 et 1,80 m (fig. 14 E, n° 2). Les apports successifs se caractérisent ici par un sédiment graveleux de couleur rougeâtre, pratiquement stérile. On aurait ainsi là une levée de terre initiale, implantée en rupture de pente, limitée de ce côté par un mur faisant office, à la fois d'habillage et de soutènement des terres rapportées.

Côté intérieur, l'accumulation de strates nous renvoie bien l'image de remblais destinés à consolider la première levée de terre et former ainsi un terre-plein constituant le corps de l'*agger*.

Au regard de l'enchaînement des étapes de la construction, si une séquence reste mal définie entre les ensembles 2 et 4 (fig. 14 E, n° 3), un nouvel ajout correspond quoi qu'il en soit à un épais massif, d'une hauteur de 2,10 à 2,60 m, venant contrebuter sur environ 3 m la première levée de terre (fig. 14 E, n° 4). Tantôt décrit comme étant constitué de « briques sans joints d'argile rouge », ou de « glaise et terre à briques », cet amas stérile est alternativement compris comme étant un massif (sous-entendu bâti) de briques crues, ou comme un amas de briques délitées. Cette hésitation descriptive se retrouve dans les interprétations faites par J. Jehasse, qui y voyait tantôt les restes effondrés d'une élévation en terre crue, tantôt les vestiges d'un renforcement de la levée de terre initiale (Jehasse, Jehasse 2004, 66). En l'absence d'indications plus précises, il est difficile de statuer sur ce point, mais il semble bien plus probable que nous ayons ici un apport volontaire de matériaux formant une plateforme appareillée en adobes, voire en terre massive incluant des adobes complètes ou fragmentaires. Dans ce cas, n'en demeure pas moins la question de savoir s'il s'agit d'un deuxième état du rempart, synonyme d'un renforcement, ou simplement d'une seconde étape de construction.

La suite de la séquence stratigraphique, vers le nord, est également sujette à diverses interrogations. En effet, il faut attendre les descriptions et relevés de 1990 pour que ce qui était jusque-là considéré comme un tout plus ou moins hétérogène (« hérissonnement » ou « rembourrage de cailloutis et terre ») se voie clairement scindé en deux séquences distinctes : la première liée au « hérissonnement » à proprement parler ; la seconde à des « nappes de terre et de cendres » s'étalant au-dessus (fig. 14 C).

Les couches disposées à la base (fig. 14 E, n° 5) se caractérisent par la présence de lits de galets et d'épandages de mobilier céramique. Ces strates viennent clairement s'appuyer au sud contre le massif de « terre crue » décrit précédemment.

Particulièrement abondant, le mobilier a permis à J. Jehasse de dater des VI^e-V^e s. av. J.-C. ce premier niveau, situé « au-dessus du poudingue aplati » (Jehasse 1990, 9). Or, dans le même temps, il est précisé que ce « hérissonnement » ne correspond pas à un ensemble homogène sur le

plan chronologique, mais comporte en réalité une succession de couches recélant des mobiliers allant du VI^e au IV^e, voire au III^e s. av. J.-C. Les indications fournies concordent sur le fait que ces matériels se répartissent en séquences ou en « niveaux » successifs. L'imprécision de l'enregistrement stratigraphique est manifeste, mais en réalité, a été distingué ce qui relève véritablement du « hérissonnement » de ce qui provient des strates supérieures « du secteur du hérissonnement » (Jehasse, Jehasse 2004, 66-78). C'est donc avant tout la situation topographique des couches, du sud ou nord, qui a servi de base à l'enregistrement (lecture horizontale) (fig. 11), des « niveaux » n'ayant été distingués que dans un second temps (lecture verticale).

Ceci étant posé, la phase initiale de ces apports (fig. 14 E, n° 5) a *in fine* été centrée par J. Jehasse sur la fin du VI^e et le V^e s. av. J.-C., tandis que les couches cendreuse « plus horizontales » (Jehasse, Jehasse 2004, 66) venant par la suite (fig. 14 E, n° 6) se seraient constituées à partir de la fin du V^e – début du IV^e s. av. J.-C. La reprise de la fortification se matérialiserait ici par un élargissement significatif du terre-plein constituant le corps de l'*agger* qui atteint alors une profondeur d'environ 18 m.

Enfin, au III^e s. av. J.-C. (voire un peu avant), les constructions du « quartier hellénistique » empiètent sur la partie arrière de l'*agger*, dont on peut se demander s'il était encore fonctionnel. Sachant que ce moment est celui de la construction de l'enceinte hellénistique, il faut quoi qu'il en soit imaginer que cette partie de la fortification a été remaniée, voire que la vocation défensive du secteur ait été abandonnée (fig. 14 E, n° 7).

Depuis la levée de terre initiale à la séquence correspondant au « hérissonnement », les éléments de chronologie relative dont on dispose sont insuffisants pour dire si ce dispositif a été conçu et réalisé en une fois ou si peuvent être distingués des réaménagements. Tout au plus peut-on dire que, depuis sa mise en place jusqu'à ses derniers remaniements, ce rempart a connu *a minima* deux phases successives. Reste qu'en termes de chronologie absolue, si certains éléments nous sont fournis par J. Jehasse, il faut bien reconnaître que les données publiées sont à la fois partielles et particulièrement confuses (Jehasse, Jehasse 2004).

D'abord qualifié de « préromain » (Jehasse 1976, 1), puis rapidement d'« archaïque » (Jehasse 1981, 5), ce rempart a ainsi plus ou moins explicitement servi à alimenter le discours relatif au VI^e s. av. J.-C., palliant l'indigence

des données acquises ailleurs sur le site. Entre données factuelles et interprétations hasardeuses, les contradictions du fouilleur sont cependant nombreuses et résultent autant d'une lecture superficielle de la stratigraphie que d'une volonté de forcer la documentation à dire ce qu'elle ne dit pas, en l'occurrence que cette fortification constituerait un témoin d'*Alalia* phocéenne, voire même celle de ses antécédents supposés (Jehasse, Jehasse 2004, 98-99).

Les éléments de datation mis en avant par le fouilleur sont, comme à l'ordinaire, souvent partiels et d'autant plus difficilement appréciables que la base de l'enregistrement, à savoir la stratigraphie, est indigente sur bien des points. Ceci étant, plusieurs éléments nous sont fournis, qui permettent de poser un certain nombre de jalons.

En chronologie relative, le premier aménagement consiste en la levée de terre caillouteuse sise en bordure du plateau, retenue au sud par un mur à soubassement de galets à parement simple, édifié au même moment ou, pourquoi pas, dans un second temps. De ce massif, J. Jehasse nous dit que proviennent « de très rares fragments de céramique modelée ou tournée du premier âge du Fer, peut-être antérieurs à la construction » (Jehasse 1990, 3). L'absence d'éléments typologiques identifiables suffit à expliquer l'imprécision de ces indications, aussi la mention « premier âge du Fer » doit-elle être considérée de manière large. Par ailleurs, en contradiction avec les rapports de fouille, seules sont mentionnées en fin de compte de « rares céramiques peignées » (Jehasse, Jehasse 2004, 65) qui évoquent plutôt le second âge du Fer insulaire, ce qui bien évidemment n'est pas sans incidence sur l'appréciation que l'on peut faire de cet assemblage, malheureusement disparu des collections.

Le mobilier du « hérissonnage » (fig. 14 E, n° 5) constitue en revanche notre principale source documentaire. L'étude des séries aujourd'hui accessibles révèle ainsi un horizon homogène du V^e s. av. J.-C., incluant quelques éléments plus anciens, de la fin du VI^e s. av. J.-C. (*infra* ; fig. 28-52). Sur ce point, les indications concordent avec celles timidement fournies par J. Jehasse qui reconnaissait à grand peine que cette phase n'était pas antérieure à la charnière des VI^e -V^e s. av. J.-C. (Jehasse 1990, 9). De fait, cela nous permet de fixer un *terminus ante quem* pour la mise en place des aménagements précédents (fig. 14 E, n° 1-4).

3.4.3. La première fortification d'Aleria étrusque ?

Le schéma interprétatif qui se dégage des écrits Jehasse traduit alors l'existence d'un certain nombre de postulats,

à l'origine des incertitudes qui pèsent encore actuellement sur ce dossier. En effet, tandis que l'évocation du VI^e s. av. J.-C. est demeurée le plus souvent entourée d'un flou, que l'on sent bien avoir été destiné à ménager la possibilité de reconnaître dans l'un des états du rempart celui de l'*Alalia* phocéenne, il est explicitement dit que le « hérissonnage » ne peut remonter plus haut que la fin de ce siècle. Curieusement, plutôt que d'envisager la possibilité qu'un état premier de ce système défensif aurait été érigé durant la période étrusque⁸, J. Jehasse a privilégié l'hypothèse d'un, ou de plusieurs états anciens, permettant ainsi d'esquisser un *continuum* censé coïncider avec le texte d'Hérodote, ou, plus précisément, avec une lecture – controversée – de ce dernier stipulant que les Phocéens auraient « relevé » une ville préexistante (Jehasse 1962b ; Jehasse, Jehasse 1994 ; Vallet, Villard 1996). À ce moment, J. Jehasse se réfère manifestement à l'édition française de 1932 de P.-E. Legrand, qui admet la correction de *ἀνεστησαντο* en *ἐνεκτήσαντο*⁹.

« Les Phocéens se mirent en route pour *Kyrnos*, *Kyrnos* où, vingt ans auparavant, sur l'avis d'un oracle, ils s'étaient assuré la possession d'une ville, appelée *Alalia* » (Hérodote, I, 165) (trad. P.-E. Legrand, 1932).

« La leçon des manuscrits *ἀνεστησαντο* doit être conservée : par ce terme, qui signifie "relever", "restaurer pour son compte", Hérodote laisse entendre une occupation antérieure. Dans l'état des fouilles, il ne peut s'agir d'un établissement étrusque, mais d'un habitat indigène du début de l'âge du fer, et déjà plus évolué qu'aux autres points de l'île. Cette *Alalia* était-elle un comptoir ? un relais ? une base stratégique ? Les trois sans doute [...] » (Jehasse 1962b, 245-246).

« Pour *Alalia*, le texte d'Hérodote, quelle que soit la leçon des manuscrits que l'on adopte, implique la reprise en main par les Phocéens, après 564/563, d'un établissement déjà existant et dont les premiers témoignages archéologiques commencent à apparaître. Cependant, même après cette date, *Alalia* n'est pas encore une cité au plein sens du terme ; elle ne le deviendra que le jour où les Phocéens, fuyant l'Asie Mineure, y transféreront leur propre cité et ses cultes, "établiront des sanctuaires", ce qui est l'acte essentiel pour toute fondation » (Vallet, Villard 1996, 220-221)¹⁰.

De la sorte, en dépit de – ou grâce à – son caractère sommaire, la chronologie relative des différents éléments constitutifs de l'*agger* a été lue et interprétée en fonction de ce schéma. La première levée de terre aurait en quelque sorte constitué le rempart primitif, daté d'un moment imprécis du premier âge du Fer, ouvrage que J. Jehasse imagine avoir été surmonté d'une palissade en bois. Rien ne permet toutefois de certifier l'existence d'un tel dispositif si ce n'est, encore une fois, l'ambiguïté des descriptions stratigraphiques, sachant qu'au sud du parement extérieur du rempart a été mise en évidence une couche cendreuse ou charbonneuse mêlée de torchis rubéfié, interprétée avec vraisemblance comme un niveau d'in-

cendie (Jehasse 1990, 4 ; Jehasse, Jehasse 2004, 65) mais dépourvue du moindre indice de datation, qu'elle soit relative ou absolue.

Dans un second temps, qui coïnciderait donc avec l'arrivée des Phocéens, cette fortification aurait été remaniée, tant par la construction du mur à soubassement de galets constituant la face externe du rempart que par une surélévation de l'ensemble, en l'occurrence à l'aide de briques crues : « ils avaient surélevé (ou relevé) le rempart primitif, en couronnant l'*agger* de terre par une muraille de briques crues, et en le consolidant de gros blocs gréseux [...], révélés au sud de la terrasse » (Jehasse, Jehasse 2004, 99).

Bien évidemment, les éléments permettant de passer d'une simple chronologie relative, liée à l'enchaînement des étapes de construction, à une chronologie absolue – qui de plus est calée sur les sources historiques – font ici défaut. Les arguments qui permettent d'évoquer une reprise en adobes sont eux-mêmes ambigus, dans la mesure où ils reposent avant tout sur le constat de la présence, contre la face interne de la première levée de terre, du massif de « briques » ou de « terre à briques » évoqué précédemment. Or, en quoi ce dernier pourrait-il constituer la trace de ce qu'a été imaginé par J. Jehasse (sans pour autant le détailler), à savoir une reprise du rempart « primitif » ?

La première solution consisterait à dire qu'il s'agit bien d'un renfort destiné à stabiliser la face interne de la levée de terre initiale, et le bloc ainsi formé aurait ainsi pu servir d'assise pour l'érection d'une courtine en briques crues. Le parement externe aurait alors été érigé en retaillant la levée de terre préexistante, avec comme soubassement le mur de galets déjà mentionné. La stratigraphie ne livre certes aucune trace d'une telle élévation en adobes, mais les conditions de fouille d'un côté, les phénomènes d'érosion de l'autre peuvent – en théorie – expliquer ce vide.

L'autre solution (moins probante) consisterait à voir précisément dans ce massif de terre crue les vestiges de cette élévation, effondrés du côté interne de la fortification et – de fait – protégés par leur inclusion dans une reprise postérieure de l'*agger*, synonyme d'un élargissement de ce dernier. Cette hypothèse n'a pas, il faut bien le dire, été véritablement explicitée par J. Jehasse dans les rapports de fouille successifs. Il n'y a guère que les écrits de 2004 qui la soulèvent, dans la mesure où cette couche y est décrite comme un ensemble de « coulées obliques de terre crue » (Jehasse, Jehasse 2004, 65) qui « peuvent provenir soit d'un parement interne ou contrefort, soit plutôt d'une

élévation supérieure écroulée qui couronnait l'*agger* » (*ibid.*, 66).

Indépendamment de son élargissement durant l'époque classique ou hellénistique, cette fortification a effectivement pu connaître des états successifs. Différents scénarios sont néanmoins possibles, selon l'interprétation que l'on fait de ce massif de terre crue et de la chronologie qu'on lui assigne. L'hypothèse d'une unicité globale de la conception, antérieurement aux derniers remaniements des V^e-IV^e s. av. J.-C., est elle-même possible, faute d'arguments permettant de cerner un écart réel entre les différentes étapes de la construction.

En définitive, ce qu'il faut retenir, c'est que, quelle que soit la posture retenue, rien ne permet de dire qu'une première fortification a pu être érigée dans ce secteur avant la fin du VI^e s. av. J.-C. On se gardera évidemment d'être catégorique sur ce point, mais l'ensemble des données aujourd'hui disponibles plaide en faveur d'un rempart érigé au plus tôt durant cette période, ce qui correspond précisément au moment de la prise en main du site par les Étrusques.

Par ailleurs, on mesure à quel point tout le schéma interprétatif mis en place par J. Jehasse se fonde sur la transcription évoquée du texte d'Hérodote. Or, cette traduction est aujourd'hui largement remise en question. On se contentera donc, sur ce point, de reprendre les remarques de M. Bats ainsi que les commentaires de D. Asheri, qui précisent respectivement :

« Un faux problème à propos de la colonie d'*Alalia* : inutile de corriger *ἀνεστήσαντο* des manuscrits par *ἐνεχτήσαντο* ou de vouloir lui donner le sens de « relever », qui sous-entendrait qu'une ville existait déjà à l'emplacement d'*Alalia* au moment de sa fondation v. 565 ; le terme est usité ailleurs par Hérodote dans le sens d'"élever, édifier" » (Bats 1994, 136).

« *ἀνεστήσαντο* : "avaient fondé" une ville ; la correction *ἐνεχτήσαντο*, proposée par Herwerden et acceptée par Legrand dans son édition, a été comprise comme signifiant "ils avaient pris possession" d'une zone habitée. "Vingt ans plus tôt", cela signifie vers 560 avant notre ère. Les fouilles d'*Alalia*, l'Aleria moderne, attestent des traces d'habitation déjà au début de l'âge du Fer (sic), mais cela ne justifie pas la correction du texte » (Asheri, Lloyd, Corcella 2011, 185)¹¹ (trad. É. Gailledrat).

Une fois posées les limites de la documentation de terrain et une fois débarrassés de ce présupposé historique, s'ouvrent désormais d'autres possibilités de lecture qui, comme cela a déjà été suggéré, pourraient nous orienter vers le monde étrusco-italique. Certes, les remparts à *agger* ne sont pas l'apanage de ce dernier et sont également connus dans le monde grec occidental, comme en

témoigne notamment la première fortification de Mégara Hyblaea, datée de la première moitié du VII^e s. av. J.-C. (Tréziny, dans Gras, Tréziny, Broise 2004, 299-301 ; Tréziny 1999 et 2011) : précédée d'un fossé de 2-3 m de large et 2,50 m de profondeur qui a fait office de carrière d'extraction de matériaux, elle comprend une levée de terre associée à un parement externe oblique, renforcée dans un second temps (fin du VII^e s. av. J.-C.) par un mur de soutènement interne, peut-être lié à une surélévation de la muraille. L'ensemble forme alors un dispositif d'une dizaine de mètres de large dont les proportions donnent une idée de ce à quoi pouvait éventuellement ressembler le rempart d'Aleria (fig. 16). De tels dispositifs existent ailleurs en contexte colonial grec au VI^e s. av. J.-C. (Kaulonia, Cumes) mais c'est bien évidemment en contexte étrusco-italique que de tels dispositifs connaissent une faveur particulière.

Les enceintes urbaines étrusques, de la Campanie à la région padane, font largement appel à ce type d'ouvrage, et ce encore au-delà de l'époque archaïque. Ces fortifications, dont l'efficacité reposait avant tout sur leur caractère massif (l'épaisseur des terres accumulées compliquant tout travail de sape), ont été érigées en fonction de la topographie du terrain, privilégiant par ailleurs des secteurs faiblement pourvus en défenses naturelles. Qu'elles aient été destinées à fixer d'emblée

l'espace urbain ou à étendre le périmètre d'une agglomération, qu'elles aient ou non été dotées (à partir du VI^e s. av. J.-C.) de parements à caractère monumental, ces fortifications incluent parfois des superficies considérables, comme c'est le cas à Vulci, Veies ou encore à Tarquinia (Fontaine 1997, 2008 et 2013 ; Fontaine, Helas 2016 ; Nijboer 2018).

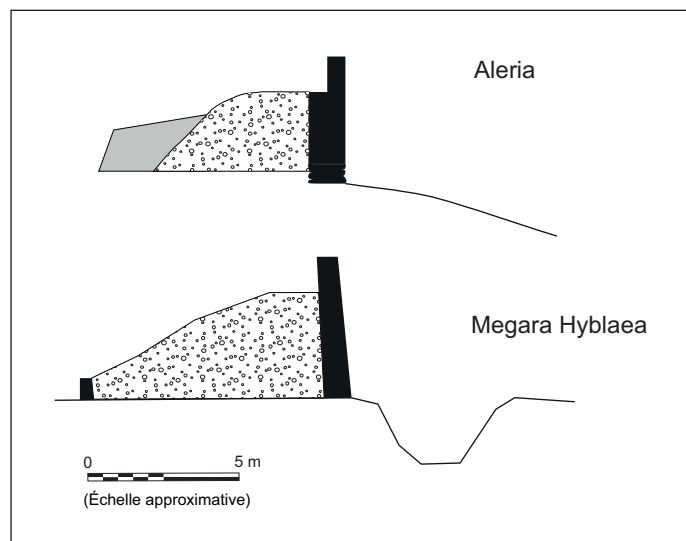
Sans que l'on puisse encore en préciser le détail, la phase étrusque d'Aleria se devine donc en partie au travers de ce rempart à *agger*. Celui-ci limite manifestement la ville à proprement parler côté sud, et non nécessairement l'ensemble de la zone occupée, puisque d'autres secteurs d'habitat sont désormais attestés dès la charnière des VI^e-V^e s. av. J.-C., au moins dans le secteur d'Arboratella (fig. 2), probablement ailleurs. Les contours de cette agglomération fortifiée semblent relativement coïncider avec ce que l'on connaît ensuite de la ville romaine, soit un espace d'une superficie d'environ 9 ha, naturellement protégé à l'ouest et au nord par la configuration abrupte du terrain.

La présence d'une telle fortification dans la partie méridionale de la colline de Palazzo, bordant la dépression qui la sépare du relief de Terrina, est des plus logique d'un point de vue poliorcétique. Demeure néanmoins la question des défenses de la partie orientale du site à l'époque tardo-archaïque (pour lesquelles nous ne disposons d'aucune information), tout autant que celle des rythmes de la phase d'implantation tyrrhénienne.

4. Le mobilier

Comme cela a été précisé en préambule, une partie significative du mobilier issu des fouilles Jehasse a été perdue. C'est notamment le cas de celui mis au jour à l'occasion des différents sondages opérés autour du forum, exception faite des fragments isolés de leur contexte d'origine et initialement conservés au Musée d'Aleria, ceci manifestement en raison de leur caractère jugé exceptionnel ou, du moins, significatif.

La situation du mobilier exhumé à l'occasion de la fouille du secteur méridional est toute autre. En effet, si les ensembles en question ont eux aussi été dispersés, et en partie perdus, si les références stratigraphiques sont loin d'être satisfaisantes, à tout le moins a-t-il été possible de procéder au récolement d'un certain nombre de lots.



■ 16 : Comparaison de remparts à *agger* d'Aleria d'après les données de fouille de J. Jehasse (fin du VI^e s. av. J.-C.) et de Megara Hyblaea (VII^e s. av. J.-C.) (d'après Tréziny 2011, fig. 2, 288) (DAO É. Gailledrat).

Homogènes, ces derniers sont notamment attribuables à la séquence initiale du rempart à *agger* ou, plus exactement, aux dépôts accumulés contre l'ensemble constitué d'une levée de terre et d'un probable doublage interne en terre crue.

De fait, cette documentation hétérogène sera envisagée ici selon deux aspects : le premier, lié à un examen critique des principaux marqueurs de la phase archaïque d'Aleria ; le second, lié à l'étude contextuelle des ensembles issus des fouilles du secteur méridional.

4.1. Questionnements autour des mobiliers d'époque archaïque

Partant de l'argumentaire développé en son temps par J. Jehasse quant à la présence de telle ou telle catégorie de mobilier jugée représentative du VI^e s. av. J.-C. et implicitement rattachée à ce qui « entoure » *Alalia* phocéenne, on s'attachera en premier lieu à dresser un bilan – nécessairement imparfait – de la documentation existante, entre observation directe du mobilier et recontextualisation à partir des archives de fouille.

4.1.1. Le *bucchero nero*

Cette céramique demeure globalement rare à Aleria. Comme pour d'autres catégories, cela s'explique en partie par le faible impact qu'ont eu les fouilles Jehasse sur les niveaux d'occupation anciens de l'habitat. Cela s'explique également par la chronologie des ensembles mobiliers sur lesquels on peut aujourd'hui s'appuyer pour entrevoir, sinon les origines du site, du moins sa situation durant l'époque tardo-archaïque.

Les quelques mentions dont on dispose sont tantôt laconiques (« *bucchero* »), tantôt plus précises et se référant tantôt à du *bucchero sottile*, tantôt *pesante*, suggérant ainsi la présence de pièces potentiellement datées entre le VII^e et le début du V^e s. av. J.-C. Néanmoins, hormis un fragment bien particulier sur lequel nous reviendrons, l'ensemble du mobilier isolé ou provenant des contextes du secteur méridional se rapporte en réalité à du *bucchero pesante*.

Les éléments typologiques identifiés s'avèrent être cohérents avec cet intervalle chronologique centré sur la fin du VI^e - début du V^e s. av. J.-C. On note ainsi la présence du plat creux, variante du type B-NERO 2 (fig. 27, n° 2), le bol de type B-NERO Bo4 (fig. 30, n° 1) ainsi que l'assiette

à marli convexe (fig. 27, n° 3), absente de la typologie de Rasmussen mais présente au début du V^e s. av. J.-C. dans la nécropole d'Aleria (Jehasse, Jehasse 2001, pl. 59). Nous nous situons là durant la phase finale de cette production, alors largement concurrencée – en contexte étrusque – par les céramiques à vernis noir tardo-archaïques, les céramiques grises à cuisson réductrice, ou encore celles à cuisson oxydante, peintes ou non.

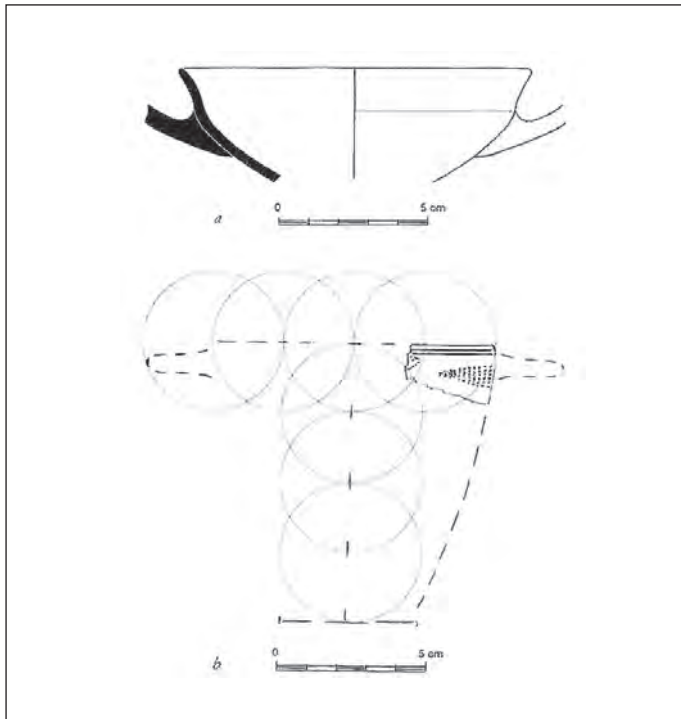
La nécropole elle-même nous montre, pour les ensembles funéraires les plus anciens (datés de la transition VI^e-V^e s. av. J.-C.), le caractère désormais minoritaire de cette production, le *bucchero nero* n'y étant représenté que par trois pièces – deux assiettes à marli bombé et une coupe carénée à lèvre déversée – provenant d'une seule et même sépulture (T. 175B) datée du deuxième quart du V^e s. av. J.-C. (Jehasse, Jehasse 2001, 287-288, pl. 59).

Cependant, dans la mesure où les mentions de « *bucchero sottile* » ou de *bucchero* dit « de transition » émaillent les écrits de J. Jehasse, se pose la question de la présence éventuelle de matériels plus anciens. Ce dossier, repris assez récemment par J. Gran-Aymerich (Gran-Aymerich 2015), demeure toutefois des plus minces et les formes de *bucchero* caractéristiques du milieu du VI^e s. av. J.-C. semblent bel et bien absentes¹².

Les mentions faites par J. Jehasse sont peu explicites et donc douteuses, à une exception près, qui concerne un fragment de « canthare à décor en éventail » (Jehasse 1978b, 273). Pour le coup, l'évocation d'un tel décor ne laisse en effet que peu de doute quant à la reconnaissance d'un vase à décor incisé ou imprimé, attribuable à du *bucchero sottile* (VII^e s. av. J.-C.) ou « de transition », variante qui apparaît entre le dernier quart du VII^e et le premier quart du VI^e s. av. J.-C. (Ramage 1970 ; Albore Livadie 1979 ; Rasmussen 1979 ; Gran-Aymerich 2017).

Or, ce tesson a pu être identifié. Exposé au Musée d'Aleria (Jehasse, Jehasse 1987a, 84), il a fait l'objet de diverses mentions (Jehasse 1978b, 273 ; Gras 1985, 517) et d'une première étude par J. Gran-Aymerich, permettant d'y voir un fragment de « *kotylé* » plutôt que de canthare, ceci en raison d'une « rugosité » (en fait, un léger pincement assorti d'un épaississement de la paroi) indiquant le départ d'une anse horizontale (Gran-Aymerich 2015, 209 ; Gran-Aymerich 2017, 234) (fig. 17b).

Inv. MA 2018.0.3366. *Bucchero nero*. Bord de skyphos. H. : 19 mm ; l. : 29 mm. Épaisseur : 2 à 3 mm. Diamètre à l'ouverture : 150 mm (?). Bord rectiligne légèrement divergent à lèvre amincie. Pâte fine très bien



■ 17 Aleria. Formes de *bucchero sottile* ou de transition (d'après Gran-Aymerich 2015, fig. 2, 110).

cuite, légèrement micacée. Surface noire lustrée. À l'extérieur, 2 minces cannelures horizontales près du bord. En dessous, motif imprimé en éventail fermé, disposé horizontalement vers la droite. Motif incomplet (fig. 18).

Un premier problème concerne, une fois encore, la provenance exacte de cette pièce, J. Jehasse ne donnant aucune indication sur son lieu de découverte (Jehasse 1978b, 273). L'hypothèse selon laquelle ce fragment proviendrait de l'un des secteurs de l'habitat ne se fonde en définitive que sur un argument de vraisemblance, alimenté par le silence des publications quant à son contexte stratigraphique ou, du moins, topographique. En revanche, on dispose d'une courte mention précisant qu'il s'agirait d'une « trouvaille sporadique du secteur de la nécropole » (Gran-Aymerich, Jehasse 2006, 157, fig. 22), ce qui évidemment pose d'autres questions¹³.

Quoi qu'il en soit, le réexamen de ce tessou confirme cette attribution à une forme qui, en réalité, reprend celle des *skyphoi* de type corinthien et que Rasmussen date dans le dernier quart du VII^e s. av. J.-C. (Rasmussen 1979, 94). En se reportant aux travaux de N.H. Ramage (Ramage 1970), le parallèle le plus probant parmi les *skyphoi* de sa typologie (types 2A-D) semble être la variante 2A, « *by far the*

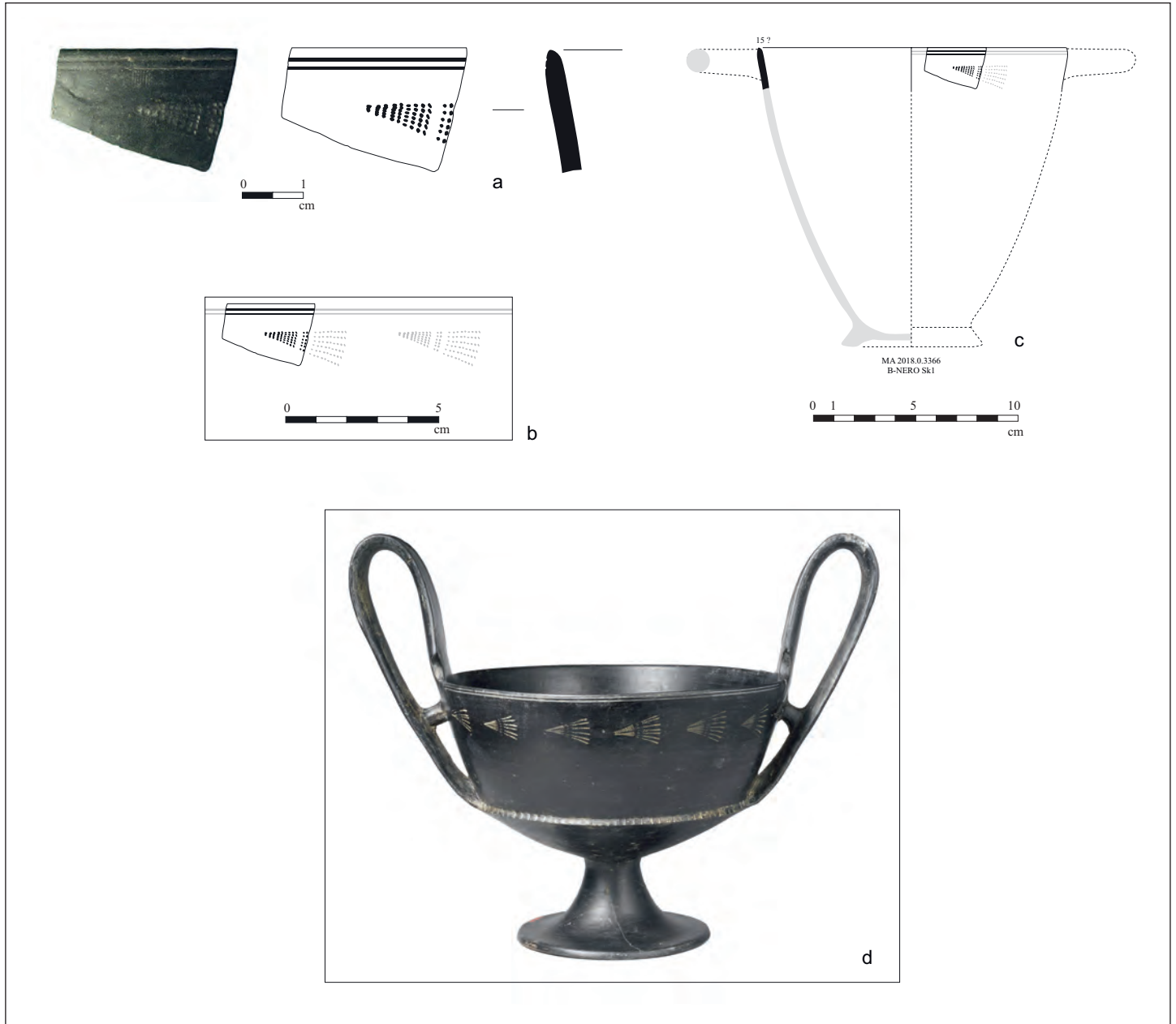
commonest form in Transitional bucchero » (*ibid.*, 24 et fig. 17.3), avec une datation similaire à celle venant d'être évoquée. En outre, la nature du décor, composé de deux cannelures horizontales incisées près du bord et d'un motif en éventail fermé horizontal imprimé au peigne, s'accorde bien avec celle des exemplaires repris dans ces différents travaux.

La relative épaisseur du fragment plaide pour une attribution à du *bucchero* de transition, et sa datation dans le dernier tiers ou le dernier quart du VII^e s. av. J.-C. ne doit pas nous empêcher d'évoquer plus prudemment la période « vers » -600, même si, au final, cela n'oblitére en rien le caractère exceptionnel de cette pièce dans le contexte qui est celui d'Aleria.

En revanche, concernant le motif en éventail fermé (ou « *ventaglietti chiusi* »), la reproduction du décor telle que proposée par J. Gran-Aymerich doit être corrigée. En effet, est figurée ici une série de lignes de points continues (fig. 17), alors qu'en réalité on observe une discontinuité régulière à l'intérieur de chaque ligne (fig. 18). À l'évidence, le motif a été en quelque sorte restitué ; cela fait probablement écho au fait que l'auteur considère (de manière peu convaincante) que, sur cette pièce comme sur d'autres, la discontinuité des points constituant le motif résulterait d'altérations subies par l'outil (peigne ou spatule à dents) utilisé (Gran-Aymerich 2017, 132).

Le motif en éventail fermé du fragment d'Aleria, dont la partie droite est manquante, se compose de six séries de points réalisés avec un outil de type « peigne ». Un vide est observable entre le neuvième et le dixième point de chaque rangée (fig. 18a). Le réexamen de ce fragment nous invite à rapprocher ce décor de celui d'un canthare conservé au Metropolitan Museum et daté de la seconde moitié du VII^e s. av. J.-C. (Richter 1940, 10 et fig. 32) (fig. 18d). Est ici présent un motif plus élaboré, exécuté à l'aide d'un ou deux outils, décomposé en trois séries de points de nombre inégal et séparées par deux vides. La restitution proposée pour le fragment d'Aleria renvoie à un tel schéma (fig. 18b).

On signalera enfin un autre fragment (non retrouvé dans les collections), publié par J. Gran-Aymerich et décrit comme provenant de l'habitat « secteur V du rempart » (Gran-Aymerich, Jehasse 2006, 157) (fig. 17a). Pour aussi imprécise que soit cette indication sur le plan stratigraphique, cela nous renvoie malgré tout clairement à un secteur bien défini, en l'occurrence celui de l'habitat « préromain »,



■ 18 Aleria (sans provenance). Fragment de *bucchero nero* de transition à décor imprimé (a). Restitution du motif (b) et de la forme (c) (© E. Gailledrat). Comparaison (décor) : canthare en *bucchero sottile*, New York, Metropolitan Museum, 21.88.146 (© Metropolitan Museum, CC0 1.0 Public Domain ; <https://www.metmuseum.org/art/collection/search/251125>).

partiellement exploré par J. Jehasse dans la partie méridionale du site (fig. 11 et fig. 13) où un niveau « ancien » a été mis en évidence dans le sondage pratiqué à cet endroit.

Initialement signalé par J. Jehasse comme appartenant à du *bucchero sottile*, ce fragment a *in fine* été attribué à du *bucchero* de transition, catégorie dont les limites

chronologiques sont donc à situer entre l'extrême fin du VII^e et le premier quart du VI^e s. av. J.-C. (Albore Livadie 1979, 93-95), intervalle qui coïncide avec la phase 3 (« Orientalisante finale ») de J. Gran-Aymerich (Gran-Aymerich 2017, 161). Pour ce dernier (Gran-Aymerich 2015, 209, note 35), cette *kylix* est à rapprocher sur le plan typologique des types Rasmussen 1b-1c

(variante à pied bas annulaire), voire du type 3b (variante à pied tronconique) (Rasmussen 1979, 116-120 et pl. 37-39). Au regard de la typologie Rasmussen, le parallèle avec le type 1b (dernier quart du VII^e s. av. J.-C.) semble *a priori* le plus probant, eu égard à l'aspect bas de la forme et au caractère peu marqué de l'épaulement. À ce niveau, on note cependant que le fragment d'Aleria, non décoré, s'en distingue par une carène peu marquée au niveau de la jonction panse/lèvre, cette dernière affichant par ailleurs un profil légèrement concave. Plus pertinent est peut-être le parallèle avec l'un des exemplaires venant illustrer le type 7A de Ramage (Ramage 1970, 30 ; fig. 5.7, 43 et fig. 20.4, 58), type dépourvu de décoration, pour lequel est avancée une datation couvrant le VII^e et, pour une de ses variantes, une partie du VI^e s. av. J.-C. (Ramage 1970, 30).

Si rien ne permet de contredire fondamentalement cette attribution à un type de *kylix* à pied bas effectivement produit en *bucchero* de transition, il convient cependant d'envisager d'autres alternatives. En l'occurrence, on ne peut que noter la parenté existante entre cette forme et des modèles grecs plus récents, notamment attiques. On pensera plus spécifiquement aux coupes à bandes des petits maîtres, type 5 de F. Villard (Villard 1946 ; Heesen 2009) qui, à l'instar d'autres variantes de *kylikes*, ont continué à inspirer une partie des productions étrusques de *bucchero nero* dans le courant du VI^e s. av. J.-C. : « au VI^e s., la *kylix* grecque se développe en de nouvelles formes, telles que les coupes de Siana et les coupes à bandes. Les formes de *bucchero*, continuant à reprendre les exemples grecs, imitent ces nouveaux modèles, mais les formes du VII^e s. sont toujours présentes, à côté des formes plus récentes » (Ramage 1970, 31) (trad. É. Gailledrat)¹⁴.

Ce fragment a-t-il été attribué à du *bucchero* de transition plutôt qu'à du *bucchero pesante* en raison de ses caractéristiques techniques, ou seulement en fonction de son attribution typologique ? Le dessin publié ne permet pas à lui seul de répondre à cette question. De fait, au-delà même de son attribution à l'une ou l'autre de ces variantes, ce fragment d'Aleria interroge sur le plan typologique et, par conséquent, sur sa datation. En d'autres termes, on ne peut exclure qu'il s'agisse en réalité d'une forme datable du milieu du VI^e s. av. J.-C. et non d'un vase attribuable à une phase que l'on qualifiera faute de mieux de « précoloniale ».

4.1.2. La céramique attique à figures noires

Le croisement entre les archives de fouille Jehasse, les publications, ainsi que le mobilier aujourd'hui accessible,

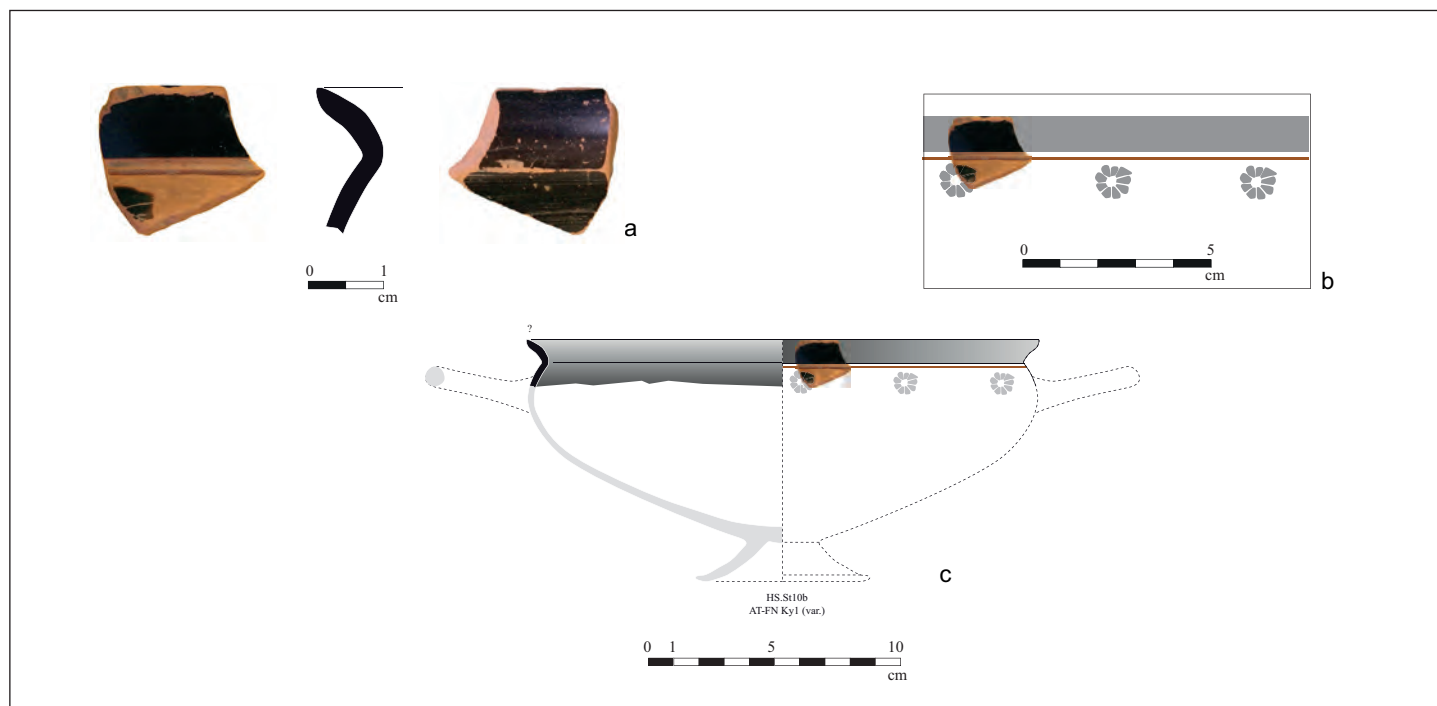
atteste la présence à Aleria de céramique attique à figures noires. Néanmoins, ce travail ne permet de recenser au final qu'un nombre limité de fragments ; en effet, on ne retrouve guère qu'une trentaine de mentions (plus ou moins succinctes) d'une telle céramique, le nombre de tessons retrouvés et pouvant être mis en adéquation avec ces occurrences étant par ailleurs bien moindre. À ces derniers, il faut cependant y ajouter une douzaine d'autres sans provenance précise, mais qui (du moins pour certains) peuvent potentiellement correspondre à l'une ou l'autre desdites mentions, souvent très lapidaires.

Parmi les éléments clés sur lesquels il est possible de raisonner se trouve ainsi un lot de tessons, pour la plupart dépourvus d'indications de provenance, initialement exposés au Musée d'Aleria dans une vitrine illustrant la stratigraphie du site depuis ses origines¹⁵. Manifestement isolés à l'époque en raison de leur caractère « remarquable », ces fragments qui n'ont jamais fait l'objet d'une étude détaillée se retrouvent pour certains reproduits dans l'ouvrage de 2004, sur une planche photographique dépourvue de légende précise (Jehasse, Jehasse 2004, 122).

Indépendamment des aléas subis par les collections, cette faiblesse numérique reflète ici encore le caractère limité des fouilles ayant atteint les niveaux d'époque archaïque. Cependant, la difficulté principale réside moins dans cette rareté que dans l'ambiguïté suscitée par l'utilisation de cette catégorie précise de mobilier en tant que marqueur chronologique. En d'autres termes, au moment d'aborder la question de « l'épisode phocéén », autrement dit ce court intervalle centré sur le milieu du VI^e siècle, ce matériel (rarement décrit avec précision, et moins encore illustré) est évidemment loin d'être aussi explicite que ce que sous-entendent les écrits de J. Jehasse. En effet, la majorité des éléments identifiables se rapportent plutôt au dernier tiers du VI^e s., témoignant – au même titre que d'autres mobiliers – d'une séquence d'occupation d'époque tardo-archaïque qui ne devrait rien à la période phocéenne, mais qu'il faut plutôt mettre en rapport avec les débuts de la présence étrusque sur le site.

► Le début du VI^e s. av. J.-C.

Quelques éléments de chronologie ancienne ont néanmoins été mis au jour et interrogent à plus d'un titre. Le plus remarquable d'entre eux est sans conteste un bord de coupe, malheureusement sans provenance, faisant partie du lot de mobilier décontextualisé originellement exposé au Musée



■ 19 Aleria (sans provenance). Fragment de coupe attique à figures noires (a). Restitution du motif (b) et de la forme (c). *Pre Komast cup* (?) (© É. Gailledrat).

d'Aleria (Jehasse, Jehasse 2004, 122). Ce tesson n'est pas explicitement signalé dans les rapports de fouille et rien ne permet donc de savoir d'où il provient réellement¹⁶.

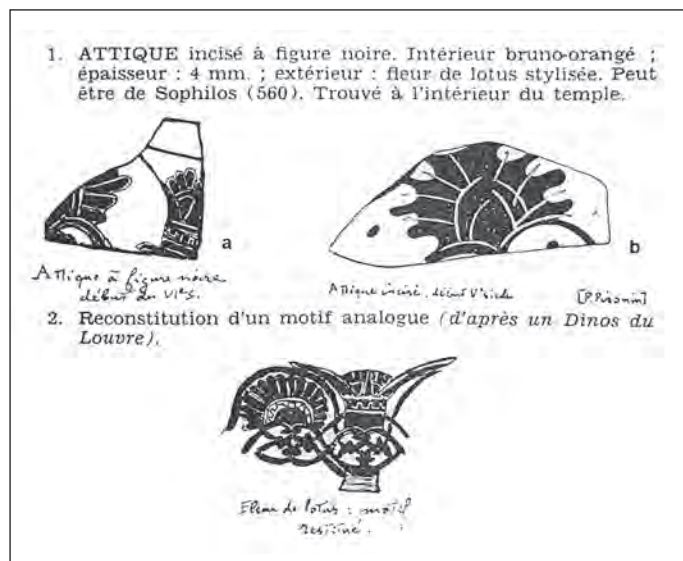
Inv. St10b. Sans provenance : Attique à figures noires. Bord de *kylix*. *Komast Cup* ou *Pre-Komast Cup* (?). H. : 19 mm ; l. : 21 mm ; épaisseur : 3 mm. Diamètre à l'ouverture non mesurable. Bord à lèvre divergente amincie, légèrement facettée. Bord directement rattaché à la panse, avec départ de vasque convexe. À l'extérieur, bande noire vernie sur la lèvre (l. : 9 mm) ; en dessous, filet rouge sombre et décor lacunaire, probablement végétal (rosette ?) de couleur noire, rehaussé de fines incisions. À l'intérieur, surface noire vernie (fig. 19).

Le premier point est que, morphologiquement, ce tesson semble bien correspondre à un bord de coupe des Comastes (*Komast cups*), soit une forme de *kylix* produite à Athènes durant des années -580/-570, développée à partir de modèles élaborés à la fin du VII^e s. av. J.-C. (Villard 1946, 155-157 ; Brijder 1983, 57-106). Néanmoins, la composition du décor est ici singulière, en ce sens qu'elle diffère de celle des coupes à décor externe figuré (*Figured Komast cups*), comme de celles à décor de bandes (*Plain Komast cups*). En effet, dans la première variante, la lèvre est systématiquement ornée de motifs végétaux (rosettes) ou réticulés, tandis que dans la

seconde, celle-ci est toujours réservée. S'il paraît difficile de rattacher ce vase aux séries canoniques produites à Athènes durant cette période, certains vases rangés sous l'appellation de *Pre-Komast cups* présentent en revanche une large bande vernie couvrant la lèvre et débordant sur le haut de la panse (Brijder 1983, 30, 44 et 59-63). Daté de la fin du VII^e - début du VI^e s. av. J.-C., ce groupe (au demeurant restreint) ne laisse cependant pas apparaître de décors figurés ou végétaux, si ce n'est sur une *kylix* d'inspiration corinthienne munie d'un décor animalier et attribuée au *KX painter* (v. -580/-570) (Brijder 1983, 63-64). En conséquence, l'hypothèse peut être formulée que le fragment d'Aleria, combinant une bande vernie au niveau de la lèvre ainsi qu'un décor végétal sur le haut de la panse, s'inscrit dans une telle ambiance, avec quoi qu'il en soit une datation difficilement postérieure aux années -580/-570 (Gailledrat 2022, 32-34).

➤ *Le milieu du VI^e s. av. J.-C.*

Une autre pièce conservée dans les réserves du Musée d'Aleria a pu cette fois être identifiée comme provenant du niveau IV de la stratigraphie établie au niveau du « temple



■ 20 Fragments de céramique attique à figures noires mis au jour dans la fouille du Temple Est (d'après Jehasse, Boucher 1959b, fig. 1, 19).

Est ». Constituée de deux fragments jointifs, découverts successivement en 1958 et 1959 (Jehasse, Boucher 1958, pl. II ; Jehasse, Boucher 1959a, 33), elle est publiée la même année et décrite comme étant « caractéristique » du mobilier alors mis au jour (Jehasse, Boucher 1959b, fig. 1, 19) (fig. 20a). Loin d'être caractéristique, ce fragment est en réalité exceptionnel, et ce à plus d'un titre : tout d'abord parce qu'il s'agit d'une pièce de datation ancienne, de très grande qualité technique et stylistique, un vase luxueux que les fouilleurs ont rapproché – non sans arguments – des productions de Sophilos (v. -590/-570) ; ensuite parce qu'il constitue l'un des très rares éléments illustrés dans l'ensemble des écrits de J. Jehasse, antérieurement à l'ouvrage de 2004 (Jehasse, Jehasse 2004, 122). Dès lors, on comprend mieux pourquoi il a constitué, encore récemment (Michel, Pasqualaggi 2014, fig. 190, 49), le seul document « illustrant » la phase archaïque d'Aleria.

Il est bien évidemment impossible de préjuger de son caractère véritablement unique, au regard d'un contexte (fouilles du temple Est de 1958/1959) pour lequel on ne dispose somme toute que d'indications très sommaires, en dépit d'un inventaire (exhaustif ?) des céramiques présentes dans le niveau IV où sont listés pêle-mêle des éléments datables du VI^e et du V^e s. av. J.-C. (Jehasse, Boucher 1959a, 13-14). Le tesson dont il est question ici

est, quoi qu'il en soit, un des rares pour lesquels une chronologie véritablement ancienne (antérieure au dernier tiers du VI^e s. av. J.-C.) puisse être établie.

Inv. 170a. Temple Est, niveau IV : Attique à figures noires. Fragment de panse (collage) de *Kylix* (*Special cup of Komast shape* ou *Siana cup* ?). L. : 35 mm ; l. : 23 mm ; épaisseur : 3-4 mm. À l'extérieur, dans la partie supérieure, double frise de lotus et palmettes. Décor peint lacunaire avec motifs soulignés par de fines incisions : fleur de lotus pendante à trois pétales et huit étamines (restituées), dont la base est soulignée par deux doubles lignes incisées encadrant un méandre en « U » ; palmette droite pendante à 10 ou 12 feuilles (?), cœur en écaille ronde, bordé, vernis écaillé. Base de la palmette marquée par un bandeau enserrant une tresse en « 8 ». Bande horizontale dans la partie inférieure, vernis noir écaillé. Intérieur verni de couleur rougeâtre homogène (fig. 21).

L'examen détaillé de ce fragment a permis d'envisager une identification plus précise, soulevant au passage le caractère relativement atypique de ce vase dans le panorama global des céramiques attiques à figures noires (Gailledrat 2022, 35-45). Concrètement, si le style du décor indique sans ambiguïté une chronologie centrée sur les années -580/-560, la présence d'une telle composition sur la paroi d'une *kylix* demeure en revanche assez rare et ne concerne en réalité qu'un nombre très restreint de vases connus à ce jour. Les parallèles proposés nous orientent ainsi, soit vers une variante particulière de coupes des Comastes (*Special cups of Komast shape, plain lip and floral in handle zone*, vers -560/-555) (Brijder 2000, 664-665, 716-717 et pl. 238 ; Beazley 1986, 19 et pl. 16, n°2), soit vers une *Siana cup*, proche d'une *kylix* attribuée au *Painter of Boston C.A.* (v. -560/-550) (Beazley 1956, 69, n°3 ; Boardman 1974, fig. 42.1)¹⁷, seul exemplaire connu parmi les *Siana cups* à décor floral qui accueille une telle combinaison de motifs au niveau de la panse.

Au final, l'association entre forme et décor suggère donc une datation vers -560, de sorte que ce tesson constitue l'un des rares vestiges mobiliers pouvant être attribué à l'intervalle chronologique qui coïnciderait avec la période « phocéenne ».

De fait, ce tesson n'est pas totalement isolé, dans la mesure où l'on peut signaler au moins un autre fragment de *kylix* datable de cette époque, en position résiduelle dans un ensemble d'époque romaine issu des fouilles de l'amphithéâtre.

Sans inventaire. « Extérieur du mur est de l'amphithéâtre ». Attique à figures noires. Fragment de panse de *kylix* (*Siana cup*). L. : 22 mm ; l. : 19 mm ; épaisseur : 3 mm. À l'extérieur, languettes rayonnantes alternativement noires et rouges (surpeint), 2 séries de 3 filets encadrant une frise de points. Intérieur verni (fig. 22).



■ 21 Aleria (Temple Est, niveau IV). Fragment de coupe attique à figures noires (a). Restitution du motif (b) et de la forme (c). *Special Cup of Komast Shape* ou *Siana cup* (?) (© É. Gailledrat). Comparaison (d) : *Special Cup of Komast Shape* (d'après Brijder 2000, fig. 181, 664 et pl. 238a).

Ce tesson, en dépit de sa taille réduite, n'en demeure pas moins attribuable par son décor à une *Siana cup*. Le schéma décoratif constitué de languettes bicolores rayon-

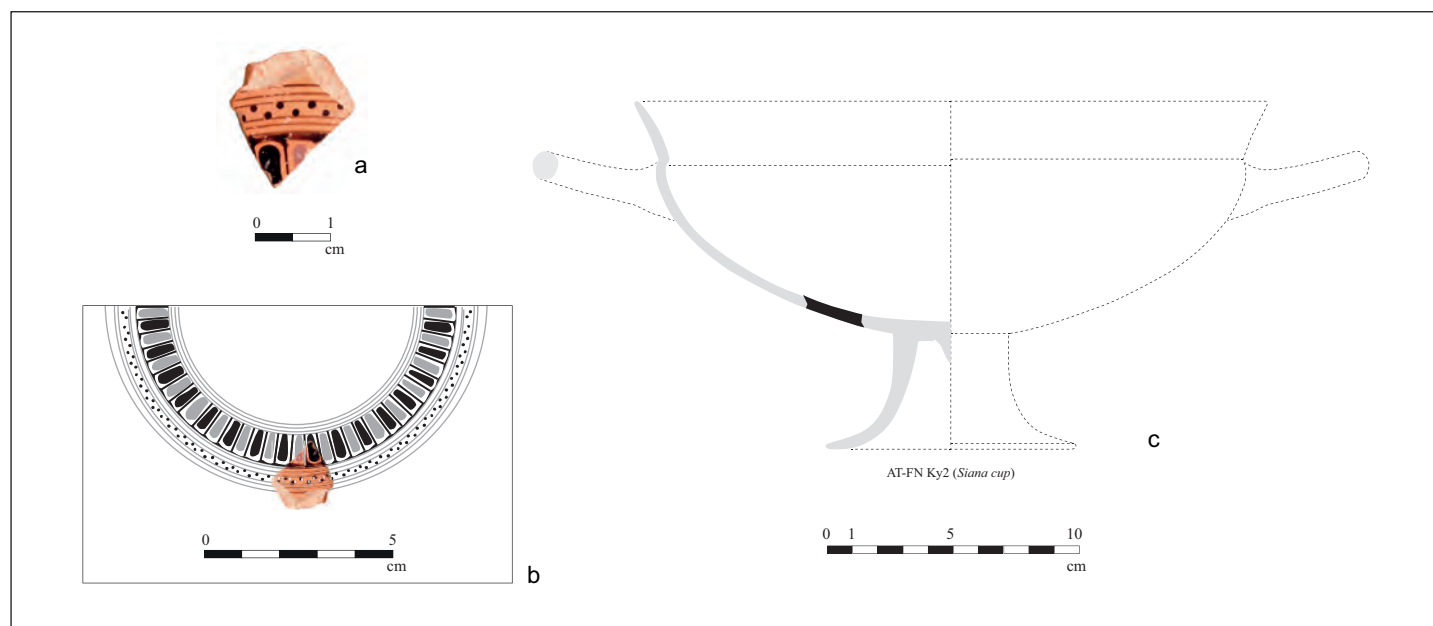
nantes entre 2 séries de filets concentriques est fréquemment utilisé au milieu ou troisième quart du VI^e s. av. J.-C. pour délimiter le tondo de divers modèles de coupes atti-

ques, tels que les *Siana cups* (Brijder 1983 ; Brijder 1991) ou encore les coupes des petits maîtres (Heesen 2009). En revanche, sa présence dans le registre extérieur du vase – concrètement à proximité du pied – est quant à lui bien moins fréquent et ne concerne en réalité qu'un nombre restreint de vases. L'originalité du décor est en outre soulignée ici par son miniaturisme, avec une frise de points venant s'intercaler entre deux groupes de filets. Si la tendance globale est, à partir des années -560, à une simplification progressive du décor de la partie inférieure de la vasque, « recouverte de vernis noir, excepté une étroite bande réservée vers le haut, qui souligne la zone décorée » (Villard 1946, 158), certaines coupes échappent néanmoins à ce modèle (*ibid.*, note 3).

Quelques parallèles directs nous sont ainsi fournis, associés au décor de type « J » de Brijder (Brijder 1991, 466). Pour les *Siana cups*, outre l'exemple déjà évoqué du *Boston C.A. Painter*, on peut ainsi mentionner quelques *kylikes* attribuées respectivement au *Cassandra Painter* (Brijder 1983, 142-150, fig. 37, 143), au *C Painter* (*ibid.*, 109-142 et pl. 77) et deux autres au *Taras Painter* (*ibid.*, 151-168 et pl. 81 ; Brijder 1991, 150), les unes comme les autres étant datées vers -560 ou peu après¹⁸. Ce sont ensuite deux exemples à peine plus récents (v. -550) attribués cette fois au *Heidelberg Painter* (ou « à

la manière » de ce dernier) qui viennent compléter cette recension (Brijder 1991, 436-437 et pl. 149a-c ; *ibid.*, pl. 148d-e)¹⁹. On mentionnera enfin un type peu fréquent de *kylix* à anses à boutons (« *Merrythought cup* ») (Villard 1946, 161 ; Beazley 1986, 21), dont un exemplaire attribué au *C Painter* laisse également apparaître le même décor au départ de la vasque (Boardman 1974, 32 et n° 37)²⁰.

À l'extérieur du temple Est cette fois, mais sans indication de niveau, un autre fragment de coupe (disparu des collections) a été mis au jour. Le décor, décrit comme étant une « fleur de lotus épanouie, soulignée par des incisions » (Jehasse, Boucher 1959a, 17 ; Jehasse, Boucher 1959b, 19) correspond en fait à une palmette dressée à 8 ou 9 (?) pétales sur volutes (fig. 20b). Daté par les fouilleurs du début du V^e s. av. J.-C. (*ibid.*), ce fragment pourrait le cas échéant appartenir à une coupe-skyphos de type R (Boardman 1974, 149), mais – et sans préjuger de la forme – le style du décor ne plaide pas en faveur d'une chronologie basse. En effet, par comparaison avec le style des palmettes utilisées sur les coupes des petits maîtres en tant que motif secondaire placé entre les anses (*Handle-palmettes*), motifs dont l'évolution présente une valeur chronologique, le style du fragment d'Aleria nous renvoie bien plutôt au milieu du VI^e s. av. J.-C. (Smith 1926, 439-441 et fig. 5 ; Heesen 2009, 245-247).



■ 22 Aleria (Extérieur du mur Est de l'amphithéâtre). Fragment de coupe attique à figures noires (a). Restitution du motif (b) et de la forme (c). *Siana cup* © É. Gailledrat.

Un dernier fragment provenant d'un grand vase fermé pose lui aussi question. Un motif figuré (tête avec départ de chevelure et œil ?) rehaussé de rouge et surligné d'incisions vient se superposer à une bande vernie. Si la composition est atypique, le traitement évoque malgré tout le deuxième quart du VI^e s. av. J.-C., sans plus de précision possible.

Inv. St10a. Sans provenance : Attique à figures noires. Fragment de panse de grand vase fermé. H. : 26 mm ; l. : 24 mm ; épaisseur : 5 mm. Extérieur, bande réservée entre 2 bandes vernies, délimitée par des incisions. En débord sur la bande inférieure, motif lacunaire incisé avec surpeint rougeâtre (visage ?). Intérieur réservé. Datation : deuxième quart du VI^e s. av. J.-C. (fig. 23, n° 1).

À cette courte liste il faut peut-être ajouter un autre fragment de panse de grand vase fermé (amphore ?).

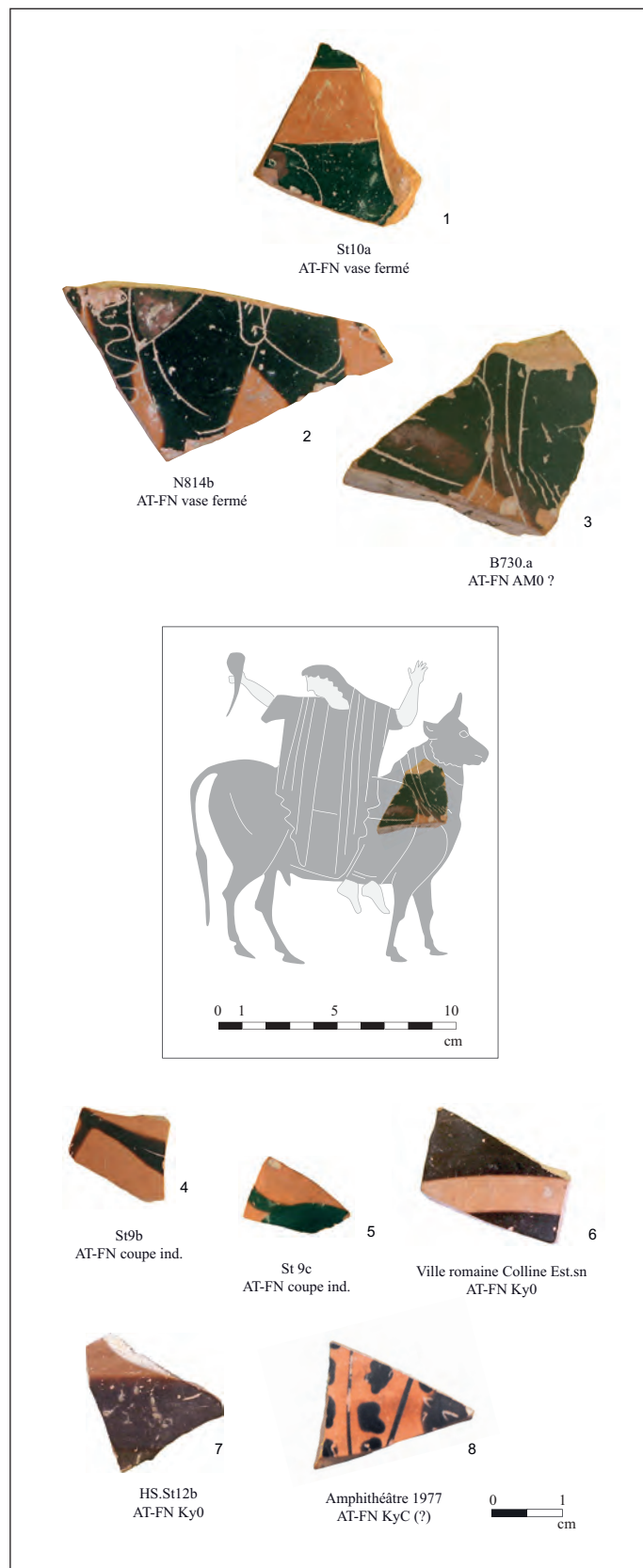
Inv. N814b. Sans provenance : Attique à fives noires. Fragment de panse de grand vase fermé (amphore ?). H. : 24 mm ; L. : 47 mm ; épaisseur : 4-5 mm. Extérieur, jambes d'un personnage masculin vers la droite avec chiton court et chlamyde (?). Intérieur réservé. Datation : troisième quart du VI^e s. av. J.-C. (fig. 23, n° 2).

L'aspect très lacunaire du motif ne permet guère de préciser la datation, même s'il demeure possible de situer celle-ci vers le milieu ou le troisième quart du VI^e s. av. J.-C. Quoiqu'il en soit, le problème principal concerne bien la provenance de ce fragment, dans la mesure où le numéro qui y figure (précédé de la lettre « N ») renvoie *a priori* à l'inventaire des matériels issus, non pas de l'habitat, mais de la nécropole. Si tel était le cas, il faudrait considérer ce fragment comme étant une autre trouvaille sporadique effectuée lors des prospections ou de la fouille des ensembles funéraires pour lesquels, rappelons-le, on ne dispose d'aucune donnée antérieure à l'extrême fin du VI^e s. av. J.-C.²¹

➤ La fin du VI^e s. av. J.-C.

Cet intervalle chronologique, que l'on peut faire déborder sur le tout début du V^e s. av. J.-C., rassemble, semble-t-il, l'essentiel des pièces anciennement mises au jour. Bien évidemment, dans la mesure où les fragments sommairement décrits ou simplement listés dans les inventaires ne peuvent que rarement faire l'objet d'une proposition de datation, le doute peut subsister quant à leur attribution à cette phase récente.

C'est notamment le cas d'une dizaine de mentions d'« attique à figures noires », mais également des « fragments d'amphores » déjà évoqués, d'un « skyphos » et d'un « pied de coupe avec profil couronné de lierre » (Jehasse 1962a, 4). Les mêmes réserves peuvent être



■ 23 Aleria (provenances diverses). Céramique attique à figures noires (© É. Gailledrat).

formulées concernant trois mentions de « coupes », données sans plus de précision (Jehasse, Jehasse 2004, 75 et 93).

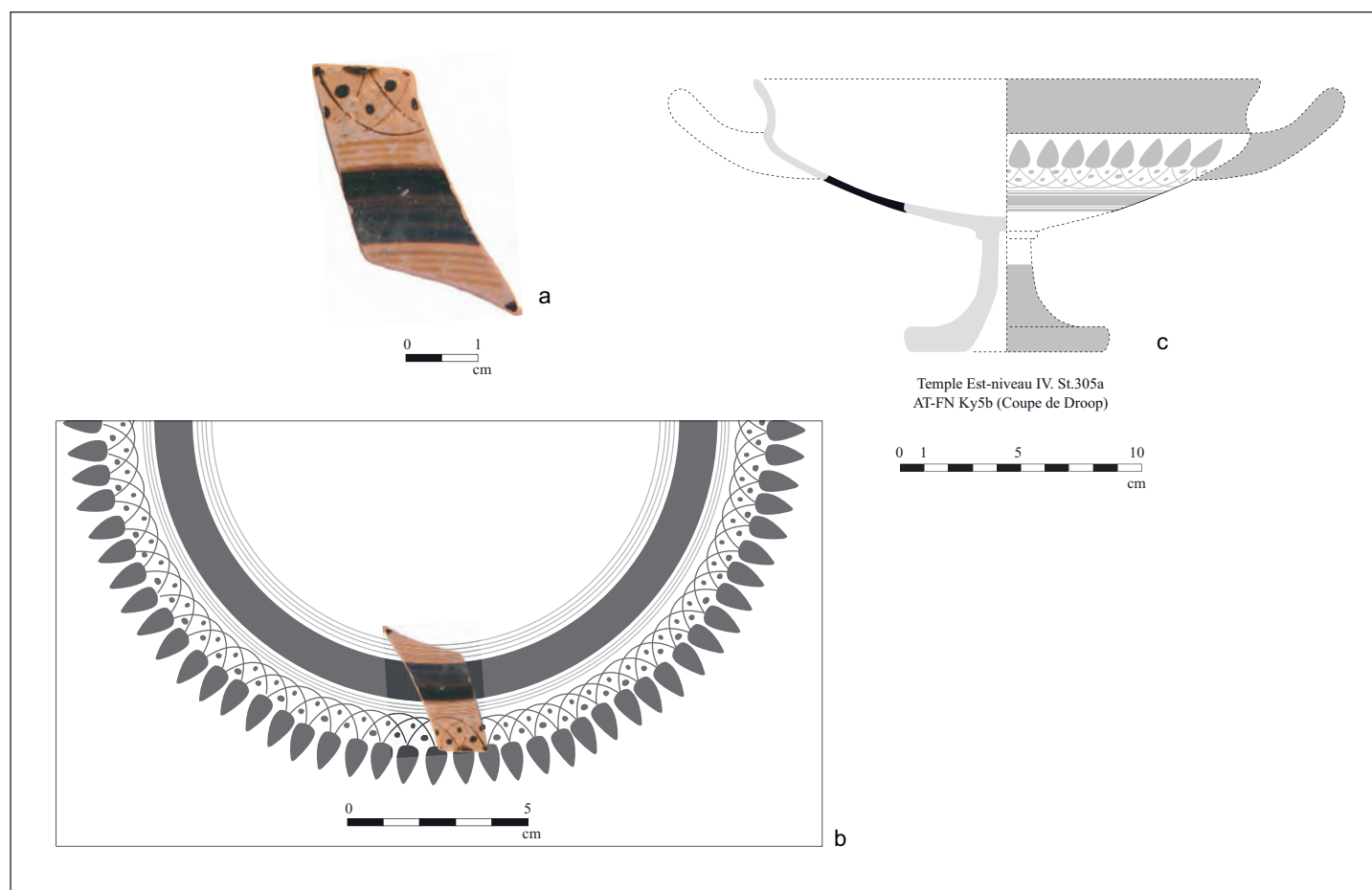
Des indications plus précises concernent en revanche d'autres tessons, provenant cette fois du secteur du rempart méridional. Il s'agit en premier lieu d'un fragment de « vase ouvert, verni sur la surface interne, décoré sur la surface externe [...] : deux jambes de danseur (satyre ?), jambe gauche dressée. Fin du VI^e s. av. n. ère » (Jehasse 1992, 17 ; Jehasse, Jehasse 2004, 85), ainsi que de 3 décors de coupes à yeux à surpeint blanc (*ibid.*, 67-68 et 73), qu'il faut attribuer à des productions du dernier tiers, voire du dernier quart du VI^e s. av. J.-C. (Villard 1946, 177).

Associé, dans le niveau IV du temple Est, au fragment de *Siana cup* ou de *Special cup of Komast shape* précédem-

ment décrit, se trouvait un autre tesson à figures noires, de chronologie plus récente (Jehasse, Boucher 1959a, 30 et 33 ; Jehasse, Jehasse 2004, 122).

Inv. St305a. Temple Est, niveau IV. Attique à figures noires. Fragment de panse de *kylix* (*Droop cup*). L. : 38 mm ; l. : 17 mm ; épaisseur : 3 mm. À l'extérieur, bande noire encadrée de séries de filets rougeâtres, surmontée par le départ d'une frise de boutons de lotus fermés (?) reliés par des rinceaux entrecroisés avec des points dans les interstices. Intérieur verni (fig. 24).

Ce fragment est clairement attribuable à une coupe de Droop, un type de *kylix* dérivant des coupes de petits maîtres, daté de la seconde moitié du VI^e s. av. J.-C. mais principalement produit entre les années -530/-520 (Villard 1946, 171-172) ou -540/-520 (Boardman 1974, 61). Le type se distingue morphologiquement par un bord divergent à lèvre concave et, au niveau du décor extérieur, par une large bande sur le bord ainsi qu'une



■ 24 Aleria (Temple Est, niveau IV). Fragment de coupe attique à figures noires (a). Restitution du motif (b) et de la forme (c). *Droop cup* (© É. Gailledrat).

riche décoration sur la panse (bandes, lignes, motifs végétaux, frise végétale ou animalière, rarement figurative). Le fragment d'Aleria laisse entrevoir le départ d'une frise simple de boutons de lotus (ou lotus et palmettes ?). Placée à hauteur des anses celle-ci semble donc constituer le motif principal, correspondant ainsi au type I de Ure (Ure 1932). Le registre inférieur ne peut quant à lui être restitué (arêtes rayonnantes ?). Le vase duquel provient ce fragment s'inscrit dans une série bien définie par ailleurs²², mais dont les limites chronologiques demeurent quelque peu mouvantes. Cependant, il faut plutôt envisager ici une datation correspondant à la phase tardive de cette production, soit l'intervalle -530/-510.

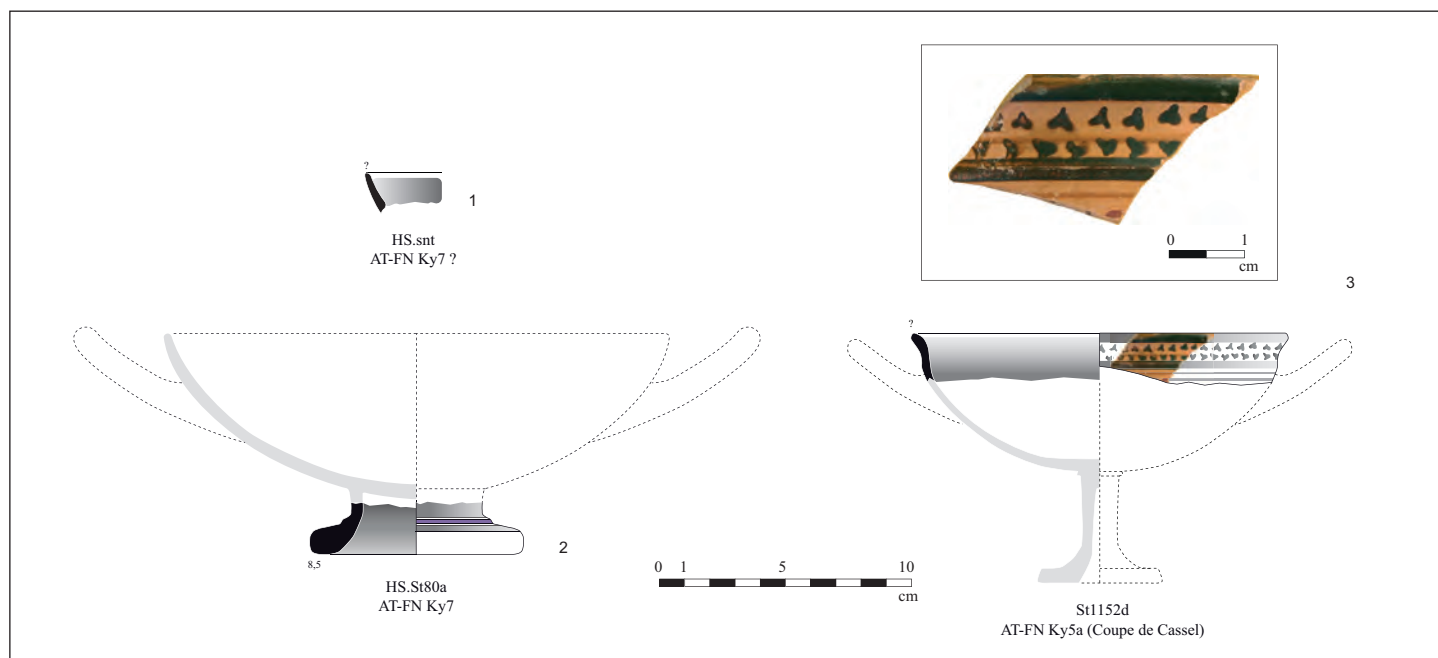
Compte tenu de l'imprécision de ce que recouvre en réalité le « niveau IV » identifié par J. Jehasse, ce fragment est à lui seul insuffisant pour écarter l'idée d'une couche d'occupation plus ancienne. En revanche, l'existence de mobiliers bien datés du dernier tiers du VI^e s. av. J.-C. est ici confirmée, et il faut probablement lui assigner une pièce aujourd'hui disparue mais figurée dans le rapport de fouille de 1958, signalée comme ayant été trouvée « à 10 cm du tuf » (Jehasse, Boucher 1958, pl. II). Il s'agit en l'occurrence d'un fragment de coupe à figures noires avec un décor lacunaire qui évoque le grément

d'un navire (?), tel qu'on peut le rencontrer sur certaines *kylikes* de type A de la fin du VI^e s. av. J.-C.²³

Parmi les éléments décontextualisés rassemblés un temps au Musée d'Aleria se trouve également un fragment de pied dont les caractéristiques évoquent très directement une pièce issue de la « stratigraphie du Prétoire » de 1963 (« pied de coupe à figures noires. Bande violette au ras du pied, intérieur creux. Surface de pose réservée. Diam 8 cm ») (Jehasse 1963a, 6). Qu'il s'agisse ou non de cette pièce, le fragment en question semble bien devoir être attribué à une coupe de type C à pied bas (Boardman 1974, 109 et n° 184) datable de la fin du VI^e s. av. J.-C. (v. -510/-500 ?). La même chronologie peut, en outre, être établie pour un bord de coupe à bandes, attribuable au type 5 ou au type 7 (« coupe plate ») de F. Villard (Villard 1946).

Sans inventaire. Sans provenance : Attique à figures noires. Bord de *kylix* à profil continu « plain rim ». Coupe à bandes, type plat (?). H. : 16 mm ; épaisseur max. : 4 mm. Diam. non mesurable. Extérieur, bande vernie. Intérieur, filet réservé près du bord, reste de la vasque verni (fig. 25, n° 1).

Inv. St80a. Sans provenance : Attique à figures noires. Pied de coupe sans tige à profil continu de type C, « plain rim ». Diam. du pied : 85 mm ; h. : 20 mm. Surface extérieure vernie avec bande réservée à la base du pied. Mince bande réservée surlignée d'une ligne violette au niveau du ressaut. Surface de pose réservée. Intérieur verni (fig. 25, n° 2).



■ 25 Aleria (sans provenance). Fragments de coupes attiques à figures noires (© É. Gailledrat).

Toujours du même lot provient un bord de coupe à lèvres concave et bord légèrement divergent, décoré à l'extérieur d'une frise végétale. La forme comme le décor permettent ici de reconnaître une coupe dite « de Cassel », soit un type dérivé des coupes des petits maîtres et datable v. -530/-510 (Villard 1946, 171 ; Boardman 1974, 62 et n° 130).

Inv. St1152d. Sans provenance : Attique à figures noires. Bord de *kylix*, « coupe de Cassel ». L. : 42 mm ; h. : 20 mm ; épaisseur : 3 mm. Diam. non mesurable. Extérieur, minces bandes noires sur la lèvre délimitant une frise horizontale de feuilles de lierre opposées. En dessous, filets horizontaux rougeâtres. Intérieur, filet réservé près du bord, reste de la vasque vernie (fig. 25, n° 3).

Le même ensemble recèle enfin quelques fragments de coupes (l'un avec surpeint blanc, qui ne correspond pas à une coupe à yeux) dont l'identification typologique s'avère impossible (fig. 23, n° 7). On signalera en revanche un fragment de panse de grand vase dont l'intérieur est verni et l'extérieur présente un décor très lacunaire (fig. 23, n° 3). Sur ce dernier, on devine sur la droite une série d'incisions en zigzags dirigées vers le bas, qui pourraient évoquer le pelage d'un animal. Or, ce détail combiné avec le reste du motif, permet de restituer ici une figure féminine vêtue d'un péplos, assise en amazone sur le dos d'un bovidé vers la droite, dans ce cas représentation d'une ménade sur un taureau, ou d'Europe enlevée par Zeus ainsi métamorphosé (Boardman 1974, 217 et n° 244) (fig. 23). Cette scène, peu fréquente avant l'apparition de la figure rouge, se retrouve néanmoins sur quelques productions à figures noires tardives (fin du VI^e ou début du V^e s. av. J.-C.), notamment sur des amphores, mais aussi sur quelques œnochoés ou olpés²⁴.

Hormis cet ensemble constitué de pièces issues de contextes variés, les rares tessons d'attique à figures noires issus des lots de mobiliers étudiés correspondent exclusivement à des fragments de coupes, dont la chronologie est centrée sur le dernier tiers du VI^e s. av. J.-C.

Sans inventaire. « Amphithéâtre 1977 » : Attique à figures noires. Panse de *kylix* (décor), coupe à yeux (?). H. : 20 mm ; l. : 18 mm ; épaisseur : 4 mm. Extérieur, frises verticales de feuilles de vigne entre rinceaux. Départ de motif indéterminé sur la droite (personnage ?), avec de fines incisions en chevrons. Intérieur verni (fig. 23, n° 8).

Le motif végétal évoque ceux associés à des motifs figurés sur bon nombre de coupes à yeux de la fin du VI^e s. av. J.-C. : rinceaux de feuilles de lierre près des anses (formant parfois des compositions exubérantes), ou entourant un personnage placé entre les yeux prophylactiques, et – plus encore – rameaux chargés de grappe de raisin présents sur certaines séries, notamment à

proximité des anses (Villard 1946, 177 ; Boardman 1974, 107 et n° 177-178)²⁵.

Sans inventaire. « Rempart, Zone C III » : Attique à figures noires. Panse de *kylix* (décor), coupe à yeux (?). H. : 27 mm ; l. : 28 mm ; épaisseur : 3 mm. Extérieur, personnage féminin avec péplos, vers la droite. En dessous, mince bande encadrée de séries de filets. Intérieur verni (fig. 28, n° 1).

Bien que lacunaire, le motif est aisément reconnaissable, à savoir un personnage féminin – indiqué par le surpeint blanc du pied – vêtu d'un péplos dont le bas est surligné d'incisions. La figure comme le style indiquent une nouvelle fois la fin du VI^e s. av. J.-C., et il est probable que ce fragment provienne également d'une coupe à yeux « *plain rim* » dont plusieurs exemplaires figurent ainsi une femme (ménade ?) en train de danser, occupant l'espace situé entre les yeux prophylactiques²⁶.

On signalera enfin un fragment de coupe atypique, caractérisé par l'emploi d'un vernis rouge corail. L'orientation ainsi que la nature du décor conservé sur la face externe montrent que ce tesson provient du départ de la panse d'une *kylix*, à proximité du pied. Si la forme demeure incertaine, l'emploi du *Coral-red ground* apparaît dans la seconde moitié VI^e s. av. J.-C. (Beazley 1986, 62 ; Boardman 1974, 106). Introduite par Exekias sur la célèbre coupe de Dionysos (Boardman 1974, n° 104), cette technique est ensuite utilisée par différents peintres œuvrant durant la période de transition entre figures noires et figures rouges, tel Psiak (*ibid.*, 106 et n° 170 ; Beazley 1986, 72), permettant de proposer ici une datation à la fin du VI^e s. av. J.-C.

Inv. RP81.1.III : Attique à figures noires. Panse de *kylix* (décor). H. : 23 mm ; l. : 24 mm ; épaisseur : 4 mm. Extérieur, arêtes rayonnantes rouges. Intérieur verni rouge corail (fig. 28, n° 2).

4.1.3. La céramique attique à figures rouges

Ici encore, ressort l'impression d'un mobilier ayant été très largement isolé au moment de la fouille, tant les fragments de cette catégorie sont rares, non seulement parmi les ensembles cohérents étudiés (ainsi ceux du rempart méridional, cf. *infra*), mais également parmi l'ensemble des contextes où ils pourraient se trouver en position résiduelle. Pour reprendre l'exemple du mobilier du secteur méridional, la plupart des pièces identifiées étaient ainsi conservées au musée d'Aleria, aux côtés d'autres fragments, généralement dépourvus de la moindre indication permettant de définir leur provenance (fig. 26).

Ce matériel nous donne une image à la fois globale et imparfaite des importations attiques présentes dans l'ha-

bitat au V^e s. av. J.-C., où semblent très largement prédominer les vases à boire, et plus encore les coupes à tige ou à pied bas. Le *skyphos* est néanmoins présent, tandis que sont simplement attestées les autres formes liées au service et à la consommation du vin (le cratère, peut-être l'amphore de table), ainsi que la *lékanis*.

4.1.4. Autres céramiques d'époque archaïque

Toujours au rang des postulats énoncés à partir de mobiliers jugés caractéristiques du plein VI^e s. av. J.-C., avec en arrière-plan le thème d'*Alalia* phocéenne, la question des céramiques de Grèce de l'Est ou corinthiennes se pose non seulement – à l'image de ce qui a été dit pour l'attique à figures noires – en termes de fréquence et de chronologie, mais également en termes d'identification. Indépendamment des mentions de telle ou telle céramique dans la documentation première (rapports de fouille) ou dans les publications de J. Jehasse (Jehasse 1962b, 276 ; Jehasse 1963b, 79), il s'agit donc à nouveau de dresser un bilan sur la base de la documentation matérielle existante.

Comme cela a été dit en préambule, le contexte dans lequel se sont opérées les recherches sur Aleria préromaine est ici déterminant pour saisir une réalité qui, en l'état actuel des recherches, est assez éloignée de l'idée que l'on se fait du site à la lecture des différents écrits de J. Jehasse. Certes, une fois encore, la documentation disponible est à l'évidence lacunaire, de sorte qu'on ne peut exclure que telle ou telle pièce, tel ou tel lot de mobilier aujourd'hui perdu, ne puisse potentiellement palier les vides existants. Néanmoins, outre le fait que l'essentiel des pièces « remarquables » ont jadis été rassemblées au Musée d'Aleria, les observations effectuées sur le mobilier aujourd'hui accessible révèlent non seulement le caractère très disparate des productions effectivement attribuables à l'une ou l'autre des catégories évoquées, mais encore leur extrême rareté.

➤ La céramique de Grèce de l'Est

La relecture critique des archives Jehasse est à nouveau riche d'enseignements, mais pose plus de questions qu'elle n'apporte de réponses. En effet, on constate d'abord que les premiers rapports de fouille, faisant état des matériels issus des sondages profonds menés au niveau du « Temple Est » (Niveau IV) ainsi que du *Cardo* (1959), de la « stratigraphie C » (1962), de la « stratigraphie D » ainsi que de celle du « Prétoire (1963), listent de manière plus ou moins détaillée une trentaine

de fragments qualifiés de « ioniens » (Jehasse, Boucher 1959a, 13-19 ; Jehasse 1962a, 3 ; Jehasse 1963a, 4-5), dont 2 sont définis comme étant « rhodo-ioniens » ou « rhodiens » (Jehasse, Boucher 1959a, 15 ; Jehasse 1963a, 5). Sur la foi de ces indications, ces catégories sembleraient donc assez largement représentées dans les niveaux les plus anciens atteints par ces sondages.

Sur le plan typologique, peu d'indications nous sont fournies (coupes, une œnochoé, quelques amphores). Les descriptions suggèrent une variété de pâtes importante, correspondant (à une exception près) à des productions cuites en atmosphère oxydante, parfois engobées, et recevant tantôt un décor peint de couleur brun à brun-rouge, rouge, noir ou encore lie-de-vin, tantôt un vernis noir ou rougeâtre. Les décors sont décrits comme étant essentiellement constitués de bandes horizontales, mais sont également signalés d'autres motifs, plus rares : rosace à 4 pétales partant d'un point central (sur 2 fonds de coupes) ; bandes et lignes ondulées horizontales sur la paroi externe d'une coupe et d'une forme indéterminée ; bandes, motif ondulé et rangée de points sur une coupe dite « rhodienne » ; bandes et larmes verticales sur la paroi d'une œnochoé également « rhodienne » ; points et « tâche angulaire » sur une forme indéterminée.

Au vu de ces descriptions, un double constat s'impose : le premier est qu'aucun fragment ne s'inscrit dans un répertoire figuratif de Grèce de l'Est, mais que l'ensemble évoque – directement ou non – celui des céramiques peintes d'ambiance ionienne à décors linéaires, qui incluent parfois des lignes ondulées horizontales ou encore des motifs végétaux stylisés tels que les rosettes de points ; le second est que la typologie de ces vases, bien qu'impossible à restituer dans le détail, ne semble concerner qu'un nombre restreint de formes.

Partant de là, en tenant compte du fait que les rapports postérieurs à 1963 n'ont plus eu à cœur de détailler les trouvailles de mobilier (et tandis que les efforts des fouilleurs se sont portés sur des phases récentes de l'habitat), il est troublant de constater que, par la suite, les mentions de céramique « ionienne » se raréfient considérablement, en l'occurrence à l'occasion des fouilles du rempart ainsi et du quartier méridional, entamées on l'a vu à partir de 1976. En effet, de « quelques tessons ioniens » (Jehasse 1977, 8), puis de « tessons d'importation de Grèce de l'Est » (Jehasse 1978a, 6), on passe ensuite à de « probables céramiques de Grèce de l'Est » ou de la « céramique ionienne à bandes » (Jehasse 1980, 2-3)



■ 26 Aleria (provenances diverses). Céramique attique à figures rouges (© É. Gailledrat).

pour finir, de manière bien plus neutre, par l'évocation de simple « céramique à bande peinte » (Jehasse 1983, 5). Or, on comprend mal pourquoi ces secteurs, qui ont pourtant livré des vestiges mobiliers datables de la fin du VI^e s. av. J.-C., n'auraient pas également livré des quantités plus significatives de céramiques véritablement « ioniennes » attribuables à cette période, voire (du moins implicitement) à une époque antérieure, constituant ainsi le pendant des observations réalisées au début des années 1960 où était clairement affirmé le fait que « sont attestés des vestiges rhodiens et ioniens de la première moitié du VI^e siècle » (Jehasse 1962b, 276).

La réponse nous est partiellement fournie par la publication de 2004 puisque, parmi les ensembles traités qui proviennent du secteur méridional (sondages dans le quartier hellénistique et fouille du rempart à *agger*), les termes de céramique « de Grèce de l'Est » ou « ioniennne » disparaissent purement et simplement (pour le premier), ou deviennent exceptionnels (pour le second). En revanche, il est alors largement question de céramiques à cuisson oxydante avec ou sans bandes peintes et d'« étrusco-archaïque peinte » (Jehasse, Jehasse 2004), cette même céramique dont l'importance avait été reconnue – et soulignée – plus tôt, à l'occasion de la publication de la nécropole (Jehasse, Jehasse 2001).

On comprend donc bien qu'un basculement s'est opéré entre les années 70 et 80, permettant de mieux appréhender les différentes productions mises au jour dans les niveaux « anciens » de l'habitat. À ce titre, dès le début des années 70, la première publication de la nécropole témoigne déjà d'une ambiguïté du discours puisque, parmi les mobiliers de la « première période » (V^e-première moitié du IV^e s. av. J.-C.), il est question de « céramique à bandes peintes » à propos desquelles il nous est dit que « dérivée de la tradition du style géométrique, et directement influencée par les poteries rhodo-ioniennes du VI^e siècle, elle porte des alignements de points, des languettes verticales ou des ondulations [...] » (Jehasse, Jehasse 1973, 57-58). Parmi les quelques vases de ce groupe, avec une chronologie bien fixée par ailleurs au tout début du V^e s. av. J.-C., un seul (un *lébès*) est encore présumé « oriental », mais les autres sont plus prudemment attribués à des productions occidentales, voire locales (*ibid.* et pl. 133). L'autre point important est ici, dans les mêmes contextes, la timide reconnaissance de céramiques « étrusco-archaïques » décorées de panneaux et de bandes noires ou rouges, que J. Jehasse attribue alors à des importations ou des productions locales (*ibid.*).

La suite de la publication de la nécropole (Jehasse, Jehasse 2001) est venue confirmer cet éloignement progressif des postulats de départ qui attribuaient de manière plus ou moins explicite tout le répertoire des céramiques peintes à cuisson oxydante à une ambiance grecque. Ici, parmi les vases à bandes peintes (et à côté de quelques pièces identifiées comme étant puniques), l'importance des productions étrusco-archaïques est non seulement soulignée mais, plus encore, il est désormais clairement dit que, dans cette nébuleuse des céramiques ici qualifiées de « communes », les productions grecques ont influencé le répertoire des ateliers étrusques qui, de fait, sont ici majoritaires (*ibid.*, 32-33 et 40-41, pl. 62-63).

Outre le fait que tout cela coïncide bien avec les observations qui ont pu être effectuées sur le mobilier issu des fouilles du secteur méridional (*infra*), cela doit donc nécessairement nous interroger sur la pertinence des identifications réalisées en son temps par J. Jehasse. Concrètement, il faut admettre qu'une part significative des tessons naguère qualifiés de « ioniens » correspond en réalité à des productions étrusques, désormais rassemblées sous les termes génériques de « *ceramica depurata a bande* » et de « *ceramica tardo-archaica a vernice nera* ». Ces deux catégories n'ont en effet été que progressivement définies côté italien et offrent désormais un cadre dans lequel s'inscrivent les approches typologiques développées à partir des contextes d'Étrurie méridionale, tel ceux de Tarquinia (Bonghi Jovino 2001a et 2001b), *Caere* (Cerveteri) (Cristofani 1992 et 1993) ou encore d'Étrurie padane (Mattioli 2013).

L'importance déjà évoquée du contexte dans lequel les recherches sur Aleria ont été menées entre le début des années 1960 et la fin des années 1980 prend ici tout son sens. Tandis que la connaissance (voire la simple « reconnaissance ») de ces productions étrusques des VI^e-V^e s. av. J.-C. ne progressait que pas à pas, le cadre conceptuel dans lequel évoluait la recherche était alors fortement conditionné par les travaux menés sur la diffusion des produits et des styles ioniens en Méditerranée occidentale. Ainsi, dans le sud de la France, le problème de la distinction entre importations dites « de Grèce de l'Est » et la nébuleuse des productions occidentales – grecques ou « mixtes » – de céramique à pâte claire peinte, a ainsi alimenté une littérature abondante depuis les travaux de F. Benoît (Benoît 1965), jusqu'à ceux de M. Py (Py 1979-1980) et de J.-J. Jully (Jully 1983). Loin d'être entièrement résolue, cette question a, il faut bien le dire, été longtemps sujette à des confusions opérées entre styles et

ateliers, ouvrant ainsi la porte à des ambiguïtés au moment d'attribuer une origine à telle ou telle production.

Qu'à l'époque archaïque, Aleria ait reçu des produits originaires de Grèce de l'Est, cela est probable. Néanmoins, que peut-on réellement envisager pour une période (le dernier tiers du VI^e s. av. J.-C.) durant laquelle la vaisselle « ionienne » qui circule en Méditerranée occidentale (hormis celle de Marseille) se limite pour l'essentiel à quelques formes, et notamment aux coupes de type B2 dont on suppose désormais qu'une grande partie provient de divers ateliers de Grande-Grèce ou de Sicile ? Or ces productions, pour lesquelles le qualificatif de « gréco-orientales » est de ce fait ambigu, font précisément défaut dans l'habitat d'Aleria, à une exception près (fig. 27, n° 6), tandis qu'un seul fragment peut être attribué avec vraisemblance à un atelier massaliète (fig. 36, n° 2). Au final, tout cela renforce l'impression comme quoi durant la période tardo-archaïque, l'essentiel des céramiques à pâte claire peintes ou vernies (hors attiques) d'Aleria se rapporte bien à des productions, non pas grecques, mais bien plutôt étrusques.

Cela ne préjuge évidemment pas de la nature des mobiliers mis au jour dans les niveaux les plus anciens du site, dont on a souligné les difficultés qu'ils posaient. À tout le moins pourrait-on envisager qu'une partie des céramiques « ioniennes » ou « rhodiennes » évoquées dans les rapports de fouille des années 1959 à 1963 proviennent bien de couches profondes du « niveau IV » et pourraient effectivement dater du milieu du VI^e s. av. J.-C. Néanmoins, en l'état actuel de la documentation, la présence de productions à la fois anciennes et originaires d'Ionie du nord ou des îles de mer Égée orientale (Rhodes, Chios, Samos...) demeure purement spéculative.

Tandis qu'aucun fragment de Grèce de l'Est n'est présent parmi les lots de mobilier datés de la fin VI^e - début V^e s. av. J.-C. (ni même en résiduel dans des ensembles plus tardifs), les rares tessons isolés par ailleurs et qui peuvent effectivement être attribuées à de telles productions sont loin d'être explicites : hormis un possible bord de *kylix* (GREC-OR KyB2) évoqué précédemment, on ne compte en effet qu'un pied tronconique appartenant à une coupe indéterminée, un bord de coupe profonde à bord rentrant et décor de bandes peintes brun clair et marron (GREC-OR Cp1b) ; un fragment de plat creux à décor de larges bandes à l'intérieur, plus ou moins diluées, et possible décor végétal à l'extérieur (GREC-OR Cp5b) ; enfin, un fragment de panse de vase fermé (*œnochoé* ?)

avec décor de rosette et ligne de points (fig. 27, n° 7-10). La chronologie large de ces quelques pièces hors stratigraphie, qui couvre *a minima* tout le VI^e s. av. J.-C., ne nous autorise évidemment pas à discuter de la représentativité de cette catégorie de matériel en tant que marqueur de la phase « phocéenne ».

La question se pose néanmoins au moment de considérer un dernier fragment (lui aussi isolé) qui provient de la « colline Est », sans plus de précision (fig. 27, n° 11). La dénomination, bien que vague, nous renvoie aux secteurs fouillés entre la fin des années 50 et le début des années 1960 à l'est du forum. Plus précisément, cette appellation « colline Est » ne se retrouve que dans les rapports de 1956 à 1958, et il est ainsi très probable que ce fragment provienne de l'un des sondages ouverts ces années-là en différents points de la butte (fig. 4).

Quoi qu'il en soit, ce fragment correspond à un bord de coupe à profil convexe et bord simple rentrant, recouvert à l'intérieur d'un vernis noir mat ; l'extérieur présente quant à lui un filet près du bord, qui surmonte une rangée horizontale de points irréguliers et, en dessous, le départ d'une bande vernie. Or, l'irrégularité de cette dernière, vers la gauche, suggère la proximité d'une anse, ce qui permettrait de rapprocher cette forme des *kylikes* dites « rhodiennes », pour lesquels la datation ne peut guère descendre plus bas que le deuxième quart du VI^e s. av. J.-C. Le décor, très lacunaire, n'évoque toutefois pas directement les séries à décor végétal stylisé (types à rosettes de points ou à fleur de lotus) mais se rapprocherait plus, en fin de compte, du type à bandes et filets (GREC-OR KyR5). Sous réserve d'une identification plus précise, ce fragment pourrait donc s'ajouter à la courte liste des vestiges datables antérieurement au troisième quart du VI^e s. av. J.-C.

➤ *La céramique corinthienne*

Tandis qu'une autre absence est notable au moment d'imaginer un faciès caractéristique du milieu du VI^e s. av. J.-C., à savoir celle de la céramique laconienne, qu'en est-il en revanche de la corinthienne qui, de son côté, a bien été régulièrement évoquée par J. Jehasse ?

Ici encore, il faut écarter l'idée d'une abondance de cette céramique, dans la mesure où les rapports de fouille n'en font état qu'à cinq reprises, tout d'abord dans la « stratigraphie du Cardo » (Jehasse, Boucher 1958, 6), ensuite dans la « stratigraphie D » (Jehasse 1963a, 4), au niveau du « prolongement du rempart méridional préromain (sous



■ 27 Aleria (provenances diverses). Céramique étrusco-corinthienne (n° 1), *bucchero nero* (n° 2-3), autre fine (n° 4-5), céramique de Grèce de l'Est ou apparentée (n° 6-11) © É. Gailledrat.

le rempart hellénistique) » (Jehasse 1981, 4) et enfin dans la partie occidentale de ce dernier, au niveau du fameux « hérissonnage » (Jehasse 1983, 4). Les indications sont ici très sommaires, au mieux est évoquée la présence d'un fragment d'anse, sans plus de précision, de sorte qu'aucune identification de forme n'est proposée. De même, aucun décor n'est évoqué, si ce n'est dans un cas avec un « fragment incisé qui rappelle du Corinthien (VI^e s.) » (Jehasse, Boucher 1958, 6).

Parmi le mobilier isolé au Musée d'Aleria, un seul fragment d'anse de section ronde (cruche de petite taille ?) à pâte jaunâtre très fine et surface lustrée semble attribuable à du Corinthien (non illustré). Plusieurs fragments informes affichant une pâte similaire (et correspondant toujours à des vases de petite taille) sont en revanche présents de manière erratique parmi les lots de mobilier provenant du secteur méridional. Ils se distinguent par la faible épaisseur des parois, l'aspect très épuré de la pâte de couleur jaunâtre

et le soin apporté au traitement des surfaces, régulièrement lustrées et présentant parfois un aspect « coquille d'œuf », production à laquelle il faudrait rattacher un plat à marli convexe dépourvu de contexte (fig. 27, n° 5) et qui s'inscrit dans un répertoire étrusque bien défini par ailleurs. Or, parmi le mobilier étudié provenant du « hérissonnage » en arrière du rempart à *agger*, un lot plus important a pu être étudié, qui fait écho à la mention précédemment évoquée du rapport de 1983 : recevant parfois un décor peint de couleur brun foncé (très effacé), ces fragments comprennent plusieurs bords attribuables à de petites œnochoés pour lesquelles il faut envisager une datation dans le courant du VI^e s. av. J.-C. qui n'est pas incompatible avec celle du reste du mobilier (*infra*, fig. 29).

Céramique corinthienne ou « de style corinthien » ? Le doute est permis. Sans rejeter l'hypothèse de la présence de vases corinthiens plus anciens (ce qu'évoquerait le fragment incisé mentionné en 1958, non retrouvé dans les collections), on se retrouve ici face à une problématique comparable à celle de la céramique attique à figures noires, à savoir que la présence de ce mobilier témoigne – avant tout – d'une séquence d'occupation tardo-archaïque et ne peut servir d'argument pour assoir l'idée de niveaux datés du milieu du VI^e s. av. J.-C. affichant un panel de formes et de productions comparable à ce que l'on pourrait trouver à la même époque à Gravisca ou encore à Marseille.

Enfin, concernant l'étrusco-corinthien, il n'en est fait explicitement mention qu'en une seule occasion, une fois encore dans cet horizon « ancien » lié au rempart méridional (Jehasse, Jehasse 2004, 76). Si le fragment en question ne peut être localisé (et son identification confirmée), à tout le moins possède-t-on, parmi le mobilier isolé du Musée d'Aleria, un bord de *kylix* qui pourrait s'apparenter à cette catégorie.

Inv. St3a. Sans provenance : Étrusco-corinthien (?). Bord de *kylix*. H. : 22 mm ; l. : 29 mm ; épaisseur : 3 mm ; diam. non mesurable. Bord divergent à lèvre amincie. Pâte beige clair à jaunâtre. Extérieur, restes effacés de 4 filets horizontaux brun. Au niveau de l'ouverture, mince bande de couleur rose foncé. Intérieur avec vernis noir mat écaillé (bande réservée au sommet ?) (fig. 27, n° 1).

Si l'attribution de ce fragment à une *kylix* ne fait guère de doute, la restitution précise de la forme et *a fortiori* la chronologie de ce vase demeurent toutefois difficiles à préciser. Corinthien ou étrusco-corinthien ? La difficulté à distinguer l'une et l'autre de ces catégories est réelle, tout autant que le risque de confusion avec d'autres productions, de Grèce de l'Est cette fois (Frère 2006).

4.1.5. La céramique grise

Si les catégories venant d'être évoquées sont bien présentes à Aleria (à des degrés divers), un problème plus particulier se pose au moment d'aborder la céramique dite « grise monochrome ». En effet, depuis les travaux pionniers menés dans le sud de la France par F. Benoît (Benoît 1965) et J.-J. Jully (Jully 1983), cette céramique à cuisson réductrice s'est imposée dans la littérature en tant que marqueur du répertoire phocéén. Présente à Phocée elle-même, mais aussi dans ses colonies d'Occident, cette céramique trouve son origine dans des productions anatoliennes de l'âge du Bronze, reprises à la fin du Géométrique par des ateliers grecs d'Ionie et d'Éolide. Les productions de Phocée s'apparenteraient d'ailleurs plus à *l'Eolic Grey Ware* (Bayne 2000, 185), ce qui semble justifier l'appellation de « bucchero gris éolien » longtemps utilisée en Occident et qu'il conviendrait de distinguer d'un « bucchero ionien » (Villard 1970). Néanmoins, face à la difficulté persistante de pouvoir isoler, de Marseille à Empuries, des céramiques grises originaires de Méditerranée orientale, la nécessité s'est faite jour de préciser le vocabulaire utilisé, privilégiant l'appellation plus neutre de « grise monochrome » au moment de traiter les productions liées à l'expansion phocéenne en Occident.

On admet désormais une origine régionale pour l'immense majorité des productions mises au jour de la Provence à l'Empordà, tout autant que leur attribution à des ateliers à la fois grecs (Marseille, Empuries), mixtes (ainsi dans la vallée de l'Hérault ?), voire proprement indigènes (Nickels 1978 et 1983 ; Arcelin Pradelle 1984).

Présente en Gaule méridionale durant tout le VI^e et une grande partie du V^e s. av. J.-C., cette céramique côtoie en Méditerranée nord-occidentale d'autres productions à cuisson réductrice. C'est notamment le cas de deux catégories aux contours encore imparfaitement définis, qui sont d'un côté le bucchero gris (*bucchero grigio*) et de l'autre la *ceramica grigia*, qui toutes deux se développent à partir du VI^e s. av. J.-C. en Étrurie septentrionale ainsi que dans la région padane (Zamboni 2013 ; Mattioli 2013).

De fait, le discours sur la « céramique grise » d'Aleria doit, à la base, être considéré avec la plus extrême prudence. Bien qu'occultées dans les rapports de fouille par l'emploi privilégié de l'appellation de « grise phocéenne », diverses interrogations ressortent des diffé-

rents écrits du fouilleur de l'époque, qui souligne – dès le début des recherches sur Aleria – l'absence de décors ondes (Jehasse, Boucher 1959a, 13), au point qu'au final se soit finalement imposé le terme neutre de « céramique grise » (Jehasse, Jehasse 2004).

Néanmoins, au-delà de la diversité du vocabulaire utilisé, deux questions plus fondamentales se posent au moment de considérer cette catégorie céramique qui, peut-être plus qu'une autre, constituait pour J. Jehasse une « signature » phocéenne.

Il s'agit d'abord de la diversité des pâtes et des aspects de surface que sous-entendent les diverses mentions faites par le fouilleur, et qu'il a été effectivement possible de confirmer via l'examen visuel des séries aujourd'hui accessibles. Bien que peu surprenante en soi, cette diversité suggère *a minima* l'existence de différentes productions au sein des mobiliers provenant des différents secteurs de fouille, et notamment celui du rempart méridional, avec ici une chronologie comprise entre la fin du VI^e et la fin du V^e s. av. J.-C. Parmi ces derniers, on note l'existence d'une série de vases de couleur gris moyen ou foncé à pâte très épurée et bien cuite, qui évoque en fait assez directement le *bucchero grigio* étrusque. Au sein des mêmes ensembles, d'autres productions présentent des teintes généralement plus sombres, avec un cœur gris moyen ou rougeâtre et une cuisson de qualité variable. L'hypothèse peut être avancée de productions locales cohabitant avec d'autres, importées, même s'il est encore trop tôt pour pouvoir statuer sur ce point. Rien ne peut être dit en revanche concernant les éventuelles séquences plus anciennes (antérieures à la fin du VI^e s. av. J.-C.), mais les archives de fouille ne permettent guère d'envisager une situation radicalement différente de celle venant d'être décrite.

Tandis que les mobiliers erratiques présents dans des ensembles mêlés ou d'époque romaine n'apportent aucune indication technique supplémentaire, la deuxième question concerne bien évidemment la typologie des vases d'Aleria rassemblés sous l'appellation générique de « céramique grise ». Or sur ce point, force est de constater qu'au-delà de certaines formes ubiquistes, aucun élément évoquant plus directement les productions phocéennes d'Occident (ou leurs dérivés) n'a pu être mis en évidence parmi les séries étudiées. Cela vaut autant pour les ensembles cohérents (notamment ceux issus des fouilles du rempart méridional) qui ont uniformément livré des séries inscrites dans un répertoire fondamenta-

lement étrusque, que pour les divers éléments disséminés ici ou là en position résiduelle dans des contextes plus récents.

Au final, et sous réserve des incertitudes liées à la disparition d'un certain nombre de mobiliers, la grise monochrome phocéenne est à ce jour absente d'Aleria, à l'inverse du *bucchero grigio* et surtout de la *ceramica grigia* ici désignée sous l'appellation de « grise étrusque », cette même céramique répandue en Étrurie septentrionale et padane que l'on retrouve dans les sépultures des V^e-IV^e s. av. J.-C. de la nécropole d'Aleria où elle est rassemblée *in fine* par J. Jehasse sous le terme de « bucchero gris » (Jehasse, Jehasse 2001).

4.2. Les mobiliers du secteur du rempart à agger

Les matériels contextualisés provenant des dépôts accumulés contre la base du massif interne du premier rempart à *agger* sont, au final, suffisamment nombreux pour être représentatifs d'une phase comprise entre l'extrême fin du VI^e et le troisième quart du V^e s. av. J.-C. Si l'état du corpus ne permet pas d'affiner ce que l'on est contraint de considérer comme étant une phase unique, pas plus qu'il n'autorise de décompte statistique précis, à tout le moins ce mobilier est-il à même de nous donner un aperçu du faciès d'Aleria durant les premiers temps de la « période étrusque ».

4.2.1. La céramique fine

► La céramique attique

Les bornes chronologiques évoquées sont principalement définies par la céramique attique, ici bien représentée et dont les éléments les plus anciens datent précisément des années -510/-490. C'est le cas du fragment à figures noires et de celui à rouge corail évoqués précédemment (fig. 28, n° 1 et 2), tandis qu'un décor de coupe à figures rouges appartient manifestement à une *kylix* datable des années -490/-480 (fig. 28, n° 28). Les autres vases se répartissent quant à eux selon un arc chronologique plus large couvrant la plus grande partie du V^e s. av. J.-C. (avec une majorité de pièces datées vers le milieu ou la seconde moitié de ce siècle), appelant la comparaison avec le reste de la céramique attique provenant de l'habitat, naguère isolée et conservée au Musée d'Aleria (fig. 26).

Sur le plan typologique et fonctionnel, la caractéristique principale de cette série est l'aspect relativement restreint du répertoire de formes. En effet, prédominent ici très largement celles ouvertes, et plus encore celles destinées à la consommation individuelle de boisson. Il s'agit en majorité de coupes, avec ou sans tige, tandis que le skyphos semble rare. L'autre fait notable est la répartition qui semble assez équilibrée entre vases à vernis noir et à figures rouges, ces derniers semblant même plus fréquents. Cette impression doit évidemment être pondérée par la nature même de l'assemblage mais, sur ce plan, l'image fournie ici est somme toute assez cohérente avec celle de la nécropole où, dans les tombes du V^e s. av. J.-C., la *kylix* attique (de préférence à figures rouges) constitue « la » forme de prédilection (Jehasse, Jehasse 2001, 36-38).

Le thème de la boisson, ou plus précisément celui du vin, est évidemment omniprésent au moment de considérer cette céramique. À côté des coupes à boire, se trouvent quelques autres formes liées cette fois au service, avec ici probablement l'olpé ou l'œnochoé (fig. 28, n° 35) et, dans d'autres contextes, le cratère, voire la *pélikè* ou l'amphore de table (fig. 26, n° 19-21). Rares dans l'habitat, peu fréquentes dans la nécropole où elles font partie des ensembles funéraires parmi les plus ostentatoires, elles contribuent quoi qu'il en soit à signifier la place accordée au vase grec, à la fois dans les pratiques de consommation et dans leur représentation au sein de la tombe.

Parmi les coupes à vernis noir, les mieux représentées ici sont celles à vasque convexe et bord aminci redressé ou légèrement convergent (fig. 28, n° 10-16), parmi lesquelles la coupe de type C *Plain rim* (AT-VN 414-431), à laquelle se rattache au moins un pied (fig. 28, n° 19) et la variante *Concave lip* (AT-VN 398-413) ici attestée au moins par un fragment de carène (fig. 28, n° 9). Sont ensuite présentes les coupes à lèvre concave et ressaut interne (AT-VN 469-473) caractéristiques du milieu du V^e s. av. J.-C. (fig. 28, n° 20-21). Parmi les formes à figures rouges sont attestées à la fois les coupes de type B et C (fig. 28, n° 3-4 et 7), tandis que plusieurs fragments et fonds avec ou sans tige sont d'attribution difficile (figures rouges ou vernis noir ?) (fig. 28, n° 5-6).

On notera enfin la présence de quelques formes secondaires à vernis noir, en l'occurrence des coupelles (fig. 28, n° 24-25) et, dans les autres contextes, la *lékanis* ou la pyxide à figures rouges (fig. 26, n° 17-18). Compte tenu de la faiblesse de l'échantillonnage, il serait vain de pousser plus avant la discussion sur la représentativité de tel ou tel type

ou sur les rythmes des importations de céramique attique à Aleria. Au-delà d'une certaine cohérence déjà soulignée avec les données de la nécropole (Jehasse, Jehasse 1987b), ce que l'on retiendra en définitive c'est la place non négligeable qu'occupe le vase grec, au V^e s. av. J.-C., parmi la vaisselle de table utilisée sur place.

➤ La céramique « corinthienne »

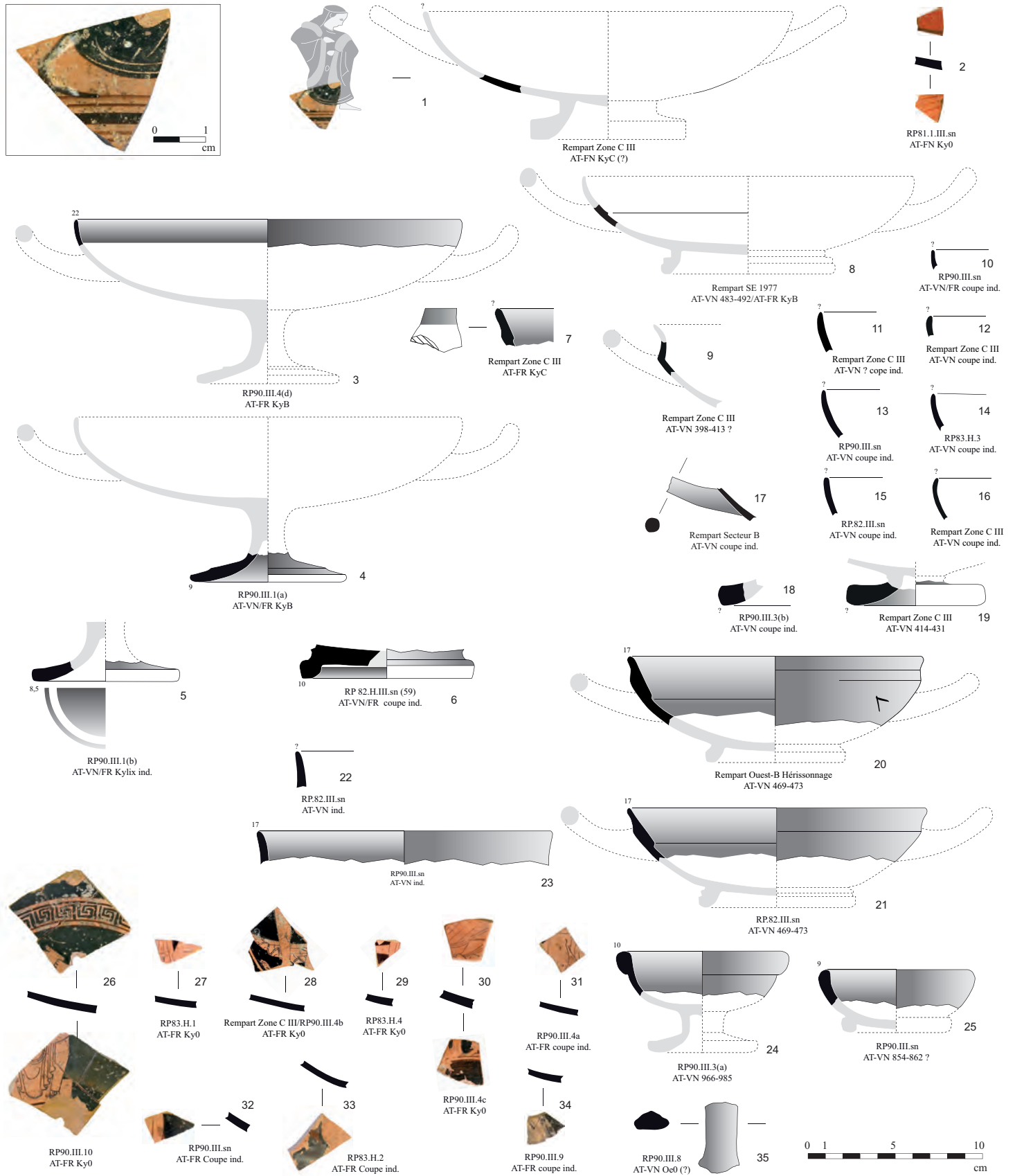
Les caractéristiques de cette série ont été précédemment évoquées, de même que l'aspect limité du répertoire et les questionnements que cela implique au niveau de la chronologie.

Le premier type correspond à une forme fermée – vraisemblablement une cruche – à col haut cylindrique, dont la morphologie ne peut être précisée (fig. 29, n° 1). Plusieurs fragments correspondent en revanche à des vases à col court tronconique et épaulement marqué, qui évoquent assez directement le modèle du Corinthien moyen/récent des *onochoés* trapues, sans pied, à col élargi (CORINT Oe2b) (fig. 29, n° 2-4), tandis qu'un dernier type semble plutôt correspondre à une *œnochoé* à panse globulaire et col cylindroïde, lui aussi élargi (CORINT Oe3 ?) (fig. 29, n° 5).

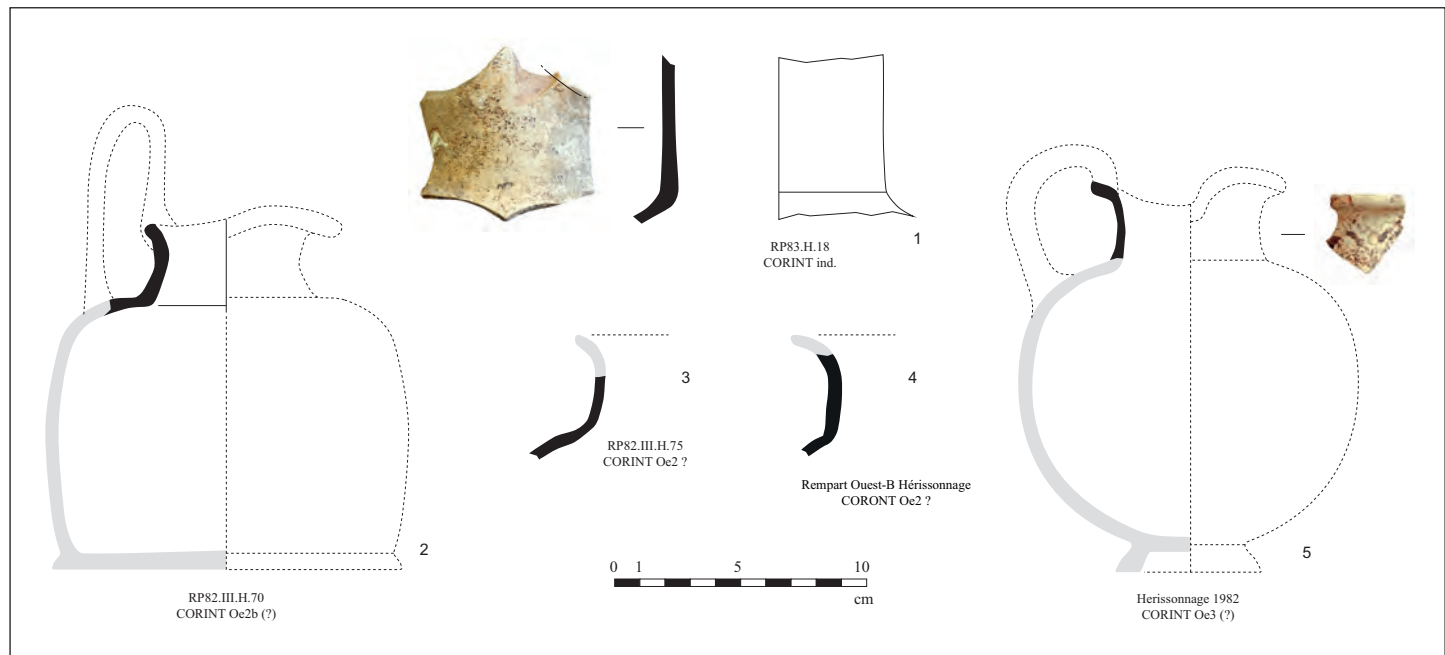
Aux qualités techniques liées à la bonne cuisson et à l'aspect épuré des pâtes s'oppose la médiocrité du décor. Lorsque celui-ci est présent (ce qui ne semble pas être systématique, loin s'en faut), il s'agit en effet d'un décor peint de piètre qualité, qui par ailleurs n'est jamais associé à des incisions. Les parallèles typologiques proposés sont de fait ambigus sur le plan chronologique (car plus anciens que la fin du VI^e et *a fortiori* le V^e s. av. J.-C.), mais les données sont ici insuffisantes pour mieux caractériser cette production. Quoi qu'il en soit, nous sommes bien loin ici des productions corinthiennes du plein VI^e s. av. J.-C. et il faut probablement attribuer ces vases à une production tardive, perpétuant ou s'inspirant de modèles préexistants.

➤ Le *bucchero nero*

Cette série est, on l'a dit, peu abondante. Parmi ce *bucchero pesante*, est présente une coupe à profil convexe et bord redressé qui se rattache à la catégorie des bols de type Rasmussen 4 (B-NERO Bo4) dont la chronologie est bien calée sur la fin du VI^e et le début du V^e s. av. J.-C. (fig. 30, n° 1). On trouve ensuite un fond de vase ouvert – coupe ou bol – à pied bas annulaire, compatible avec les types 1 à 4 de Rasmussen, sans plus de précision possible (fig. 30, n° 2).



■ 28 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Céramique attique (© É. Gailledrat).



■ 29 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Céramique « corinthienne » (© É. Gailledrat).

A contrario de ce que l'on observe ailleurs sur le site, les formes fermées sont ici représentées. Elles le sont tant par un fond appartenant à une forme indéterminée (fig. 30, n° 5) que par une anse d'olpé ou d'œnochoé (fig. 30, n° 3). Un fragment de panse est en revanche d'identification délicate : il correspond à une petite forme fermée à panse convexe surbaissée probablement associée à un fond plat ou à dépression (fig. 30, n° 4). Si on peut imaginer de restituer une petite olpé piriforme, une telle forme ne trouve cependant pas de véritable correspondance dans les typologies existantes (Rasmussen 1979 ; Albore Livadie 1979)²⁷ ; on la trouve en revanche en céramique à pâte claire, à Aleria ou encore à Tarquinia (Bonghi Jovino 2001a, pl. 54).

Un fragment de fond de vase indéterminé présente quant à lui, sur sa face externe, un graffite lacunaire, incisé après cuisson, dans lequel on reconnaît un motif en « *ramo secco* » (fig. 30, n° 6). Connu par ailleurs en contexte étrusque, ce signe y est interprété comme participant d'un système numéral, et serait ainsi employé dans des usages commerciaux en tant qu'indicateur de poids ou de quantités. Parfois combiné à d'autres signes, il peut se présenter seul, avec un nombre variable de traits obliques, susceptible de correspondre à – ou de contribuer à définir – diverses valeurs (Sacchetti 2011, 246-247).

➤ Le *bucchero* gris

Cette série est considérée en marge de la « grise étrusque » par ses caractéristiques techniques qui la rapprochent du *bucchero nero*, notamment par son traitement de surface (lustrage), qui se distingue du simple engobage et lissage de la *ceramica grigia* (Zamboni 2013, 77). Ce *bucchero grigio* se développe au VI^e s. av. J.-C., principalement en Étrurie septentrionale (Pise, Volterra, Populonia) ainsi qu'en Étrurie intérieure (Orvieto, Chiusi...), entre la seconde moitié de ce siècle et le début du siècle suivant (*ibid.*, 76).

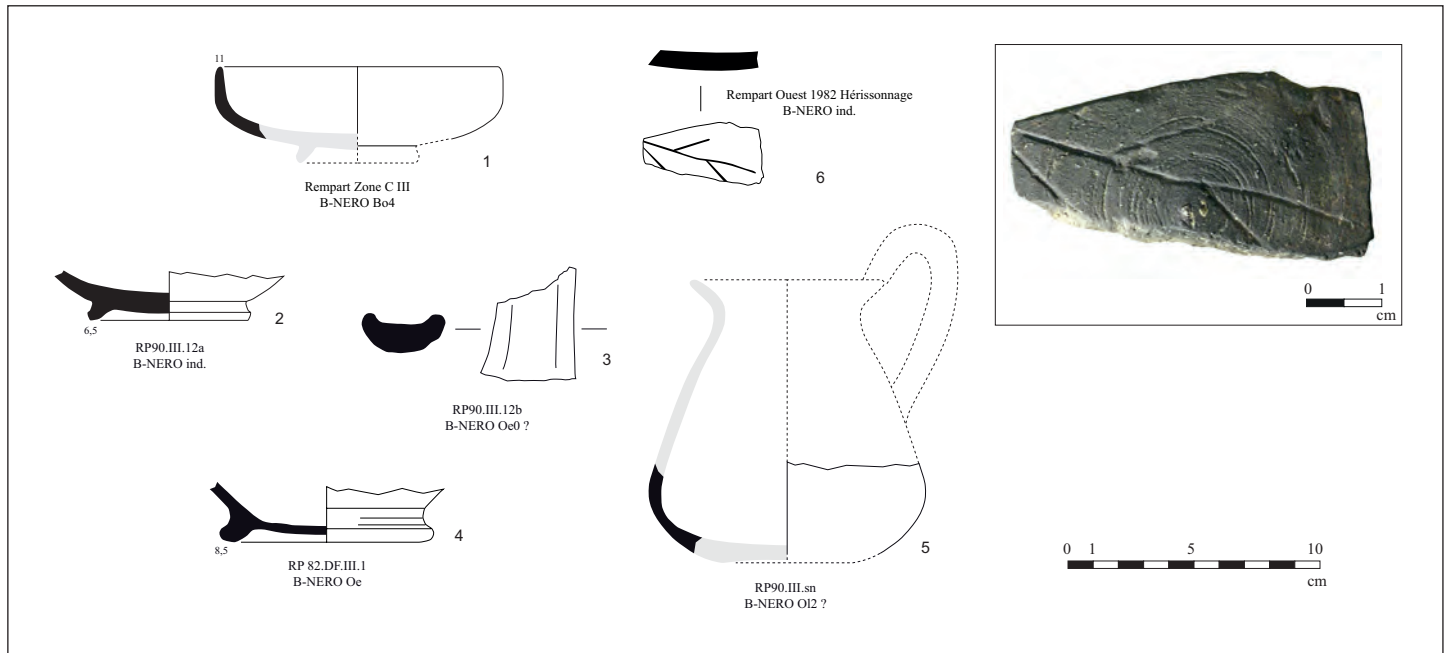
À Aleria, ce groupe est peu représenté. Sur le plan typologique, les formes présentes trouvent indistinctement leur correspondance dans les productions tardives de *bucchero nero* ainsi que dans celles des autres productions étrusques des VI^e-V^e s. av. J.-C. (verniss noirs tardo-archaïques, céramique fine à cuisson réductrice ou à cuisson oxydante) parmi lesquelles certaines formes génériques sont très répandues, jusque dans l'aire étrusco-padane (Mattioli 2013).

Seules les formes ouvertes sont ici attestées, avec successivement le petit bol ou le bol hémisphérique, type (fig. 31, n° 1-3), la coupe ou plat creux à vasque convexe profonde et bord épaissi (fig. 31, n° 4) ou à bord avec lèvre ourlée

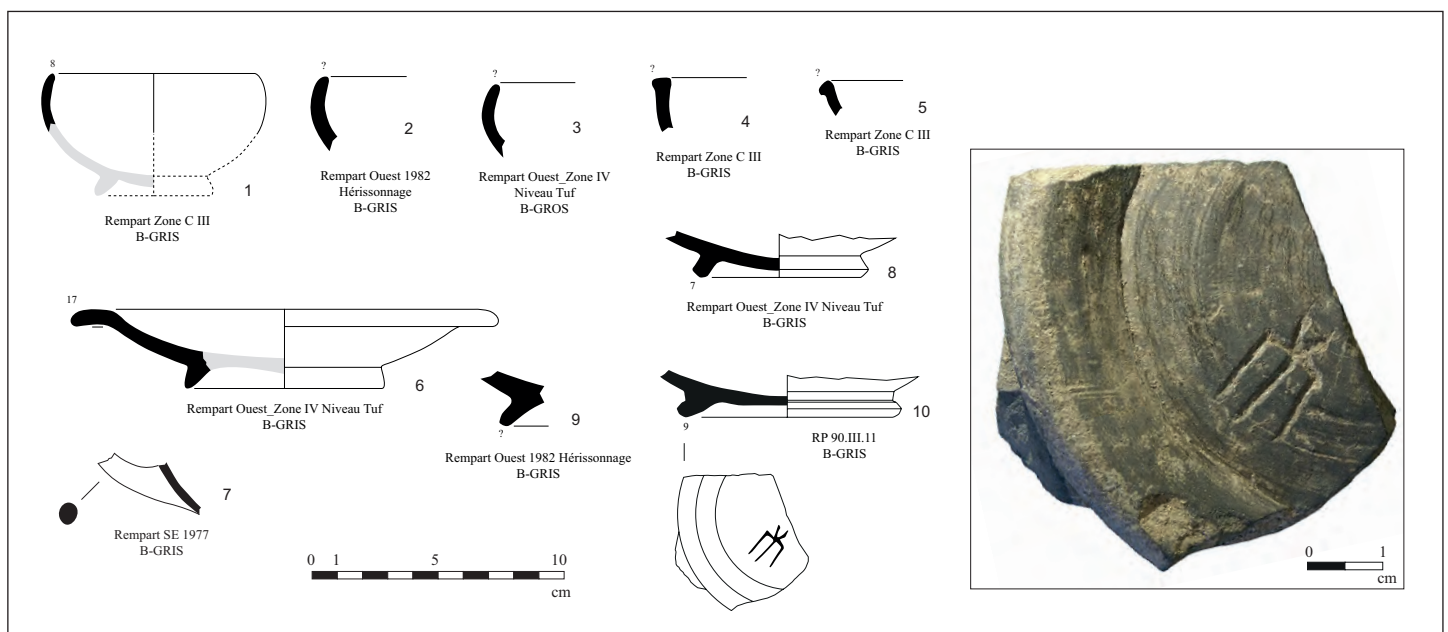
subtriangulaire (fig. 31, n°5). On trouve également l'assiette à marli convexe et pied bas annulaire (fig. 31, n°6) ainsi qu'un type indéterminé de coupe à anse(s) (*kylix* ?) (fig. 31, n°7). Concernant les coupes, celles-ci peuvent être indistinctement à pied haut ou (plus souvent) à pied bas. Seuls les pieds bas annulaires étant représentés ici (fig. 31,

n°8-10), on considèrera que c'est cette variante qui prédomine dans ce contexte.

À noter enfin la présence d'un graffite incisé après cuisson sur le fond externe d'une coupe, avec ce qui se présente peut-être comme un « *khi* » étrusque (peut-être combiné à



■ 30 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. *Bucchero nero* (© É. Gailledrat).



■ 31 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. *Bucchero grigio* (© É. Gailledrat).

une autre lettre) ou, plus vraisemblablement, à un signe en « *ramo secco* », en faisant dans ce cas non pas une marque de propriété mais plutôt une probable marque numérale (fig. 31, n° 10).

➤ La céramique grise

Cette céramique connaît une large diffusion dans le nord de l'Étrurie et surtout dans la région padane à partir du VI^e s. av. J.-C. (Zamboni 2013 ; Mattioli 2013). On la retrouve en assez grand nombre à Aleria, où elle combine des productions de teintes et de qualités différentes. Elle se rattache presque exclusivement à la vaisselle de table, avec des formes principalement destinées à la consommation individuelle d'aliments solides ou semi-liquides. Le répertoire affiche logiquement des similitudes avec les autres productions du répertoire étrusque, notamment celui du *bucchero nero* et de la céramique à vernis noir tardo-archaïque.

Le type le plus fréquent est ici encore le petit bol ou le bol hémisphérique à bord rentrant (fig. 32, n° 1-9). On retrouve également les formes déjà rencontrées de la coupe ou du plat creux à vasque convexe avec bord ourlé subtriangulaire (fig. 32, n° 14-15) ou bord en amande (fig. 32, n° 16), ainsi que l'assiette à marli (fig. 32, n° 17). Sur la table des habitants d'Aleria, elles semblent avoir été utilisées de manière complémentaire les unes des autres, et il s'agit semble-t-il de formes liées à la présentation et à la consommation de mets plutôt qu'à l'absorption de boisson. Si les bols hémisphériques peuvent, le cas échéant, assurer la fonction de vases à boire, l'aspect rentrant du bord – plus ou moins marqué – ne plaide pas en faveur d'une telle interprétation.

Une autre forme fait en revanche son apparition, et se limite apparemment à cette catégorie des productions à cuisson réductrice. Il s'agit de la coupe carénée, probablement à pied bas annulaire (fig. 32, n° 10-13). Forme à fonction potentiellement polyvalente (boire/manger/servir), elle demeure quoi qu'il en soit minoritaire au vu de l'ensemble de la vaisselle alors en usage et peut difficilement être considérée comme étant liée à une pratique de consommation spécifique.

En Étrurie septentrionale et padane, où la production de céramique grise se développe à partir du milieu du VI^e s. av. J.-C., l'association des formes venant d'être évoquées apparaît comme étant véritablement caractéristique d'un faciès de la fin VI^e-V^e s. av. J.-C. (Zamboni 2013, fig. 3, 81).

Sur le plan morphologique, les bols hémisphériques et la coupe carénée constituent des formes relativement ubiquistes que l'on retrouve dans d'autres productions des VI^e-V^e s. av. J.-C., ainsi dans la céramique grise monochrome (équivalents des types GR-MONO 2 et 3), ce qui a pu – à l'époque – pousser les fouilleurs à y reconnaître une filiation ionienne, voire à les attribuer à des ateliers phocéens occidentaux (*infra*). Or, indépendamment de ce caractère ubiquiste déjà souligné, le fait est qu'il s'agit de formes également répandues en contexte étrusque, ainsi en Étrurie padane où elles correspondent respectivement aux types 6A et 6C (Mattioli 2013), attestés à la fois en céramique à cuisson oxydante (*ibid.*, 97-166) et en céramique à cuisson réductrice, toujours dans ce même horizon chronologique, voire encore au IV^e s. av. J.-C. (*ibid.*, 408-426 ; Zamboni 2013).

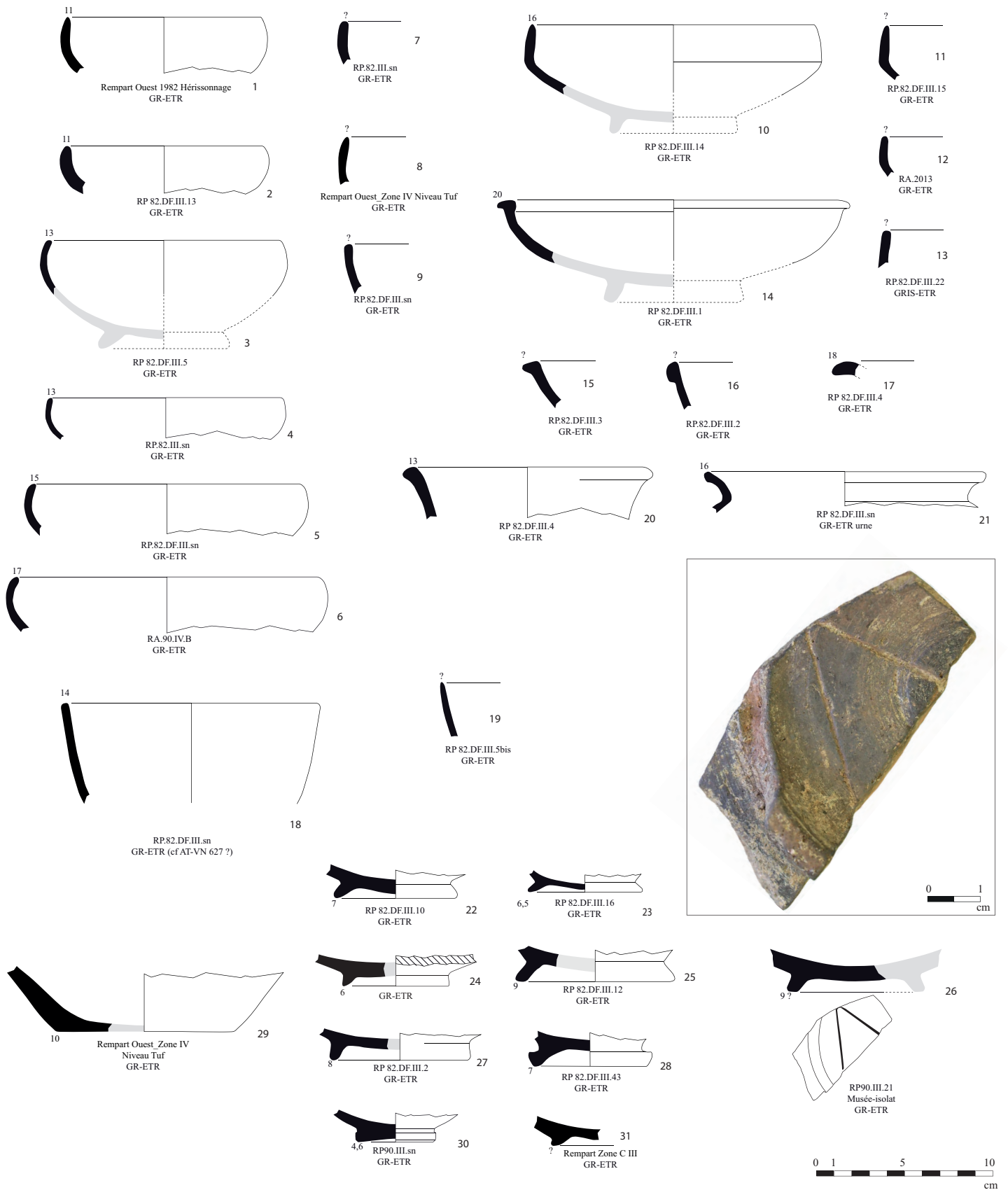
Deux bords doivent quant à eux être attribués à des canthares (fig. 32, n° 18-19). L'exemplaire le mieux conservé semble indiquer un profil légèrement tronconique, peu courant.

Quelques formes fermées viennent compléter ce panel, avec une possible cruche à col divergent (fig. 32, n° 20) ainsi qu'une urne à col étranglé (fig. 32, n° 21), sans plus de précision possible. Enfin, parmi les fonds présents, hormis un fond plat correspondant à un vase fermé, ceux-ci consistent uniformément en des pieds bas annulaires (fig. 32, n° 22-31). De même que pour le *bucchero* gris, aucun pied haut ne semble donc représenté.

➤ La céramique à vernis noir étrusque tardo-archaïque

Cette production à vernis mat de couleur noire, datée entre la fin du VI^e et le milieu du V^e s. av. J.-C. (Bonghi Jovino 2001b ; Falcone 2012) est représentée ici dans des proportions comparables à celle de la céramique grise, avec une fois encore des formes essentiellement liées au service de table et qui trouvent une correspondance typologique dans les autres productions étrusques, principalement avec le *bucchero* tardif et la céramique à cuisson oxydante.

La forme la mieux représentée est celle de la coupe ou coupelle à vasque convexe et bord ourlé en amande (ou plus rarement subtriangulaire) et pied bas annulaire (fig. 33, n° 1-15). Les vases de ce type comprennent deux modules, l'un petit avec un diamètre à l'ouverture autour de 9-11 cm, l'autre plus important, avec un diamètre à l'ouverture autour de 16-20 cm. Ce dernier est de loin le



■ 32 : Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Céramique grise étrusque (© É. Gailledrat).

plus fréquent et laisse apparaître une certaine variété dans le registre décoratif : si les coupelles semblent uniformément recouvertes de vernis, les coupes comportent de larges panneaux entièrement recouverts ou combinent ces derniers avec des bandes plus ou moins larges. La forme, peut-être inspirée de modèles attiques à vernis noir (Bernardini 2001, 16-17 ; Falcone 2012, 8), est très répandue en Étrurie où elle se retrouve produite selon des techniques différentes, principalement en *bucchero nero* tardif (« bol » de type Rasmussen 3), et dans une moindre mesure en céramique grise ou peinte. À noter que dans la nécropole d'Aleria, cette forme est assez largement représentée parmi les sépultures de la première période, et plus précisément du V^e s. av. J.-C. (Jehasse, Jehasse 2001, pl. 58).

Une autre forme déjà rencontrée se retrouve ici, à savoir le bol hémisphérique. À l'image des coupes à profil convexe, il possède une face interne largement – voire intégralement – vernie (fig. 33, n° 16-19). Est également présente la coupe à profil tendu à bord aplati (fig. 33, n° 20) dont existe une variante de petites dimensions (fig. 33, n° 23) ou encore l'assiette (plat ?) à ailettes, avec ici un décor de languettes verticales sur la face externe (fig. 33, n° 24), à comparer avec un vase similaire trouvé à Chiusi (Gastaldi 2009, pl. 20C, n° 5, 189).

Un fond concave avec ressaut à la base de la panse correspond quant à lui à un calice (fig. 33, n° 26), forme que l'on retrouve en *bucchero* (type Rasmussen 4b ou 4c), avec une chronologie large couvrant le VI^e et une grande partie du V^e s. av. J.-C. (Rasmussen 1979, 100-101). Enfin, est attesté un type de bol profond, à bord redressé, entièrement verni (fig. 33, n° 21).

Ces formes sont caractéristiques des vernis noirs tardo-archaïques étrusques et le répertoire d'Aleria est bien représenté en Étrurie, notamment méridionale (Tarquinia, *Caere*...) (Bonghi Jovino 2001b, 449-463 et pl. 133-134). Certaines des formes ici présentes se retrouvent d'ailleurs parmi les séries du groupe « Spurinias », principalement diffusé dans cette zone (Bernardini 2001), à savoir la coupe convexe à bord ourlé et la coupe ou coupelle tendue à bord aplati, soit respectivement les types IIIa et IIa de Bernardini (*ibid.*, 13-17), qui constituent des marqueurs fiables de cet intervalle chronologique fin VI^e - début V^e s. av. J.-C.

Sans exclure la possibilité que certaines pièces de ce lot aient pu être associées à des pieds hauts, on constate

une nouvelle fois que seuls les pieds bas annulaires ou à dépression sont ici attestés. Il est cependant impossible de dire si cette particularité typologique, déjà notée à propos des catégories précédemment décrites, pourrait avoir une valeur chronologique ou refléter un simple faciès de consommation, à comparer dans ce cas avec celui de Tarquinia où les pieds bas sont effectivement majoritaires au sein de ce groupe (Bonghi Jovino 2001b, 450).

Un autre fragment avec départ d'anse provient d'une coupe indéterminée, *kylix* ou *skyphos*. Le départ d'un motif peint curviligne, sur la face externe (fig. 33, n° 25), évoque le décor spiralé de certains *skyphoi* présents à Chiusi à la fin du VI^e s. av. J.-C. (Gastaldi 2009, fig. 133, 189 et pl. 20C, n° 1-4, 352).

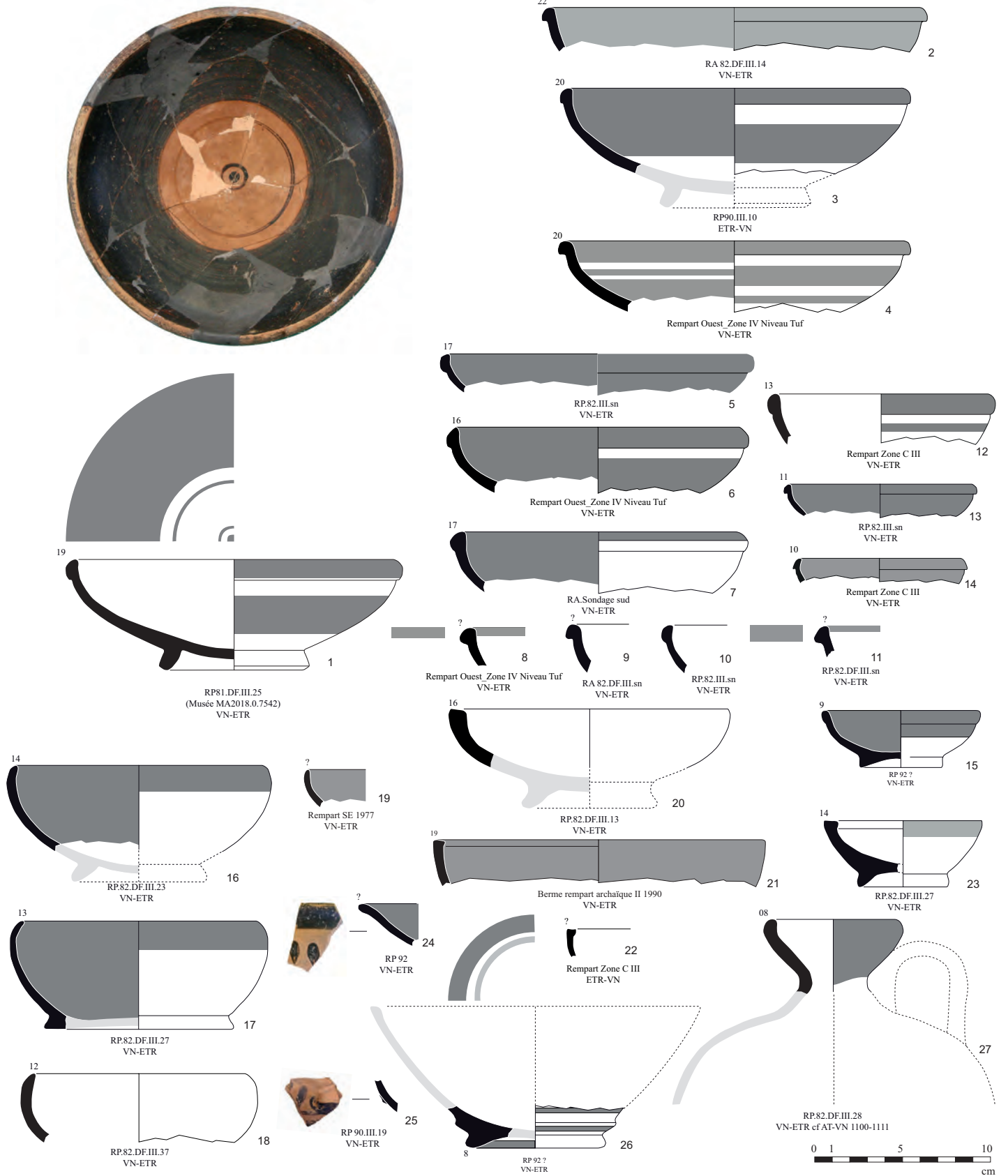
Une forme plus originale est en revanche attestée par un unique bord de vase fermé, en l'occurrence un bord de cruche à goulot étroit et lèvre convexe, correspondant à un lécythe probablement dérivé d'un modèle attique à vernis noir (AT-VN 1100-1111) (fig. 33, n° 27).

➤ La céramique fine à cuisson oxydante

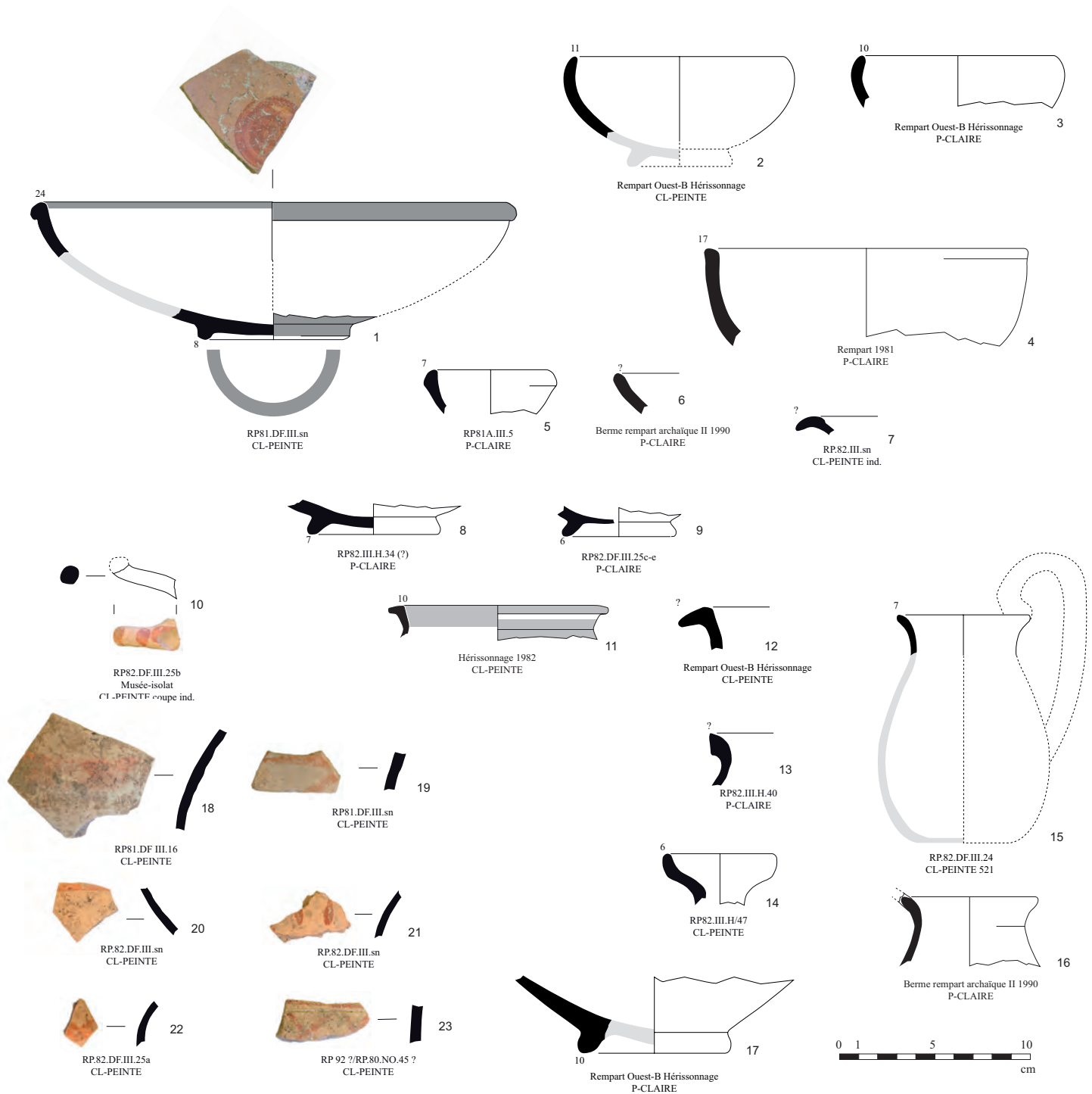
Ce groupe est assez peu représenté, réserve étant faite d'un certain nombre de pièces rangées par défaut dans la catégorie « autres céramiques fines », mais qui pour certaines pourraient sans conteste intégrer ce groupe dans lequel se retrouvent aussi bien des vases peints que d'autres dépourvus de décor. Les pâtes sont épurées et bien cuites, adoptant des tons beige clair à beige moyen, avec une peinture mate et adhérente de couleur brun rouge foncé. Les décors se limitent le plus souvent à des bandes horizontales (fig. 34, n° 1, 11, 18-20), mais on relève également la présence de larmes verticales (fig. 34, n° 21), de la ligne ondée horizontale (fig. 34, n° 22) ou encore d'un motif réticulé (fig. 34, n° 23).

Les formes présentes s'inscrivent assez largement dans un répertoire comparable à celui des productions évoquées précédemment. Parmi les marqueurs communs, est ainsi présente la forme récurrente de la coupe à profil convexe et bord ourlé – dont le registre décoratif est similaire à celui de ses homologues à vernis noir – (fig. 34, n° 1), le petit bol hémisphérique à bord rentrant (fig. 34, n° 2-3), ainsi que l'assiette ou le plat à marli convexe (fig. 34, n° 7).

D'autres formes ouvertes viennent compléter le répertoire, comme la coupelle à bord en amande (fig. 34, n° 5)



■ 33 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Céramique à vernis noir étrusque d'époque tardo-archaïque (© É. Gailledrat).



■ 34 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Céramique à pâte claire peinte/non peinte (© É. Gailledrat).

et le bol à vasque convexe et bord subvertical (fig. 34, n° 4) qui se rapproche d'une forme similaire à vernis noir. On trouve enfin une coupe ou coupelle à profil tendu et lèvre arrondie (fig. 34, n° 6) et un type indéterminé de coupe à anses (fig. 34, n° 10). Ici encore, seuls les pieds bas annulaires sont attestés (fig. 34, n° 1, 8-9).

Les formes fermées sont proportionnellement plus nombreuses que parmi les autres catégories de céramiques fines, associant des urnes (fig. 34, n° 11-12), une possible olpé (fig. 34, n° 13), le lécythe (fig. 34, n° 14) ainsi que la petite olpé piriforme (fig. 34, n° 15-16). En dépit de la faiblesse numérique du corpus, cette plus grande variété

indique *a minima* une tendance où les vases de service liés aux liquides (non nécessairement à la boisson) sont bel et bien présents sur la table. Les emprunts au registre typologique grec sont une nouvelle fois nombreux, comme en témoignent en particulier le lécythe ainsi que l'olpé piri-forme. Considéré dans son ensemble, ce matériel ne se distingue pas fondamentalement du reste de la vaisselle fine, presque exclusivement consacrée au service de table, et demeure cohérent sur le plan chronologique.

Enfin, une forme singulière est illustrée par un bassin à profil tronconique, dont le bas de la panse est marqué par une carène. Le flanc est décoré d'une large bande peinte en ligne ondulée horizontale, tandis que sous le bord à lèvres épaisse déversée, court un cordon décoré d'impressions digitées (fig. 35). Cette forme évoque celle du « *catino* » (« bassin ») dont on connaît quelques exemplaires en *ceramica grezza*, en Étrurie padane (type 3 de Mattioli) (Mattioli 2013, 76-79). Le vase d'Aleria s'en distingue néanmoins, non seulement par sa technique, mais aussi par son profil caréné et la présence d'un décor digité, clairement inspiré des productions non tournées de l'âge du Fer. On peut plus sûrement le rapprocher d'une forme en *ceramica depurata* présente à Tarquinia dans des contextes VI^e-IV^e s. av. J.-C. (Bonghi Jovino 2001a, 137 et pl. 49, n° 8) ou encore à Chiusi au VI^e s. av. J.-C. (Gastaldi 2009, 187 et pl. 19, n° 7, 351), mais le vase d'Aleria se démarque une nouvelle fois par ses dimensions importantes. À noter

que, toujours à Tarquinia, des cordons digités subsistent sur quelques vases en *impasto* d'époque archaïque (VI^e s. av. J.-C.), parmi lesquels des jattes tronconiques, encore une fois de dimensions moindres (*ibid.*, 71-72 et pl. 33, n° 13-14). La présence d'un cordon digité sur un vase tourné doit être interprétée comme le rappel d'un registre archaïque, potentiellement lié à un usage traditionnel de cette forme (usage au demeurant inconnu).

➤ Autres céramiques fines

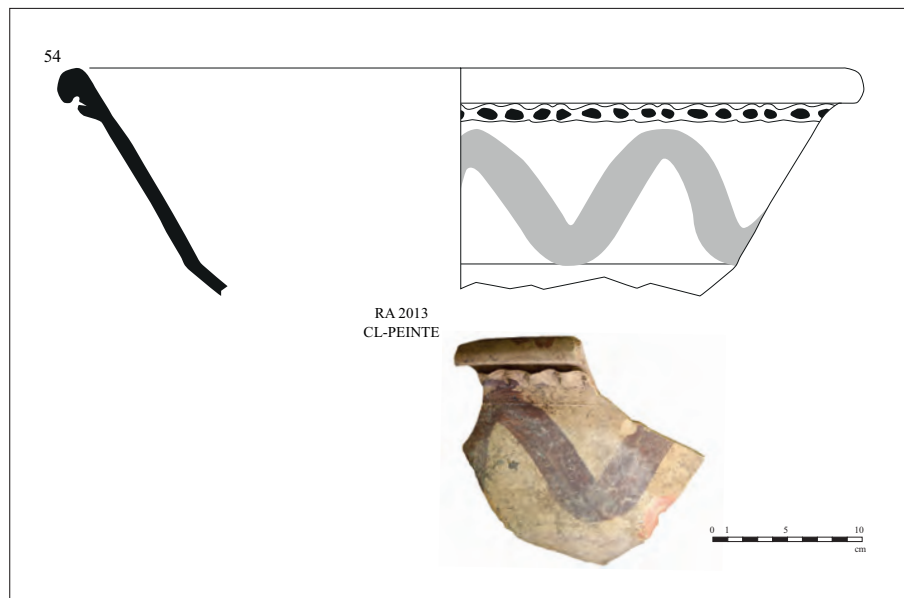
Sont ici rassemblées diverses productions à cuisson oxydante qui, par leurs caractéristiques techniques et/ou morphologiques, se distinguent des catégories précédentes, et notamment des céramiques dites « à pâte claire ».

En premier lieu, un fragment de panse de vase fermé (cruche ?) à pâte très épurée et bien cuite, de couleur ocre orangé, avec décor de languettes et départ de bande vernie horizontale peut être attribué à une production « de Grèce de l'Est » plutôt qu'à des vernis noirs étrusques tardo-archaïques (fig. 36, n° 1).

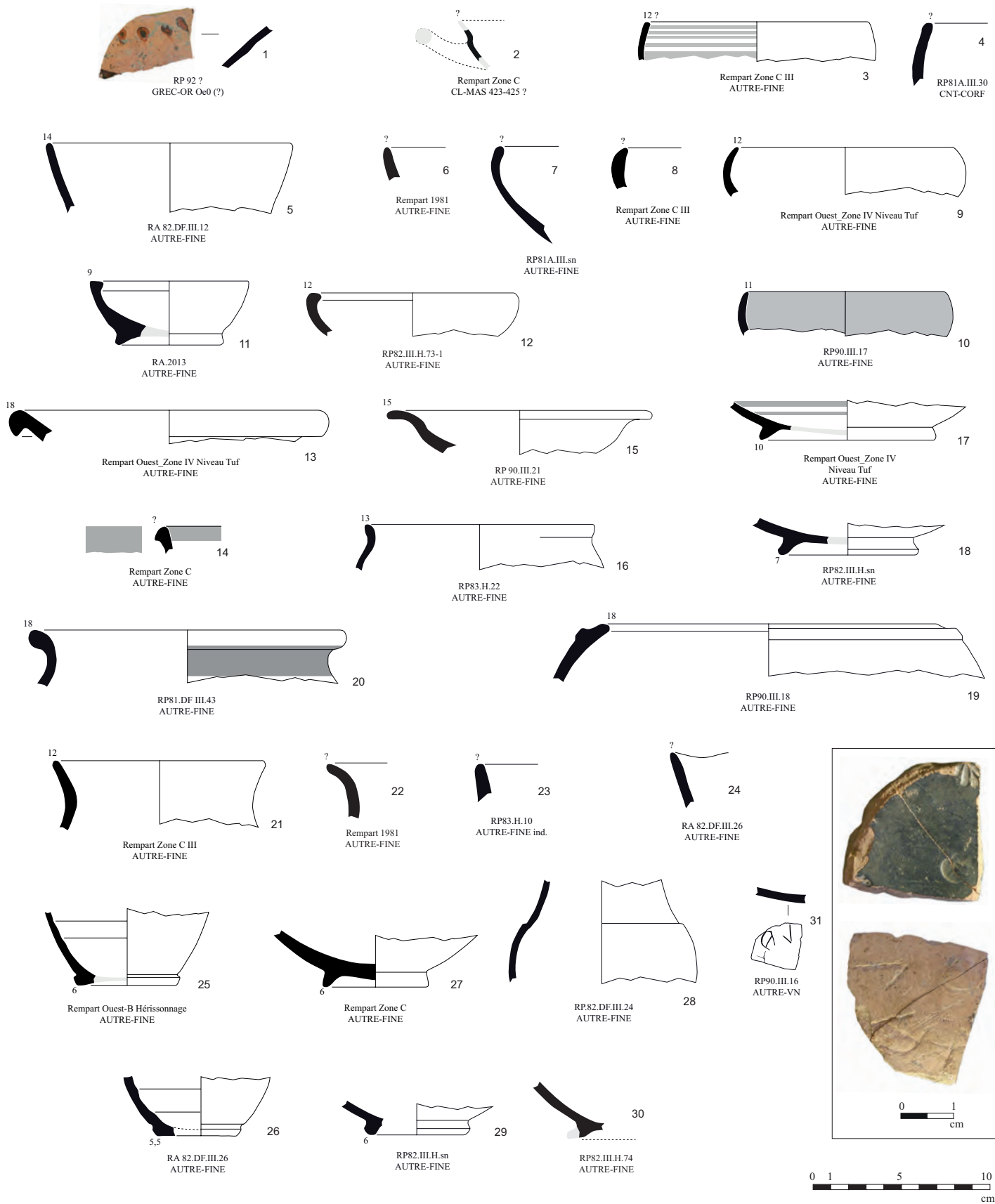
Un autre fragment de panse correspond à une coupe à épaulement marqué (fig. 36, n° 2). À l'extérieur, à la jonction lèvre/panse, départ d'une bande peinte de couleur brune ; intérieur peint en noir mat. La pâte, beige clair, finement micacée et légèrement savonneuse, évoque assez bien les productions massaliètes, probablement une *kylix* reprenant la forme des coupes ioniennes de type B2 (CL-MAS 423). La datation de cette forme, qui couvre une grande partie du VI^e et le début du V^e s. av. J.-C., est tout à fait compatible avec l'intervalle chronologique retenu pour cet ensemble.

Une production atypique est illustrée par un bord de bol à pâte rouge brique et surface externe brun lustré, dont la vasque est décorée à l'intérieur d'une série de filets horizontaux peints, de couleur brun rouge (fig. 36, n° 3).

Un probable bord de canthare, à pâte grise à cœur rouge brique et surface externe gris-beige lustrée, pourrait



■ 35 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Bassin en céramique à pâte claire peinte (© É. Gailledrat).



■ 36 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Autres céramiques fines (© É. Gailledrat).

intégrer la catégorie du *bucchero* gris (fig. 36, n° 5). Les autres formes ouvertes présentent quant à elle des pâtes et des états de surface très variables ; plusieurs fragments, à pâte beige ou beige orangé, possèdent ainsi une surface lustrée beige foncé (fig. 36, n° 9) ou beige clair (fig. 36, n° 15) pour le moins atypique. En revanche, la typologie est ici largement comparable à celle des différentes productions étrusques détaillées plus haut. On retrouve en effet le bol à profil convexe et bord rentrant (fig. 36, n° 7-10), la coupelle tronconique à bord aplati élargi vers l'intérieur (fig. 36, n° 11), identique à un exemplaire à vernis noir précédemment décrit, l'assiette à marli convexe (fig. 36, n° 15) et probablement la coupe à panse convexe et bord ourlé vers l'extérieur (fig. 36, n° 14), proche des productions de claire peinte.

Une nouvelle forme étrusque fait cependant son apparition, avec un bord d'assiette à vasque tronconique et lèvres pendante formant bandeau (fig. 36, n° 13). Il s'agit là d'un type bien connu, peut-être à pied haut, d'abord attesté en *bucchero nero* tardif (« plat » type Rasmussen 3) avec une datation dans le courant du V^e s. av. J.-C. (Rasmussen 1979, 125). La forme est également reprise en *ceramica depurata* avant de connaître au IV^e s. av. J.-C. un large succès parmi les productions étrusques à figures rouges. On la retrouve ainsi dans la nécropole d'Aleria, dans sa version « commune », dans des contextes de la seconde moitié du V^e s. av. J.-C. (T. 92 et T. 155B) (Jehasse, Jehasse 1973, 484 ; Jehasse, Jehasse 2001, vol. 1, 220 et vol. 2, pl. 70).

Les formes fermées comprennent également des fragments dont les pâtes sont hétérogènes. La plupart sont dépourvus de décor peint, hormis sur un bord d'urne (fig. 36, n° 20) et – à l'état de traces – sur un bord d'*ænochoé* à pâte calcaire blanchâtre (fig. 36, n° 24). L'olpé semble attestée à la fois par un bord (fig. 36, n° 21) ainsi que par divers fonds ou panses, correspondant à des exemplaires de petite taille (fig. 36, n° 25-28), associés à des pâtes de couleur beige à jaunâtre, avec une surface plus ou moins lustrée, qui en font un groupe à part techniquement assez proche des productions « corinthiennes ». Dans ce lot, une forme originale ressort, à savoir un probable *dinos* à bord en gouttière (fig. 36, n° 19).

Signalons enfin un fond de coupe à vernis noir indéterminé, sans doute intrusif, dont la face interne vernie reçoit un décor de palmette(s) imprimée(s), avec une face externe réservée sur laquelle est présent un graffite, probablement étrusque, « [?] A L » (fig. 36, n° 31).

4.2.2. La céramique commune

Cette catégorie générique est principalement constituée de vaisselle tournée étrusque dite « de cuisine », catégorie COM-ETR de Dicocer (Py 1993, 343-344), désignée dans la littérature italienne tantôt sous le terme de « *ceramica grezza* » (Gastaldi 2009 ; Mattioli 2013), tantôt sous celui – notoirement ambigu – d'« *impasto* » (Cristofani 1993 ; Bonghi Jovino 2001a). Concernant le mobilier d'Aleria, on limitera l'emploi de ce terme aux séries dont les pâtes indiquent clairement une origine péninsulaire, en l'occurrence celles issues d'ateliers de la zone Tarquinia/*Caere* ou de la région de Vulci, l'une comme l'autre étant bien caractérisées d'un point de vue technique et surtout pétrographique, car trouvant sur ce point leur correspondance dans les amphores produites dans ces mêmes régions.

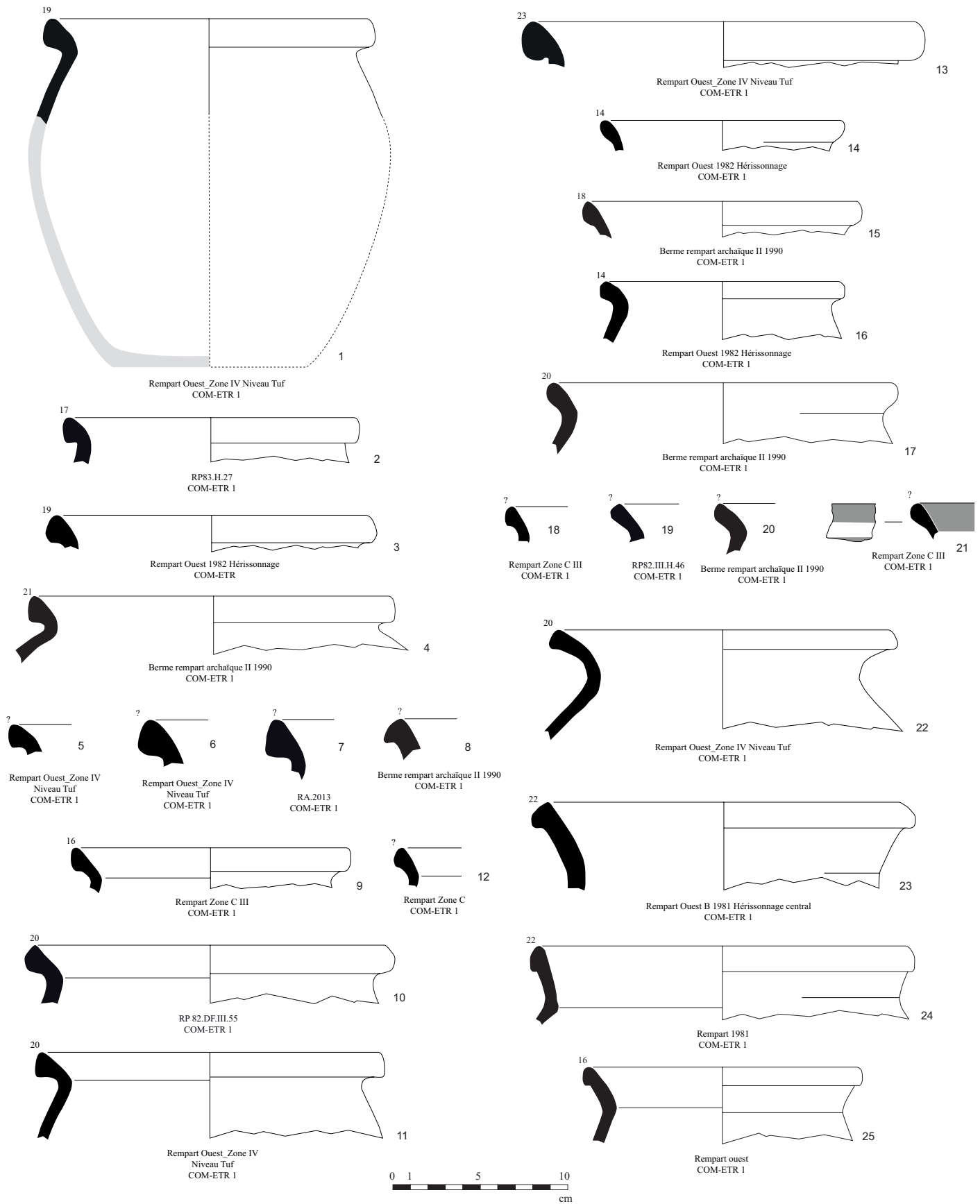
D'autres productions, également tournées, émergent à ce groupe et se répartissent en deux ensembles typologiques distincts : l'un suivant les modèles canoniques étrusques, le second reprenant des schémas autres, et en particulier celui de la céramique modelée corse. L'une comme l'autre posent donc la question de l'existence de productions locales, « étrusques » ou « mixtes ».

➤ La céramique de cuisine tournée étrusque

L'immense majorité des vases rassemblés dans ce groupe évoque, par leurs pâtes brunes à dégraissant volcanique (augite), les productions d'Étrurie méridionale. Cette classe est bien représentée parmi le mobilier étudié, mais se limite d'un point de vue typologique (ou fonctionnel) à une gamme restreinte de formes, où prédominent très largement celles de type « urne » (ou « pot »), équivalent du terme « *olla* », auxquelles sont associés quelques couvercles et, dans une moindre mesure, des mortiers (fig. 37-39).

Les pots (COM-ETR 1) se répartissent en plusieurs groupes morphologiques et plusieurs modules. Concernant la forme générale, il faut restituer des profils plutôt ovoïdes, les variables concernant pour l'essentiel le traitement des bords. Les diamètres pris à l'extérieur de la lèvre renvoient quant à eux à deux classes de taille différentes, l'une comprise entre 14 et 16-17 cm, l'autre comprise entre 18-19 et 22-23 cm, cette dernière étant la plus fréquente. Au vu du corpus disponible, il n'existe pas de lien strict entre la taille du vase et la forme du bord.

Le premier type comprend des pots sans col, à bord divergent et lèvres subtriangulaire épaissie (fig. 37, n° 1-7), rarement ourlée (fig. 37, n° 13). Une variante se distingue



■ 37 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Céramique commune tournée étrusque (© É. Gailledrat).

par la présence d'un méplat sur la face interne du bord (fig. 37, n° 9-12). On trouve ensuite des pots, apparemment plus petits, reprenant le même schéma d'un bord divergent directement rattaché à la panse, mais dont les lèvres plus minces adoptent un profil sensiblement arrondi ou en amande (fig. 37, n° 14-21). Exceptionnellement, un décor est présent, en l'occurrence un décor de bandes peintes sur les faces interne et externe du bord (fig. 37, n° 21), qui nous indique que cette forme générique n'était pas uniquement destinée au passage au feu.

Un dernier type, minoritaire, est caractérisé par la présence d'un col bas divergent. Si un seul vase présente un col étranglé adouci (fig. 37, n° 22), d'autres affichent en revanche un col marqué, formant une inflexion plus ou moins anguleuse (fig. 37, n° 23-25).

Enfin, deux formes particulières se distinguent. La première consiste en un vase à col cylindrique et bord épaissi divergent, pouvant correspondre à un pot ou à une cruche (fig. 38, n° 1). La seconde est à la fois plus originale et plus délicate à identifier, et se caractérise en outre par une pâte différente – blanchâtre avec un abondant dégraissant d'origine volcanique – qui indique une origine dans la région de Vulci. Il s'agit d'une forme élargie (ce qu'indique le départ de la panse ou du col), à parois peu épaisses et bord formant bandeau large (fig. 38, n° 2). Plus qu'une simple *olla*, il pourrait s'agir d'une variante de *chytra* ou de *caccabé*.

Les fonds correspondants sont uniformément plats, généralement épais, avec des diamètres pour la plupart compris entre 7-8 et 10-11 cm (fig. 38, n° 4-15). Un graffiti en « X » incisé après cuisson est présent sur un fragment de panse (commune ou amphore ?) (fig. 38, n° 3), tandis qu'un autre, sur le bouton d'un couvercle, a curieusement été apposé avant cuisson (fig. 38, n° 20).

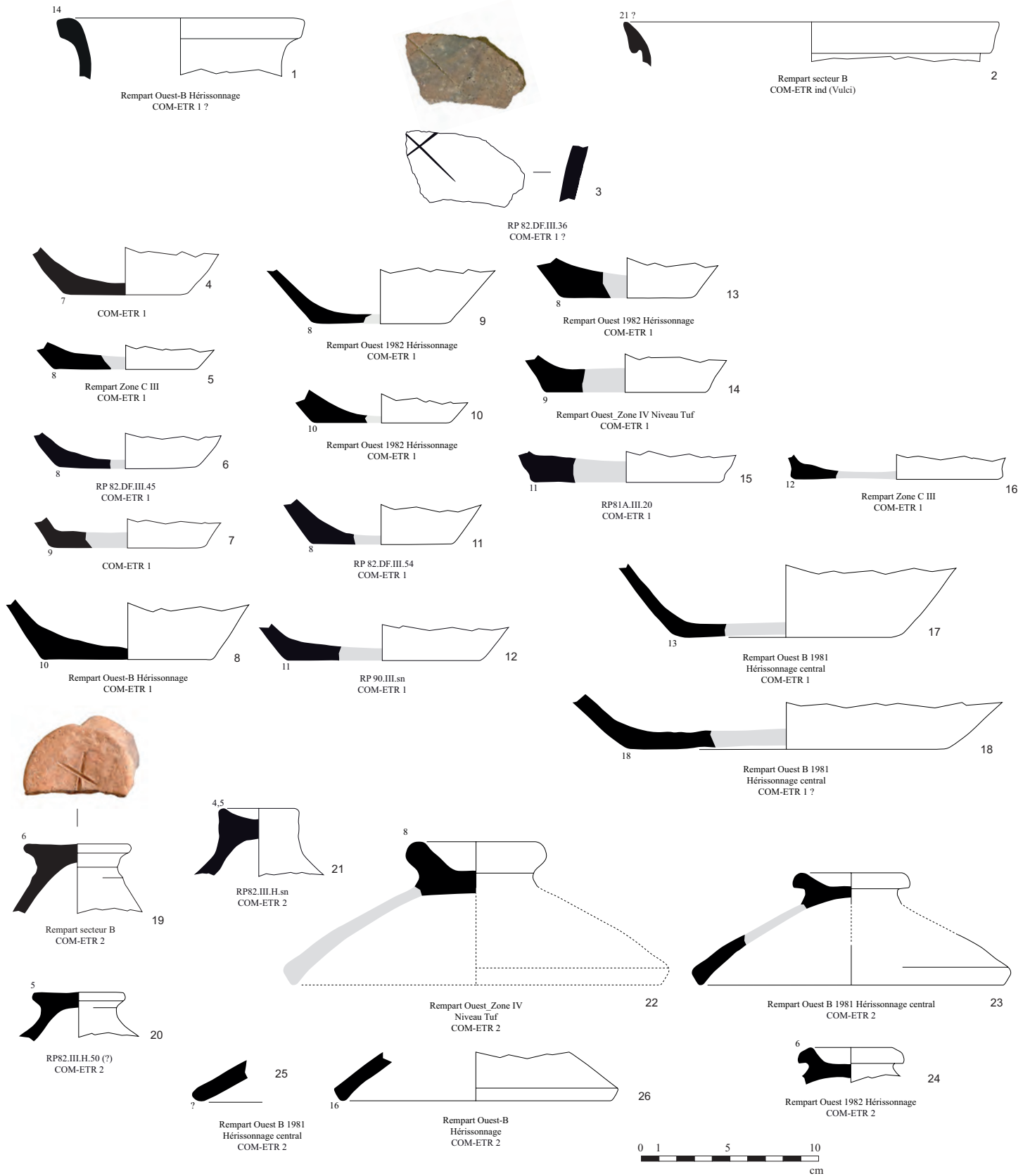
Les couvercles et « coupes-couvercles »²⁸ (COM-ETR 2) sont assez peu nombreux au regard du nombre de pots, et se répartissent fondamentalement en deux types distincts, à profil tronconique ou convexe : le premier à bouton plat ou à dépression (fig. 38, n° 19-21) ; le second à bouton mouluré et dépression sommitale (COM-ETR 2a) (fig. 38, n° 22-24). L'un comme l'autre s'inscrivent dans un répertoire amplement répandu en Étrurie.

Concernant les formes ouvertes, on ne trouve qu'un seul exemplaire de coupe ou d'écuëlle (fig. 39, n° 1). Les mortiers sont rares, et ceux qui présentent des pâtes de type

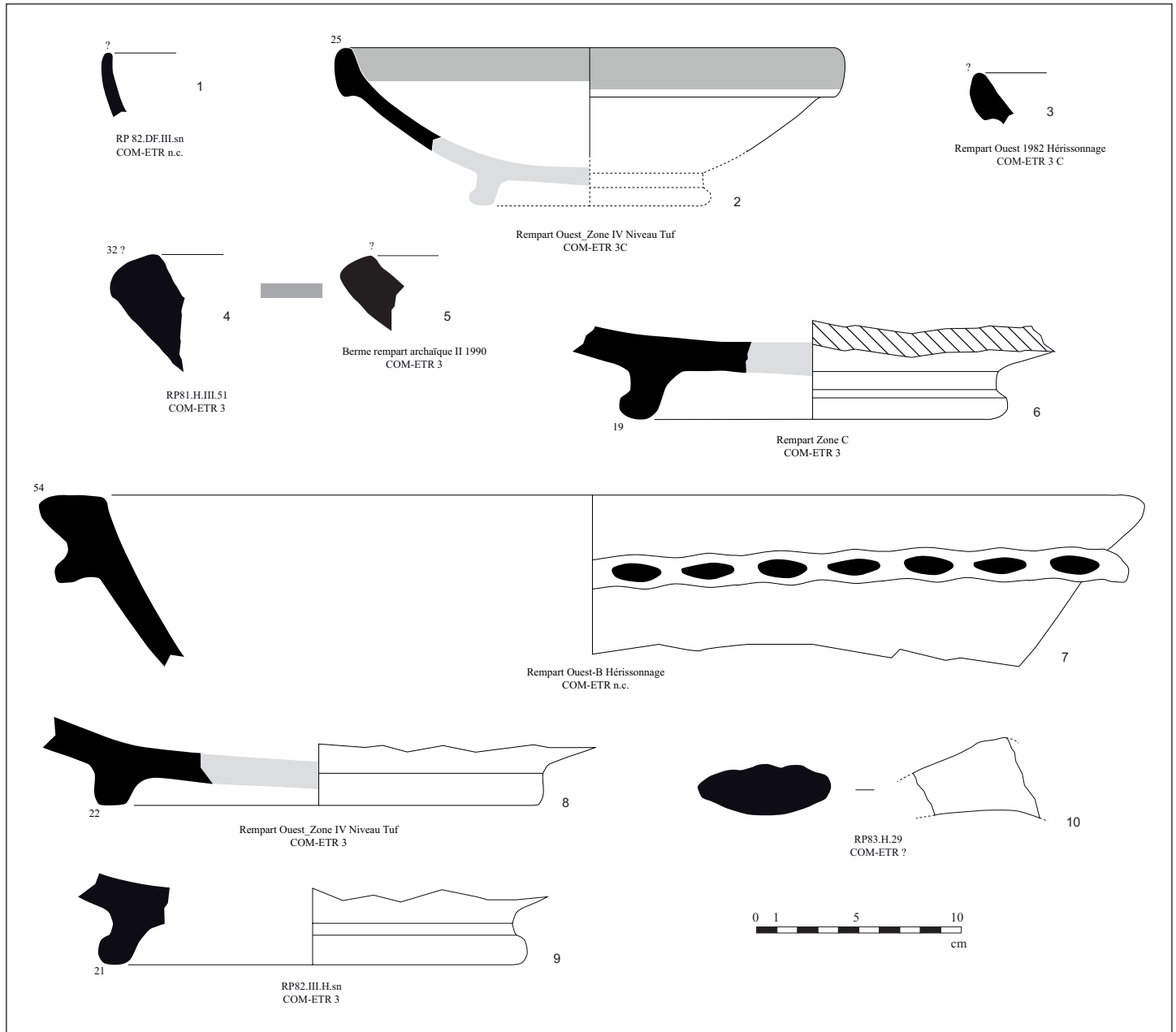
Tarquini^a/*Caere* se répartissent entre deux modèles assez différents sur le plan morphologique ainsi que, probablement, fonctionnel. Le premier correspond en effet à des vases à parois relativement minces, vasque convexe et bord en bandeau vertical avec lèvre en amande (fig. 39, n° 2-3) ; l'un des exemplaires présents affiche en outre un décor peint au niveau du bord. Le second se caractérise à la fois par des parois plus épaisses et par un bord simple en bandeau incliné (fig. 39, n° 4-5). L'un comme l'autre sont apparemment associés à des pieds bas annulaires (fig. 39, n° 6). Si la concordance dans le profil des bords peut être anecdotique, on retiendra en revanche que la première variante (« plats creux » plutôt que « mortiers » ?) est moins adaptée au broyage d'aliments que la seconde, plus résistante aux chocs mécaniques.

Cette série est complétée par un exemplaire de grandes dimensions, atypique à plus d'un titre puisqu'une fois encore il s'agit d'une production différente, attribuable (comme deux pieds bas annulaires) à un atelier de la région de Vulci (fig. 39, n° 7-9). Plus qu'à un mortier, ce fragment appartient à un bassin à vasque profonde tronconique et bord triangulaire épaissi, aplati sur le dessus. Cette pièce se singularise par la présence d'un cordon digité placé sous le bord, trait qui s'explique peut-être autant par une préoccupation fonctionnelle (meilleure préhension du vase ?) que par un choix esthétique, la présence d'un trait archaisant pouvant être étroitement liée à la forme en elle-même. Cette association bassin/cordon digité n'est en tout cas pas fortuite, comme le montre l'exemple précédemment évoqué du bassin en céramique à pâte claire peinte (fig. 35). Concernant l'association entre un bord massif triangulaire et la forme du bassin tronconique, on note que ce type est bien représenté en « *impasto* » à *Caere*, au VI^e s. av. J.-C. (Cristofani 1993, 370-371 et fig. 573-574). Plus encore, son association avec un cordon apposé sous le bord l'est également dans ces mêmes contextes (*ibid.*, 377 et fig. 577). L'appartenance d'une anse plate horizontale ou pendante à une telle forme est quant à elle très probable (fig. 39, n° 10), comme le montre une nouvelle fois un exemplaire de Chiusi (*ibid.*, 369 et fig. 573).

Prise dans sa globalité, cette céramique commune ou « de cuisine » étrusque s'inscrit *de facto* dans un répertoire bien connu dans la Péninsule et dont les éléments principaux, à savoir le pot et le mortier, connaissent une large diffusion aux VI^e-V^e s. av. J.-C. depuis le Latium jusqu'à l'Étrurie padane. Il s'agit donc, d'un côté de formes destinées à la conservation et surtout à la cuisson par ébullition



■ 38 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Céramique commune tournée étrusque (© É. Gailledrat).



■ 39 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Céramique commune tournée étrusque (© É. Gailledrat).

d'aliments, de l'autre à la préparation de ces derniers. La plupart des formes présentes à Aleria peuvent ainsi être considérées comme « canoniques », mais au-delà de ce constat, le fait important est que nous avons là une céramique d'usage quotidien et fondamentalement destinée à la cuisine qui, pour cette période, est importée en quantités non négligeables depuis un ou plusieurs centres d'Étrurie méridionale.

➤ Autres céramiques communes tournées

À côté de cette céramique proprement étrusque, se trouvent d'autres productions plus difficilement qualifiables qui, eu égard à leurs caractéristiques en termes de formes et de pâtes (comportant un dégraissant plus ou moins abondant), sont susceptibles d'avoir occupé des fonctions similaires.

Un premier groupe pourrait être attribué à une production locale (fig. 40, n° 1-17). Les pâtes se rapprochent de celles des céramiques modelées mais s'en distinguent par une homogénéité plus grande et une structure qui suggère que ces pièces ont été réalisées au tour. Elles font par ailleurs l'objet d'un lissage soigné, voire d'une finition à l'aide d'un engobe. Très bien cuites, ces céramiques reprennent pour partie des modèles typologiques propres à la non tournée locale. On retrouve ainsi des urnes à embouchure large, col concave et lèvre triangulaire, d'un diamètre au bord assez régulier (entre 17 et 21 cm) (fig. 40, n° 1-8), ainsi que des urnes de différents modules (à embouchure large ou étroite) à col tronconique et bord généralement arrondi (fig. 40, n° 9-15). La présence de pichets ou de petites urnes à anses est également attestée (fig. 40, n° 16-17).

La vocation de ces vases en tant que formes destinées à la cuisson n'est pas évidente, eu égard à la rareté des traces d'exposition au feu. À tout le moins, les vases de ce groupe se limitent à des formes fermées, compatibles avec des fonctions de conditionnement ou de petit stockage domestique.

Un second groupe est techniquement proche des céramiques communes étrusques, mais leur pâte – relativement hétérogène – ne permet pas de les rattacher aux productions latiales définies par ailleurs. En revanche, la typologie renvoie largement au modèle proprement étrusque de l'*olla* (fig. 40, n° 19-30), la présence d'un bord de bassin tronconique étant par ailleurs à signaler (fig. 40, n° 32). Enfin, une jatte à panse convexe et bord court évasé se rapporte quant à elle à des modèles plus spécifiquement locaux (fig. 40, n° 31).

Quelques productions « communes » à pâte relativement épurée complètent cet échantillon (fig. 41), avec ici encore des emprunts combinés aux répertoires indigènes (fig. 41, n° 1-4) et étrusque (fig. 41, n° 5).

Enfin, on signalera un possible bord de *lopas* (fig. 40, n° 18), d'origine indéterminée, ainsi qu'un bouton de couvercle attribuable à une production grecque (COM-GRE 5a3) (fig. 42), maigres témoins de la présence à Aleria de formes de cuisine helléniques, dans un panorama largement dominé par les vases de typologie étrusque.

Hormis ce dernier fragment, il est évidemment impossible de mieux caractériser ces productions « communes », compte tenu de l'aspect hétérogène du corpus et en l'absence de séries à la fois plus importantes et mieux calées

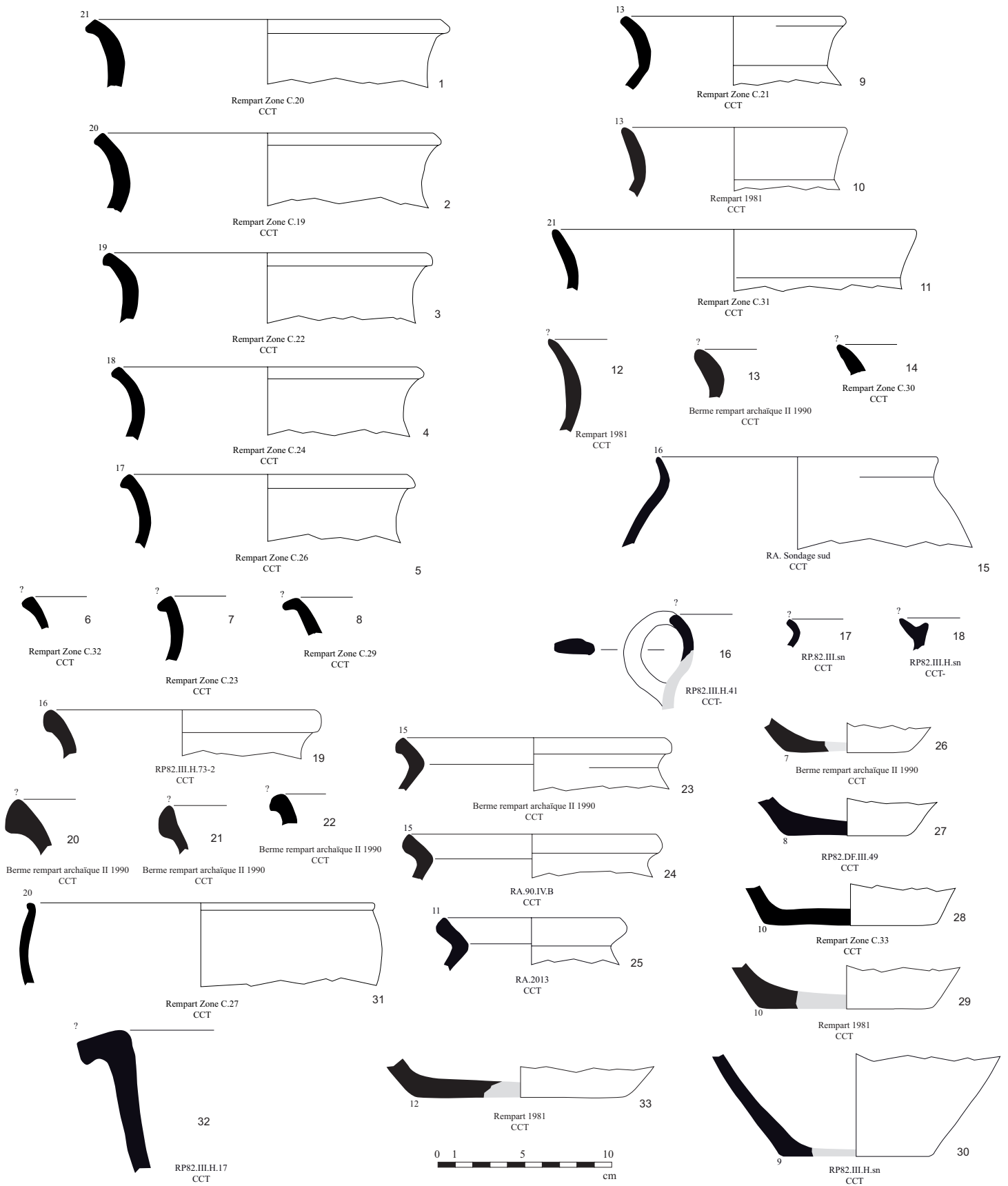
chronologiquement, à partir desquelles des analyses de pâte pourraient apporter des éléments de réponse. On retiendra cependant l'hypothèse de céramiques produites localement, en complément ou en substitution de celles importées depuis la péninsule italique.

4.2.3. La céramique non tournée

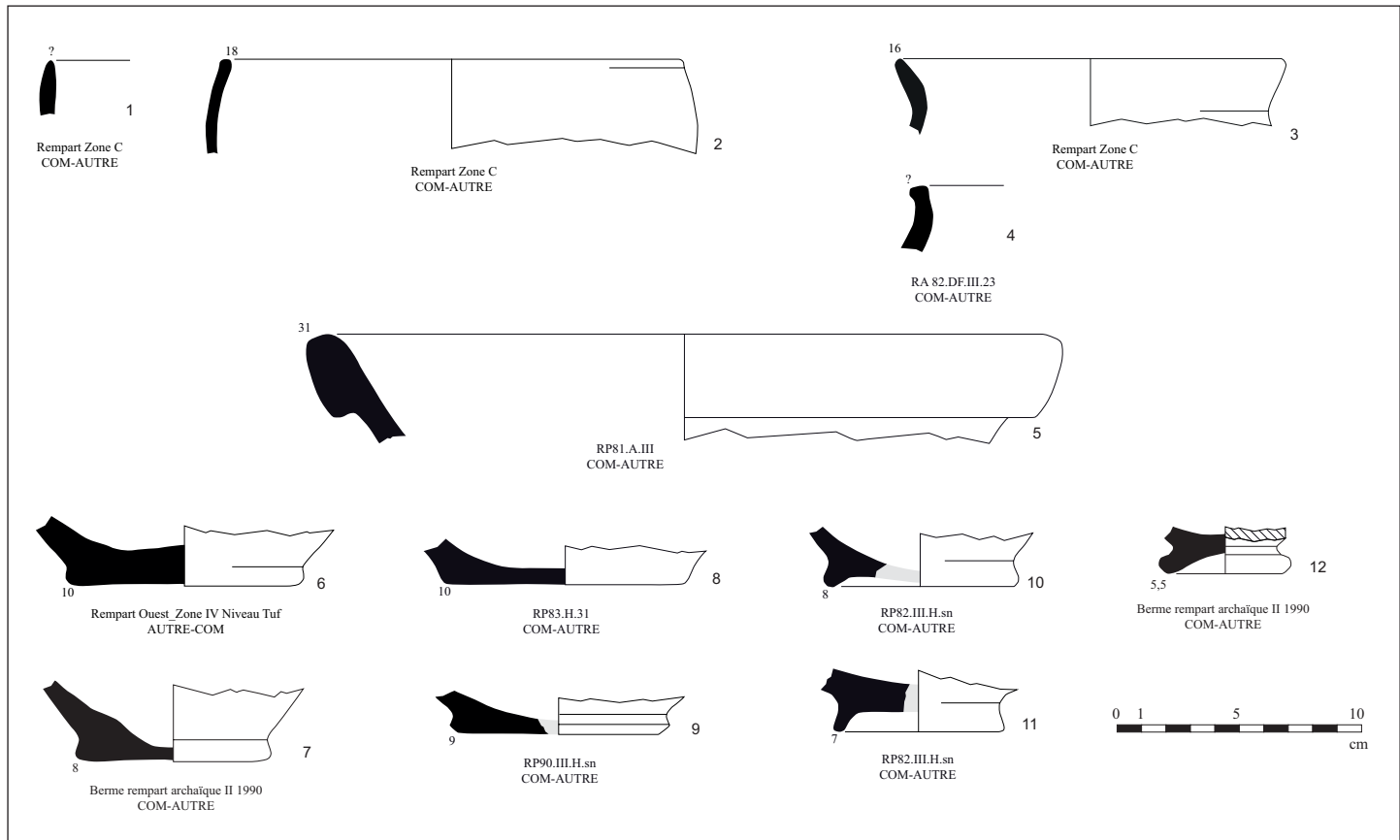
Le thème des céramiques dites « locales », proprement indigènes ou de tradition indigène, se révèle important à plus d'un titre : tout d'abord eu égard à l'importance de ces séries au sein des ensembles étudiés (fig. 43-48) ; ensuite parce que les références pour cette partie de l'île font encore largement défaut. Plus généralement, cette période qui, traditionnellement en Corse, coïncide avec le début du second âge du Fer ou « second âge du Fer A » (v. -550/-400) (Pêche Quilichini 2012 ; Pêche Quilichini 2020, 133) est encore peu documentée, si ce n'est par quelques données éparses – y compris celles de la nécropole d'Aleria – et surtout par celles issues de l'habitat de Cozza Torta (Porto-Vecchio, Corse-du-Sud) (Milanini 2020 ; Milanini *et al.* 2012). En effet, ce dernier site offre désormais un contrepoint incontournable pour la seconde moitié du VI^e s. av. J.-C., bien qu'appartenant à une aire (la Corse méridionale) bien circonscrite sur le plan culturel depuis le Bronze final et encore au premier âge du Fer (Pêche-Quilichini 2014), *a priori* distincte de celle de la plaine orientale.

Les formes ouvertes se limitent pour ainsi dire à quelques écuelles ou bols à vasque tronconique et bord simple redressé dans le prolongement de la panse (fig. 43, n° 1-6) et, dans une moindre mesure, à des coupes/écuelles à profil convexe (fig. 43, n° 7-9) ou tendu (fig. 43, n° 10). Il s'agit de formes simples, relativement ubiquistes, mais on note cependant que la coupe tronconique ne trouve pas véritablement d'équivalent parmi les productions tournées, la même remarque pouvant être formulée à propos de la jatte à profil surbaissé et bord divergent, ici peu représentée (fig. 43, n° 11-12). Cela permet donc d'attribuer ces formes à un répertoire proprement indigène. Il en va de même pour un ensemble relativement homogène de petits vases sans col à bord redressé ou légèrement divergent, d'un diamètre à l'ouverture compris entre 8 et 10 cm et avec un départ de panse peu galbée, assimilables à des gobelets (fig. 43, n° 13 et 14-19 ?).

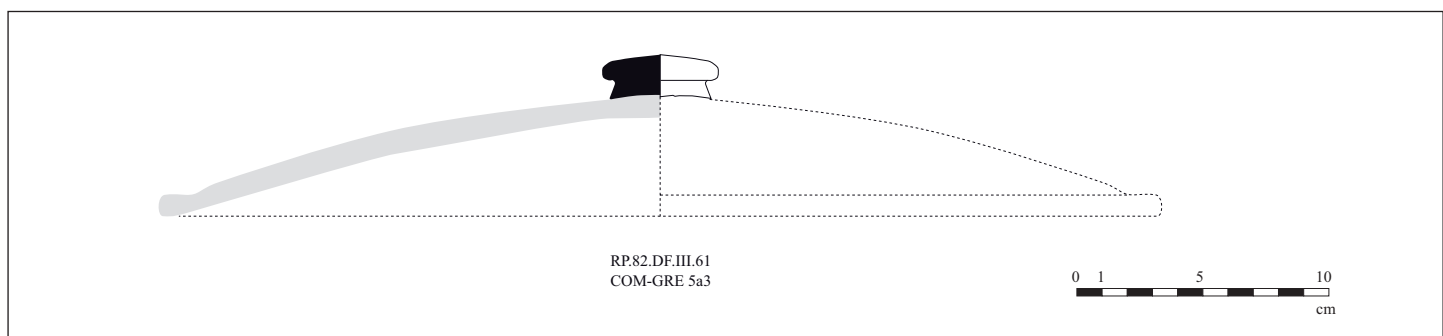
Les formes fermées sont de loin les plus nombreuses : à côté de quelques jarres de grande taille, indiquées par des diamètres à l'ouverture supérieurs à 25 cm, la plupart correspondent à des urnes de taille petite à moyenne, avec



■ 40 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Autres céramiques communes tournées (© É. Gailledrat).



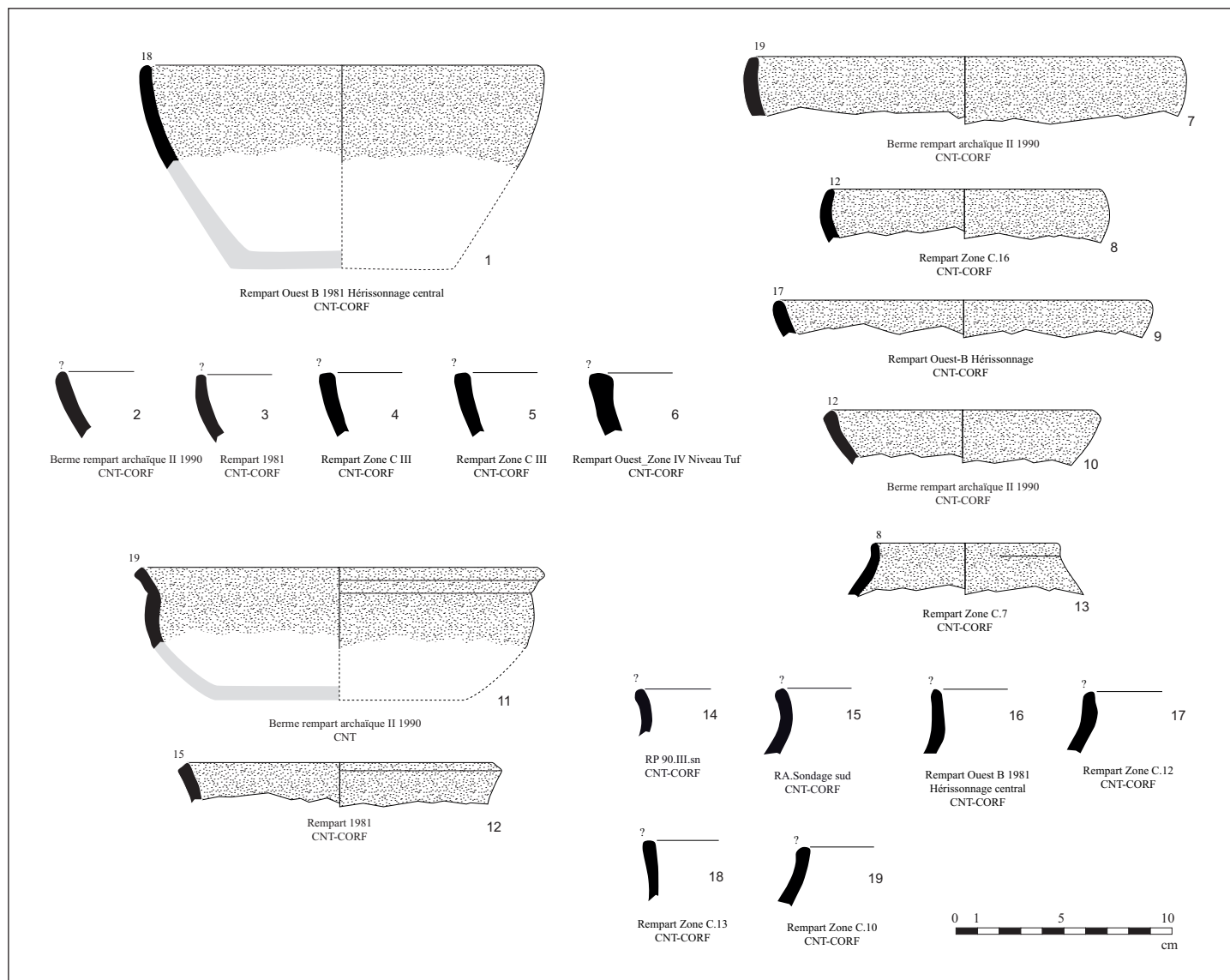
■ 41 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Autres céramiques communes tournées (© É. Gailledrat).



■ 42 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Commune grecque ou italo-grecque (© É. Gailledrat).

des diamètres à l'ouverture oscillant la plupart du temps entre 14/17 cm et 18/20 cm. Comme pour les écuelles et gobelets, les surfaces sont systématiquement lissées avec soin, parfois lustrées. Une certaine variété des formes ressort de l'analyse du mobilier disponible, mais au-delà du constat d'une production non standardisée, l'existence de deux ou trois principaux types doit être soulignée.

Morphologiquement proche des gobelets, quelques urnes de petite taille présentent un bord redressé, simple ou épaissi (fig. 44, n° 1-5). Ce type se décline ensuite en des urnes de plus grandes dimensions (fig. 44, n° 9-13), voire des jarres (fig. 44, n° 8). Ces vases sont dépourvus de col, adoptent un profil (restitué) ovoïde plus ou moins galbé et possèdent un bord légèrement divergent, avec une lèvre



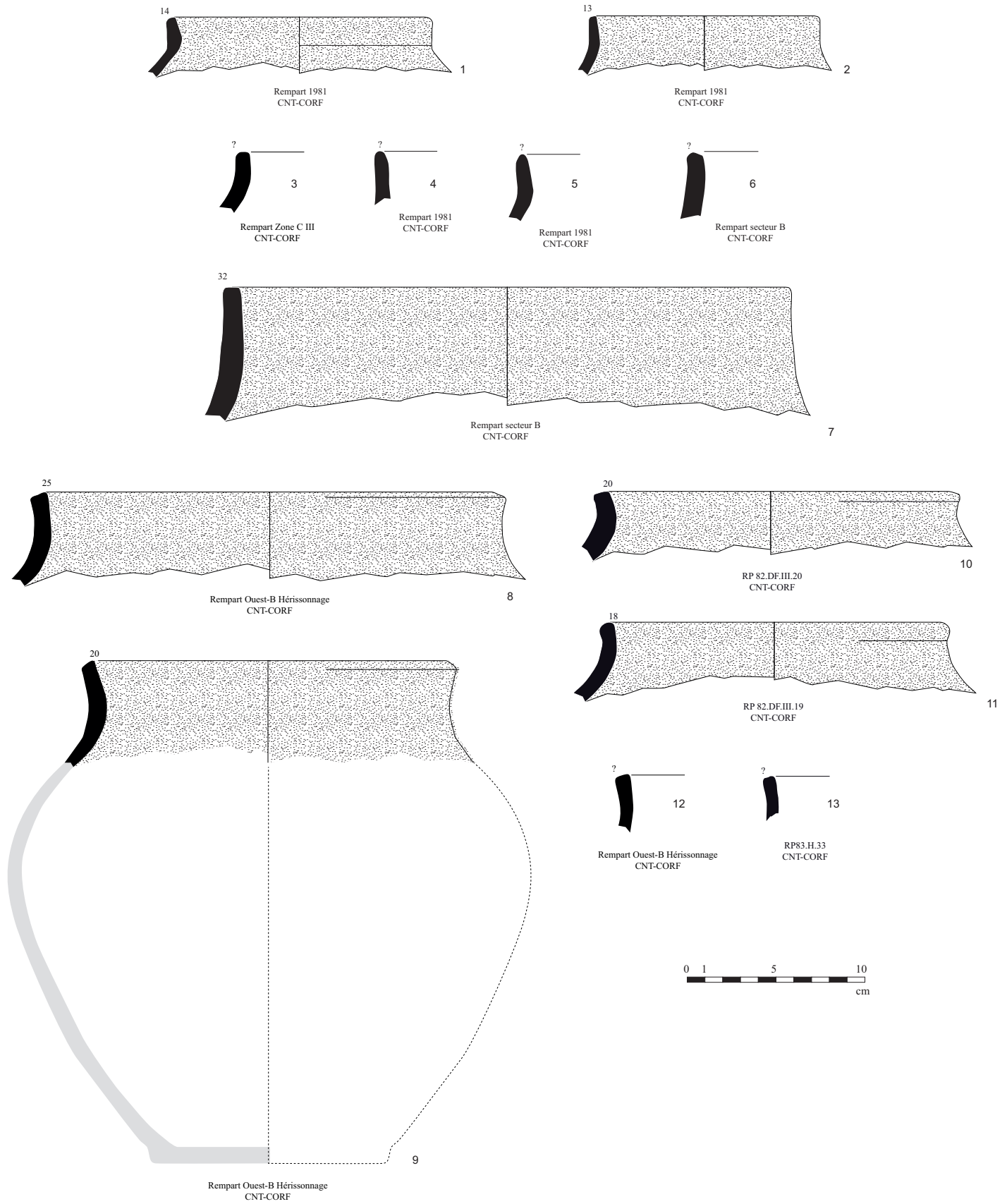
■ 43 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Céramique non tournée indigène – formes ouvertes (© É. Gailledrat).

généralement à méplat. Une variante de jarre présente quant à elle un col vertical à lèvre arrondie, légèrement aplatie sur le dessus (fig. 44, n° 7).

Un groupe bien plus fréquent est constitué de jarres (fig. 45, n° 1-2) et d'urnes (fig. 44, n° 3-9) à col court divergent à profil tronconique ou légèrement concave, formant un angle plus ou moins prononcé avec la panse. Les bords sont simplement pincés ou avec une lèvre triangulaire horizontale. Une variante à col haut étranglé se rattache à ce groupe et constitue peut-être un type à part (fig. 44, n° 10-11).

Dans un registre comparable se trouve un autre type, cette fois à col court concave peu marqué et bord simple évasé à lèvre plus ou moins allongée (fig. 46), comprenant ici encore de grandes jarres (fig. 46, n° 1-5) et des urnes d'un diamètre au bord régulièrement compris entre 17 et 19 cm (fig. 46, n° 17-20). Une variante d'urne présente ici un col court cylindroïde associé à une lèvre ourlée (fig. 46, n° 21-24).

Enfin, on trouve quelques autres types d'urnes : urnes sans col pour la plupart, à bord divergent et lèvre ourlée épaissie (fig. 47, n° 1-5) ou à lèvre triangulaire (fig. 47, n° 6-9), et

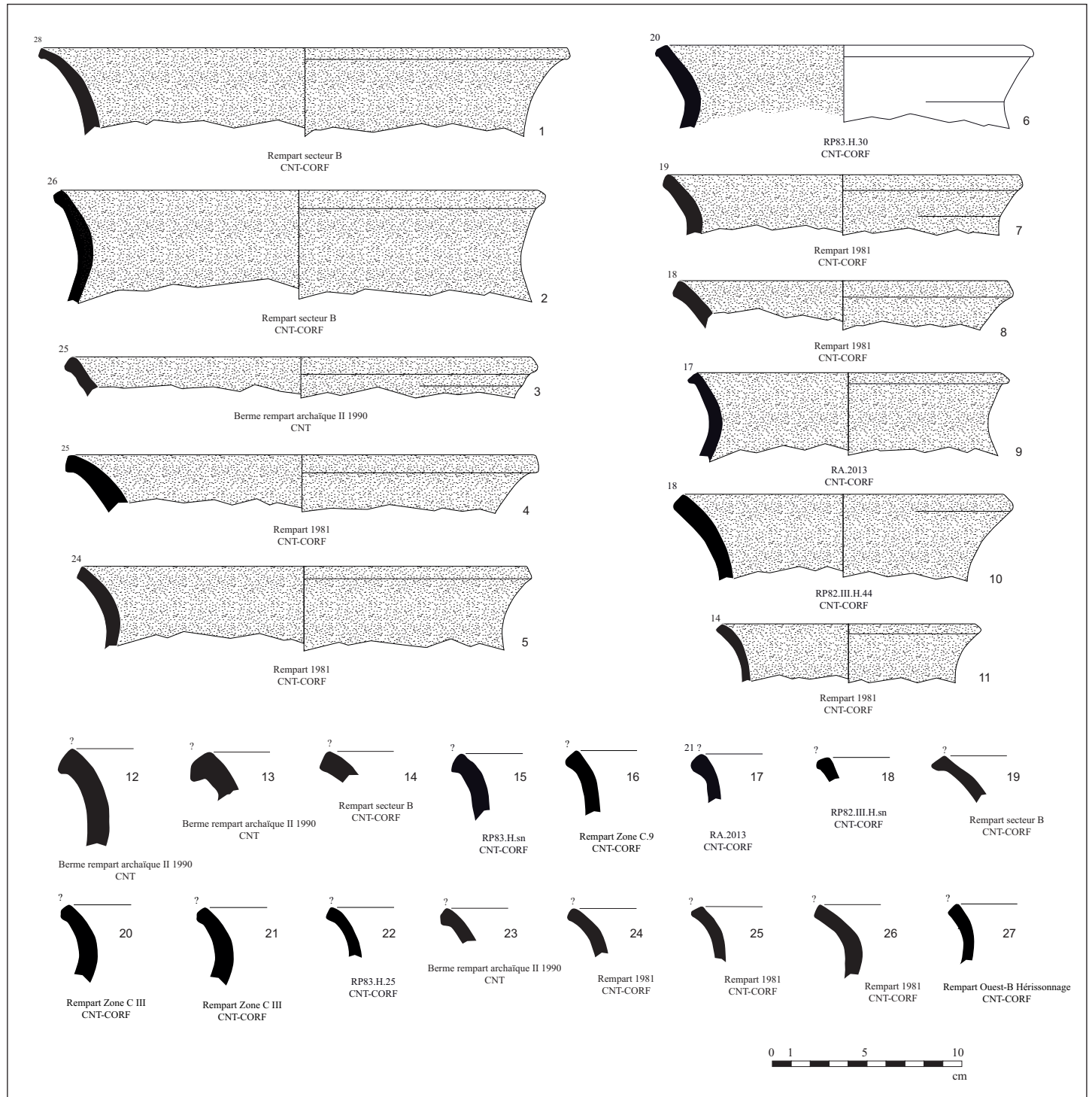


■ 44 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Céramique non tournée indigène – formes fermées (© É. Gailledrat).

urnes sans col à bord convergent et lèvres à épaississement interne ou externe (fig. 47, n° 14).

On peut, le cas échéant, reconnaître des imitations ponctuelles du pot étrusque (fig. 47, n° 8 et 10), mais on voit que la quasi-totalité des formes s'inscrit dans un répertoire

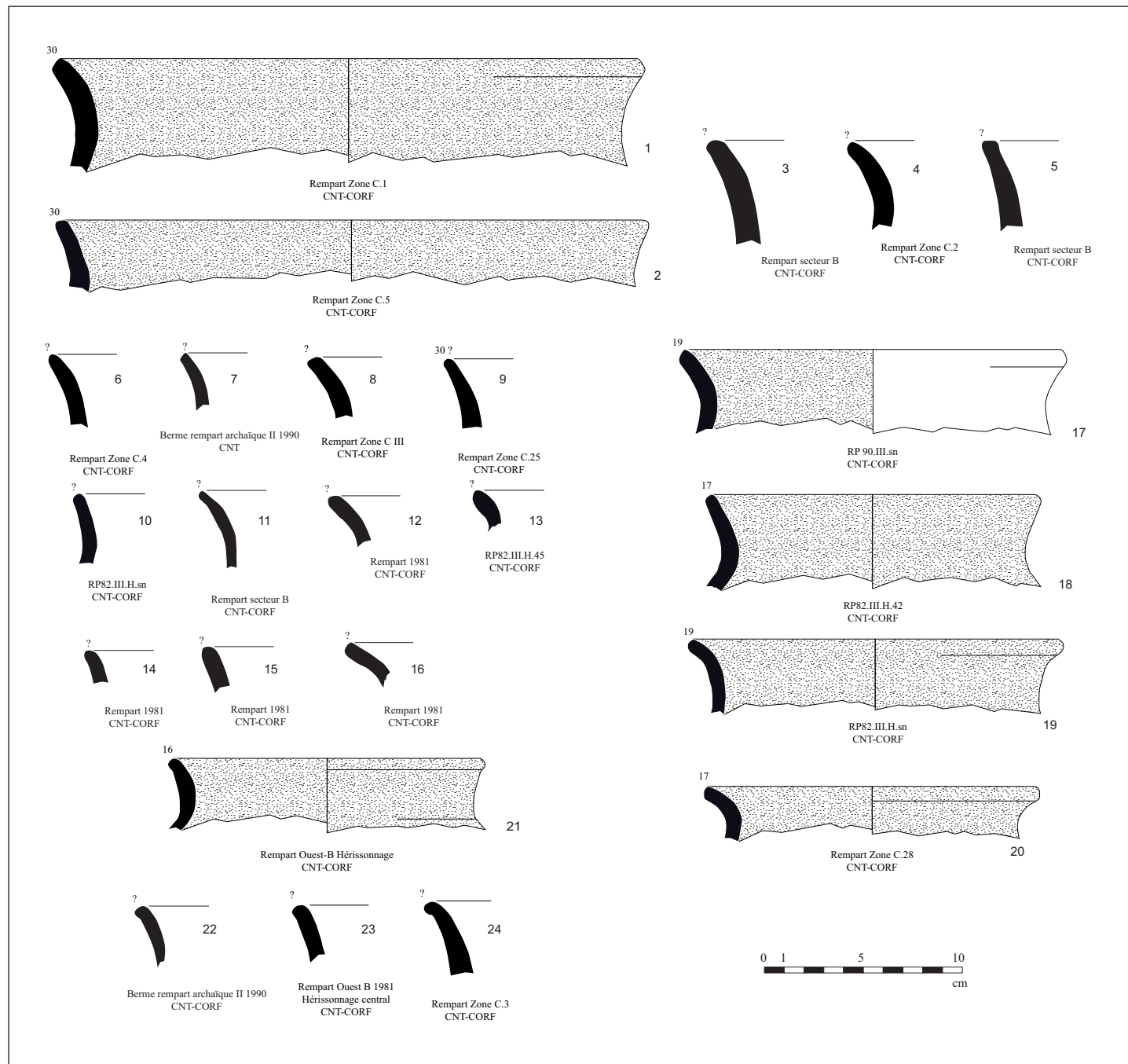
fondamentalement indigène. Les correspondances ou « emprunts » morphologiques entre répertoires se font d'ailleurs principalement au niveau des céramiques communes tournées présumées locales, qui reprennent précisément des modèles d'urnes modelées (fig. 40, n° 1-15).



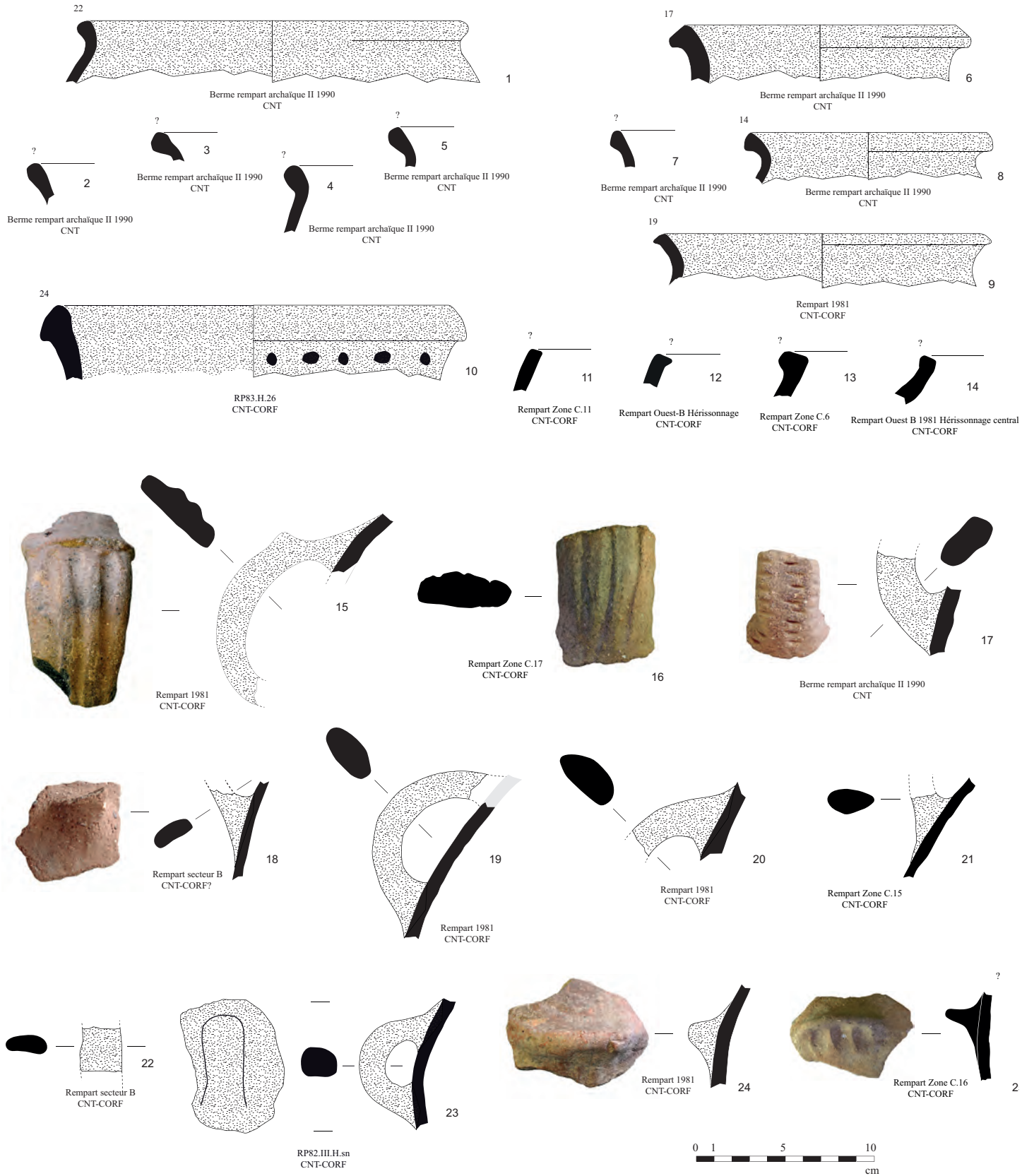
■ 45 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Céramique non tournée indigène – formes fermées (© É. Gailledrat).

Les décors sont pour ainsi dire inexistant, un seul vase – par ailleurs atypique – présentant un décor d'impressions subcirculaires sur le col (fig. 47, n° 10) et aucun fragment ne laisse apparaître de traces de peignage comme on en retrouve plus avant dans le second âge du Fer. Quelques motifs sont en revanche présents sur des anses, mais celles-ci demeurent en tout état de cause peu

fréquentes (fig. 47, n° 15-25). Ces éléments peuvent difficilement être attribués à une forme précise et se présentent le plus souvent comme des anses en ruban de section aplatie plus ou moins ovale (fig. 47, n° 15-22), plus rarement circulaire (fig. 47, n° 23), auxquelles il faut ajouter 2 exemples de languettes horizontales (fig. 47, n° 24-25), dont une décorée d'impressions digitées sur sa face inférieure



■ 46 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Céramique non tournée indigène – formes fermées (© É. Gailledrat).



■ 47 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Céramique non tournée indigène – formes fermées (n° 1-14), anses (n° 15-25) (© É. Gailledrat).

rieure. On note que les deux exemplaires les plus massifs sont décorés de cannelures (fig. 47, n° 15-16) et qu'un autre présente un décor imprimé de traits courts horizontaux, disposés en deux files verticales irrégulières (fig. 47, n° 17). Ce motif – unique – n'est pas sans rappeler les décors en « grains de riz » caractéristiques du faciès méridional du premier âge du Fer, anciennement dénommé « de Nuciaresa » (Pêche-Quilichini 2014 ; Milanini 2020, 61-67).

Quelques couvercles sont présents (fig. 48, n° 28-31). Il s'agit de formes à profil tronconique qui, potentiellement, peuvent être inspirées des modèles en commune étrusque. L'examen des fonds de céramique non tournée révèle quant à lui la prédominance des types plats dépourvus de traces spécifiques (comme la pose sur vannerie) et comprenant différents modules dont le plus fréquent est compris entre 11 et 13 cm de diamètre (fig. 48, n° 1-18). En revanche, on relève la présence d'un certain nombre de pieds bas annulaires, bien plus originaux dans le registre indigène – ou du moins dans celui actuellement connu – de la fin du premier ou du début du second âge du Fer (fig. 48, n° 19-27). De faible diamètre (entre 6 et 10 cm), la plupart de ces fonds sont loin de pouvoir être associés à des urnes, mais le *ratio* formes ouvertes/formes fermées indiqué par les bords ne plaide pas en faveur d'une réelle fréquence des coupes ou gobelets qui pourraient correspondre aux pieds en question. Quoi qu'il en soit, on pourrait ranger ce trait morphologique au rang des emprunts faits aux répertoires des céramiques tournées – notamment étrusques – alors présentes sur le site.

On l'a dit en préambule, cette série peut difficilement être comparée à d'autres ensembles corses de l'âge du Fer. Sa mise en perspective avec les vases modelés présents dans la nécropole d'Aleria, ou du moins dans les sépultures du V^e s. av. J.-C., demeure en tout cas impossible, les seuls éléments un tant soit peu précis étant ici datés du IV^e s. av. J.-C. ou après.

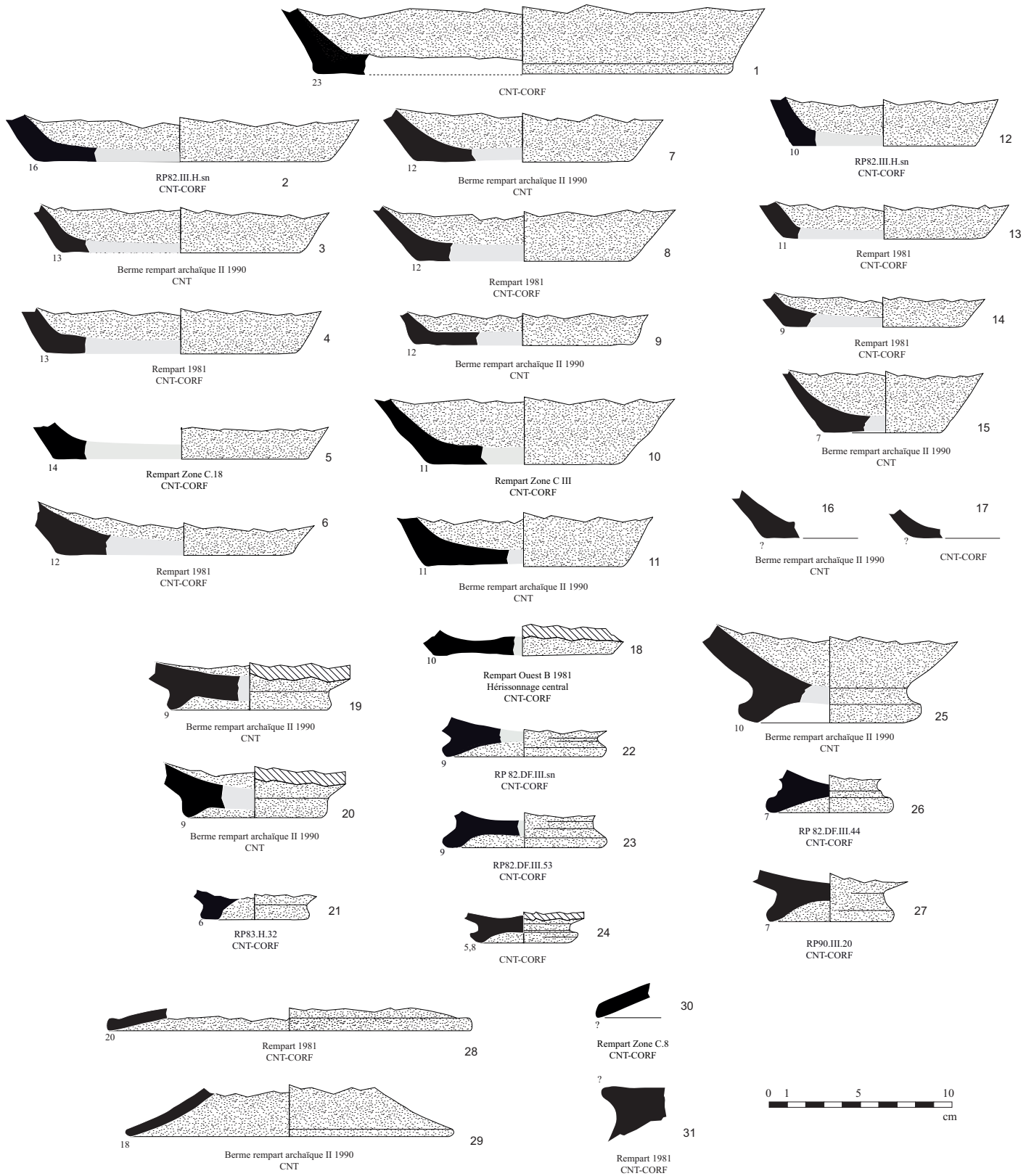
En revanche, la comparaison avec Cozza Torta nous fournit certaines pistes, dont la portée est moins limitée par le décalage chronologique avec Aleria que par l'absence de définition d'un faciès propre aux régions centro-orientales de la Corse. Prises de manière globale, les différences sont nombreuses, eu égard notamment à l'abondance – à Cozza Torta – de formes ouvertes (tasses, bols, écuelles et jattes) largement liées au service de table (Milanini 2020, 49-53 et 58-61). Ceci étant, dans la mesure où le site, bien qu'ouvert au négoce méditerranéen, n'accorde

qu'une place très limitée à la vaisselle importée (Milanini *et al.* 2012, 778-780), il est évident que le faciès de consommation est tout autre que celui dont il est question ici, où les fonctions attachées à la céramique non tournée semblent, de fait, plus restreintes. La prépondérance des formes fermées, si elle constitue en soi un trait commun aux deux ensembles, est bien plus marquée à Aleria, indiquant que cette production est pour l'essentiel destinée au conditionnement et au stockage domestique ainsi que, potentiellement, aux préparations culinaires.

Sur le plan typologique, on note que les bols ou écuelles tronconiques sont bien représentées à Cozza Torta (forme 7a) (Milanini 2020, 51 et fig. 9, 53). De même, les jattes à bord déversé trouvent elles aussi leur équivalent en Corse du sud, dans un groupe (forme 6) également minoritaire (*ibid.*, 51 et fig. 8, 52). Concernant les « gobelets », le parallèle est moins évident, mais on peut néanmoins rapprocher les bords d'Aleria de ceux étant attribués à des « bouteilles » (forme 2) (*ibid.*, 49 et fig. 7, 50). Il est alors intéressant de constater que les bols hémisphériques à bord convergent et les écuelles à profil évasé présents à Aleria, bien que pouvant être considérés comme étant des formes ubiquistes, ne trouvent pas de correspondance dans les productions corses de Cozza Torta. Cela demeure évidemment insuffisant pour y voir des formes reprenant des modèles tournés (on a vu ainsi la fréquence de tels bols en céramique grise) mais, à l'inverse, rien ne permet de dire qu'il s'agit là d'un trait propre à un faciès indigène « oriental » ou « septentrional ». Enfin, les tasses à panse sphéroïde et bord court redressé, fréquentes à Cozza Torta (forme 4) (*ibid.*, 50-51) ne sont pas clairement attestées à Aleria. Si certains bords de « gobelets » pourraient être attribués à de telles formes, cette hypothèse est *a priori* infirmée par l'absence de moyens de préhension susceptibles de coïncider avec ces dernières.

Concernant les formes fermées, une première remarque concerne le *ratio* entre conteneurs de grandes dimensions (jarres) et vases de dimensions moyenne (urnes). De l'ordre de 1 à 6 à Aleria, celui-ci est plus difficile à quantifier à Cozza Torta où, cependant, il est précisé que les grands vases sont rares (*ibid.*, 60).

Sur le plan morphologique, les urnes ou jarres dont on dispose ici ne trouvent qu'en partie leur correspondance en Corse méridionale. On citera en premier lieu celles à bord redressé (fig. 44), comparables à l'une des séries de « marmites » les plus courantes de Cozza Torta (forme 11), la même remarque pouvant s'appliquer aux vases sans



■ 48 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Céramique non tournée indigène – fonds (n° 1-27), couvercles (n° 28-31) (© É. Gailledrat).

col à bord simple divergent (fig. 46, n° 1-20), il est vrai représentés à Cozza Torta uniquement par des exemplaires de dimensions réduites (forme 10) (*ibid.*, 54-56 et fig. 10-11, 54-55). Plus ponctuellement, les urnes à bord convergent (fig. 47, n° 11-14) y trouvent également des parallèles (forme 8) (*ibid.*, 51 et fig. 10, 54). En revanche, les urnes/jarres à col haut divergent (fig. 45) ne se retrouvent qu'à Aleria, où elles constituent par ailleurs le type le plus fréquent.

Considéré de manière plus globale, le faciès de Corse méridionale de la fin du premier âge du Fer offre bien des parallèles avec le mobilier d'Aleria (Pêche-Quilichini 2014, fig. 472, n° 39, 220), voire avec celui – il est vrai moins bien défini – de Corse septentrionale (*ibid.*, fig. 473, 221). Comme souligné précédemment, la spécificité du contexte d'Aleria (qui est celle d'un habitat étrusque, potentiellement mixte), empêche de considérer la céramique non tournée dont on dispose ici comme étant strictement représentative du faciès indigène de la frange orientale de la Corse. Au carrefour d'influences venant du sud comme du nord, ce secteur est aussi susceptible d'avoir développé un faciès propre, mais celui-ci demanderait à être précisé par la prise en compte de séries en contexte proprement indigène, tant dans la plaine que dans le piémont. Concernant ces influences ou apports issus d'autres régions, la présence d'un décor évoquant les « grains de riz » méridionaux est à noter en dépit de son caractère ponctuel. On remarque aussi l'absence de décors au peigne et de céramique amiantée, quant à elle plutôt caractéristique des productions du nord de l'île du second âge du Fer (Paolini-Saez 2012).

4.2.4. Les amphores

Peu abondantes, les amphores de transport se répartissent entre productions étrusques et grecques, seuls quelques rares fragments informes pouvant se rapporter à d'autres productions mal identifiées, tandis que sont absentes les amphores phénico-occidentales.

➤ Les amphores étrusques

Celles-ci sont presque uniquement représentées par des exemplaires à pâte brune, cœur parfois grisâtre ou rougeâtre et dégraissant volcanique noir (augite), originaires d'Étrurie méridionale. Un seul bord témoigne de la présence d'amphores de type A-ETR 3B, datable au plus tard dans le troisième quart du VI^e s. av. J.-C., ici associé à une pâte sableuse dépourvue des inclusions minérales venant d'être évoquées (fig. 49, n° 1). Plus fréquentes sont

les amphores dont la chronologie s'étend entre la fin du VI^e et la fin du V^e s. av. J.-C. On retrouve ainsi successivement, les amphores de type A-ETR 3C (fig. 49, n° 2-3), A-ETR 5 (fig. 49, n° 4) ainsi que les types A-ETR 4 (fig. 50, n° 1-3) et 4A (fig. 50, n° 4-5).

➤ Les amphores grecques et magno-grecques

Cet ensemble hétérogène comprend diverses productions occidentales et orientales. L'amphore massaliète n'est attestée que par un fragment (jonction panse-col) à pâte fortement micacée, qui doit correspondre à un type (A-MAS 2 ?) du plein V^e s. av. J.-C. (fig. 51, n° 1).

Les amphores magno-grecques sont quant à elles illustrées par un bord de type A-MGR bd2a (fig. 51, n° 2), correspondant à une forme datable entre la fin du VI^e et la seconde moitié du V^e s. av. J.-C.

L'amphore dite « corinthienne B » archaïque (fin VI^e-début du V^e s. av. J.-C.) est attestée quant à elle par un bord (fig. 51, n° 3).

Viennent enfin divers exemplaires d'origine gréco-orientale, avec une probable amphore de Chios (A-GRE Chio4a ?) (fig. 51, n° 4), une amphore d'Égée du nord « thasienne » (A-GRE Thas2a) (fig. 51, n° 5), deux bords d'amphores du groupe « Milet-Samos » (fig. 51, n° 8-9) et un fond de même origine (fig. 51, n° 10). Parmi les autres éléments se trouve un possible fond d'amphore de type Solokha I, une production d'origine gréco-orientale pour l'heure mal définie et datable au plus tôt du milieu de V^e s. av. J.-C. (Sacchetti 2012, 95-98) (fig. 51, n° 11). Une fois encore, ces formes s'inscrivent dans un horizon chronologique cohérent, compris entre la fin du VI^e et la fin du V^e s. av. J.-C.

4.2.5. Les dolia

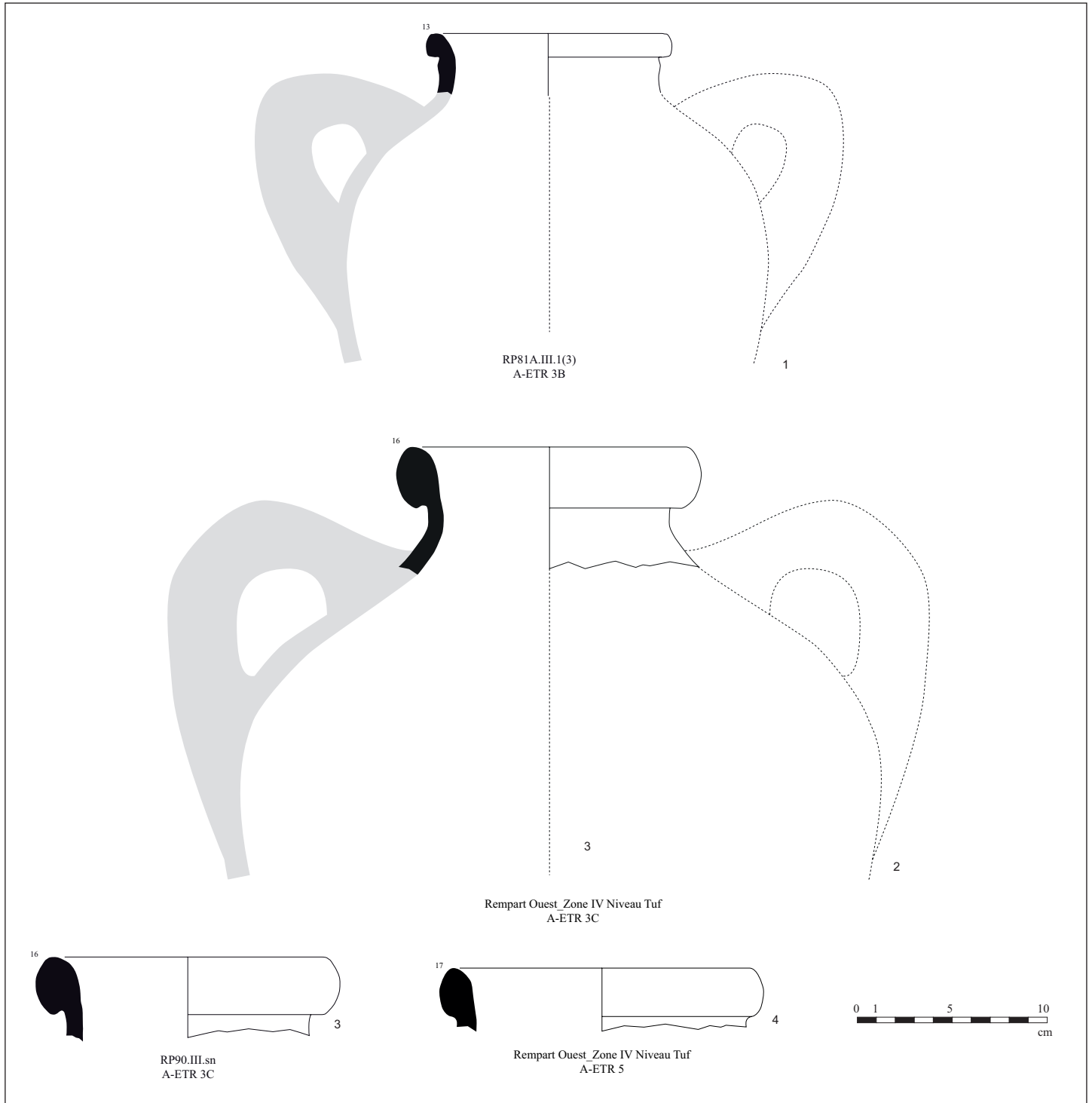
Cette catégorie est très peu représentée. Seuls 2 bords de dolium tourné témoignent de l'existence de grands récipients de stockage. Le premier correspond à un bord massif, à lèvres arrondies tombantes (fig. 52, n° 1). Le second, à lèvres arrondies, correspond à un dolium de petit module ou une simple jarre (fig. 52, n° 2).

4.2.6. Éléments de réflexion sur le faciès de la fin VI^e-V^e s. av. J.-C.

En dépit du caractère tronqué de la documentation à disposition, les lots de mobilier provenant du secteur du rempart méridional affichent une cohérence suffisante pour

tenter de définir un faciès dont les limites chronologiques seraient centrées sur le V^e s. av. J.-C. Bien évidemment, l'éclatement des séries, conjugué à de possibles sélections opérées en amont, nous ôte la possibilité de raisonner en termes quantitatifs, du moins à partir d'une approche

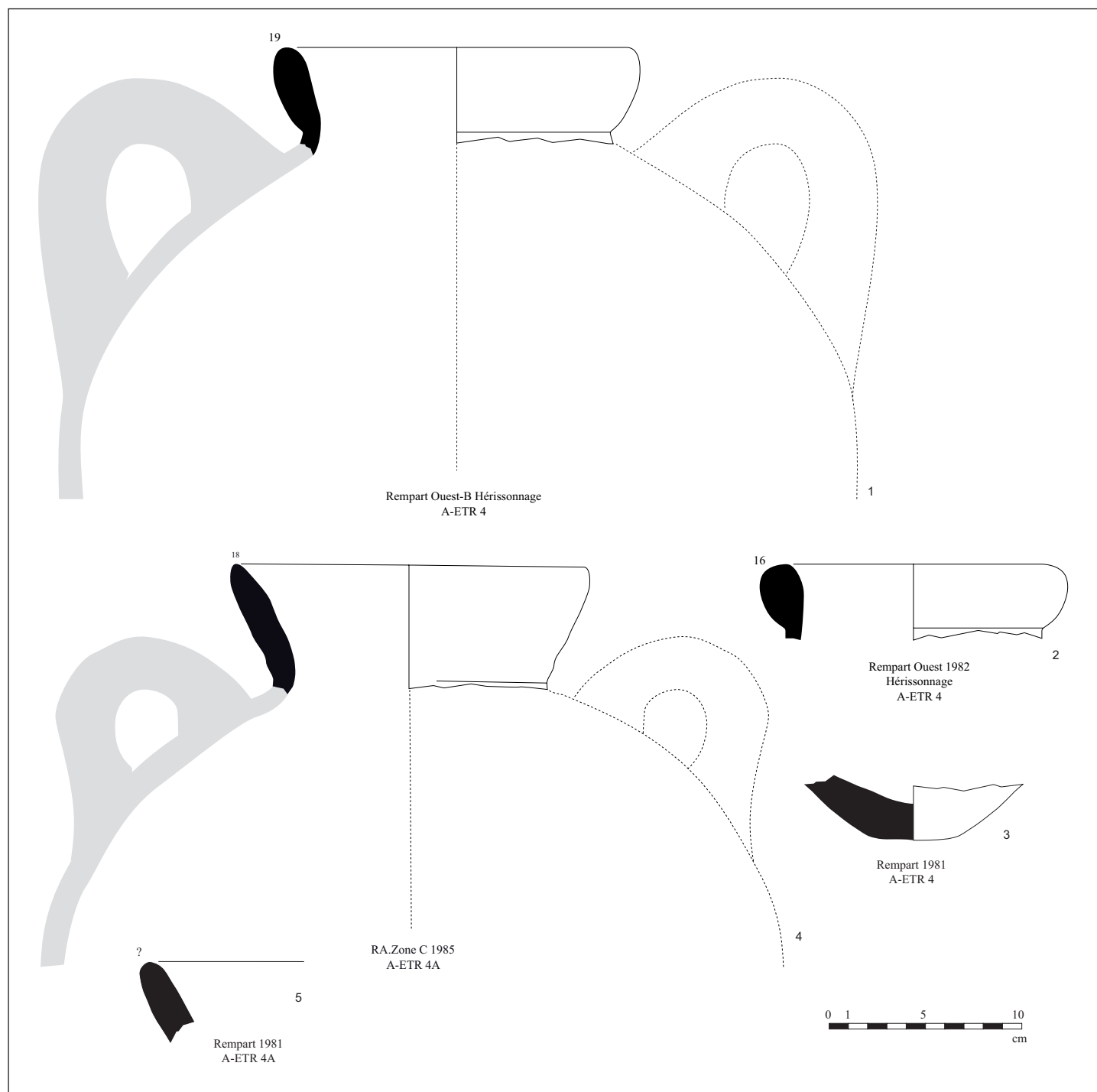
fondée sur le nombre de fragments ou même sur le nombre minimal d'individus. Néanmoins, une réflexion peut être menée sur l'ensemble du corpus en ne prenant en compte que les éléments de forme. Plus précisément, l'analyse se portera ici uniquement sur les bords, et non sur la totalité



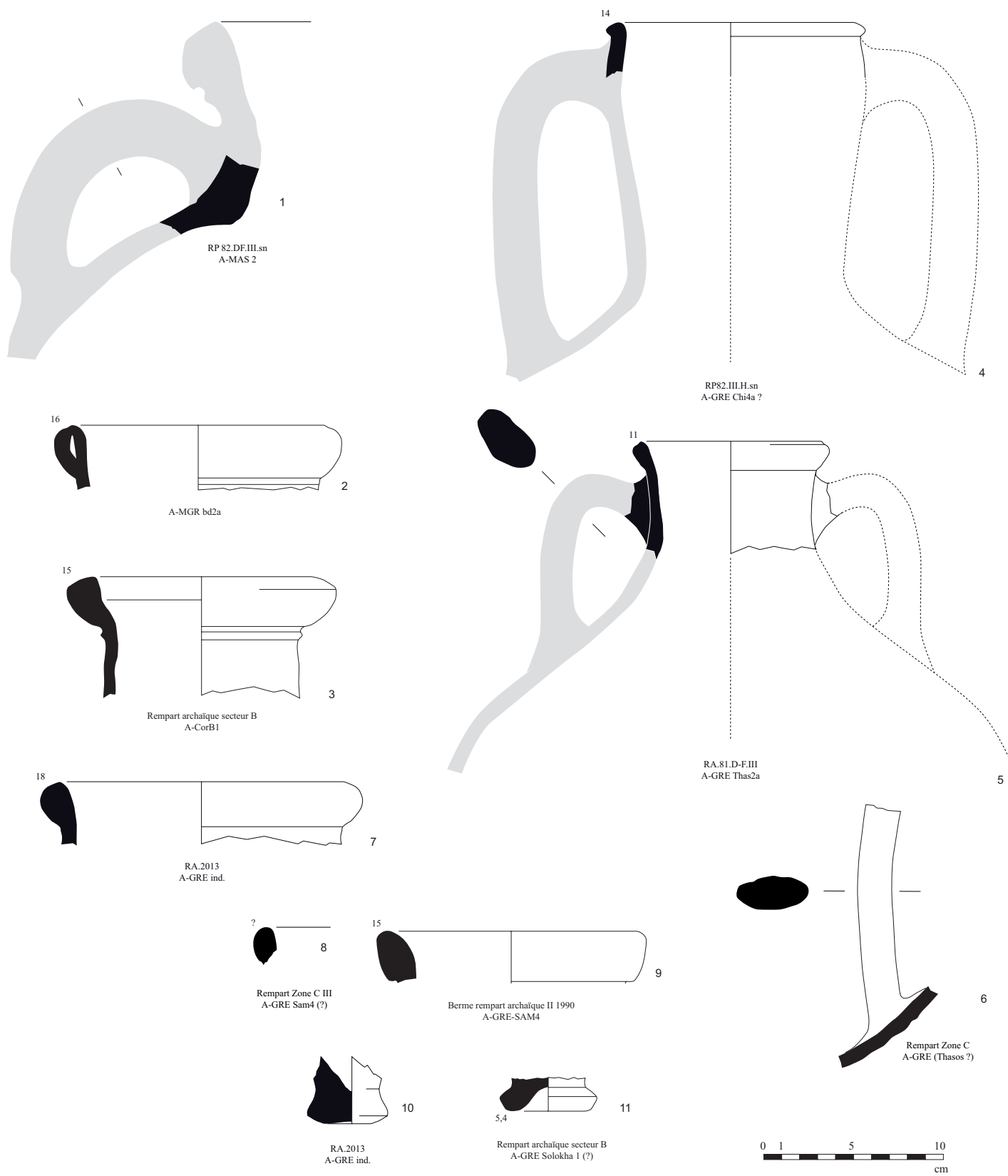
■ 49 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Amphores étrusques (© É. Gailledrat).

des éléments identifiables sur le plan typologique, ceci afin de lisser l'éventuelle surreprésentation de certaines catégories – comme par exemple la céramique attique – tout en minimisant les distorsions induites par les taux de fragmentation, différenciés d'une classe céramique à l'autre.

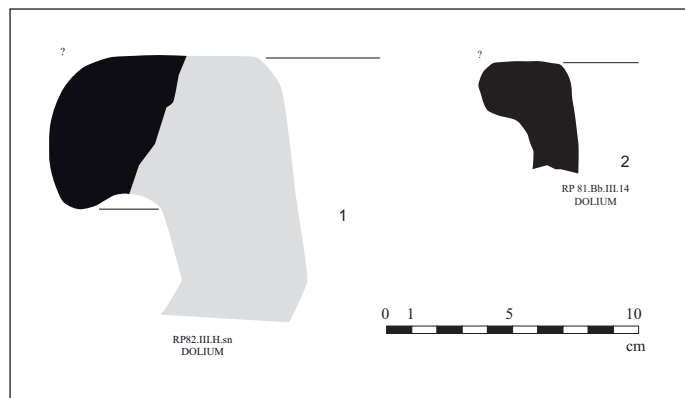
Le premier constat est celui d'une faible représentation des amphores au regard de la vaisselle (fig. 53). En effet avec seulement 5 % du total des bords, les amphores apparaissent quelque peu sous-représentées, mais on imagine mal que cet état de fait résulte d'une véritable sélection (ramassages



■ 50 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Amphores étrusques (© É. Gailledrat).



■ 51 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Amphores grecques et magno-grecques (© É. Gailledrat).



■ 52 Aleria (Secteur du rempart méridional), mobilier céramique. Dolia (© É. Gailledrat).

sélectifs ?) dans la mesure où, pris dans sa globalité, le mobilier céramique ne comporte pas une proportion anormale de pièces « remarquables », ce que montre par ailleurs l'abondance des productions non tournées.

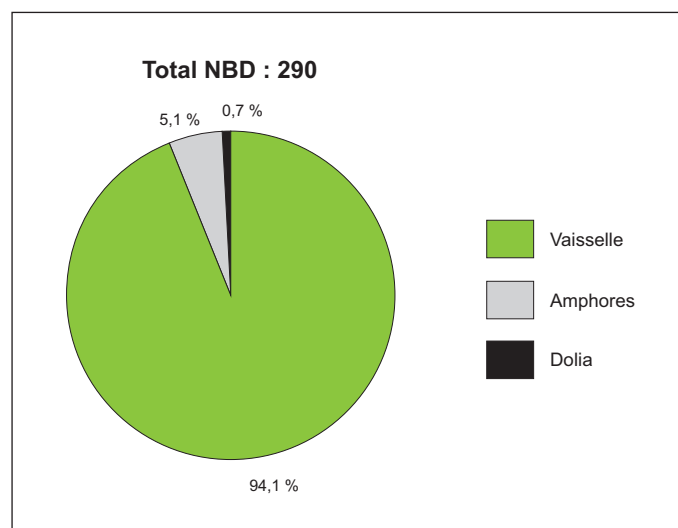
Si les données de comparaison qui permettraient d'estimer les quantités d'amphores présentes dans une cité étrusque aux VI^e-V^e s. av. J.-C. demeurent rares, il en est à peu près de même, pour la même période, en contexte grec occidental. Cependant, quelques indications nous sont fournies ici ou là. À Marseille, même si les données chiffrées demeurent trop partielles, le taux moyen d'amphores entre la fin du VI^e et le troisième quart du V^e s. av. J.-C. se situerait autour de 18 % (Gantès 1992, tabl. I, 173), tandis qu'à Velia, durant un intervalle comparable, celui-ci est de 11 % (Gassner 2003, 110). Assez proches l'un de l'autre, ces taux ont le mérite de nous donner un ordre de grandeur, qui d'une part permet de relativiser cette apparente « pauvreté » d'Aleria, et pose d'autre part la question de la signification de ce mobilier, « consommé » sur place, qui ne préjuge pas à lui seul de l'importance qu'ont pu avoir les activités de redistribution opérées à partir de cette cité étrusque.

En l'état, on ne saurait en dire plus sur Aleria, tandis que les rares amphores présentes se répartissent de manière équivalente entre productions étrusco-méridionales et productions grecques, ces dernières laissant apparaître une variété de provenances, entre Marseille, la Grande-Grèce et la Méditerranée orientale (Samos, Chios, Thasos). En dépit du caractère restreint de l'échantillonnage, ces données permettent de rapprocher le faciès d'Aleria de celui des sites de la côte tyrrhénienne, de Gravisca

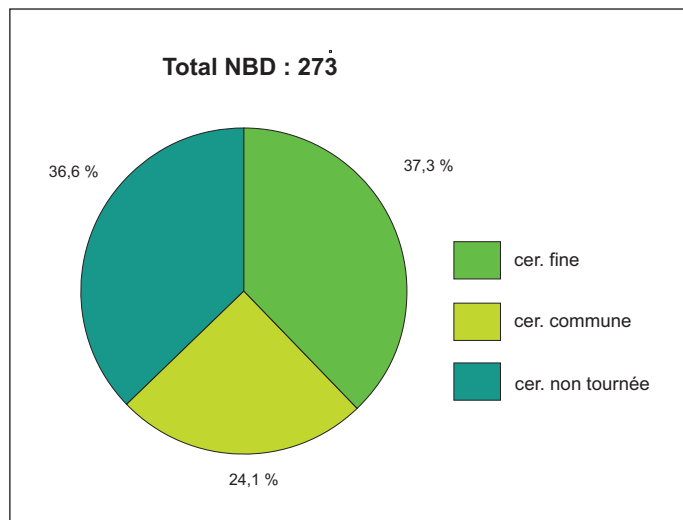
(Di Miceli, Fiorini 2019) à Pise (Bruni 1993), de ceux de la région padane (De Marinis, Rapi 2007, 157-189 ; Sacchetti 2012) ou encore de l'emporion ligure de Genova (Milanese 1987).

L'examen de la vaisselle laisse quant à lui apparaître une répartition assez équilibrée entre céramiques fines, céramiques communes et productions non tournées, avec respectivement 38, 24 et 37 % des bords de ce groupe (fig. 54). Le constat premier est alors l'importance de la céramique modelée indigène qui, en soi, indique que nous ne sommes pas confrontés à un faciès que l'on pourrait qualifier d'exclusivement « étrusque ». Néanmoins, en se penchant sur le groupe des céramiques fines d'un côté, celui des productions communes de l'autre (fig. 55 A et B), l'impression prédomine d'une situation contrastée, et ce à plusieurs niveaux.

La céramique fine tout d'abord, montre que l'essentiel de cette catégorie est constitué de vaisselle étrusque ou de type étrusque, répartie en trois grands ensembles qui sont les productions à cuisson réductrice (*bucchero* et céramique grise) (26,4 %), les vernis noirs tardo-archaïques (25 %) et les productions à cuisson oxydante (12,7 %) (fig. 55 A). Les deux premières se répartissent de manière équivalente et semblent prévaloir, mais en prenant en compte les « autres fines » (majoritairement de typologie étrusque), la place des céramiques à cuisson oxydante semble en définitive assez proche de celle des autres productions.



■ 53 Aleria (Secteur du rempart méridional). Répartition du mobilier céramique par grandes catégories, exprimée en % du nombre de bords (NBD) (© É. Gailledrat).

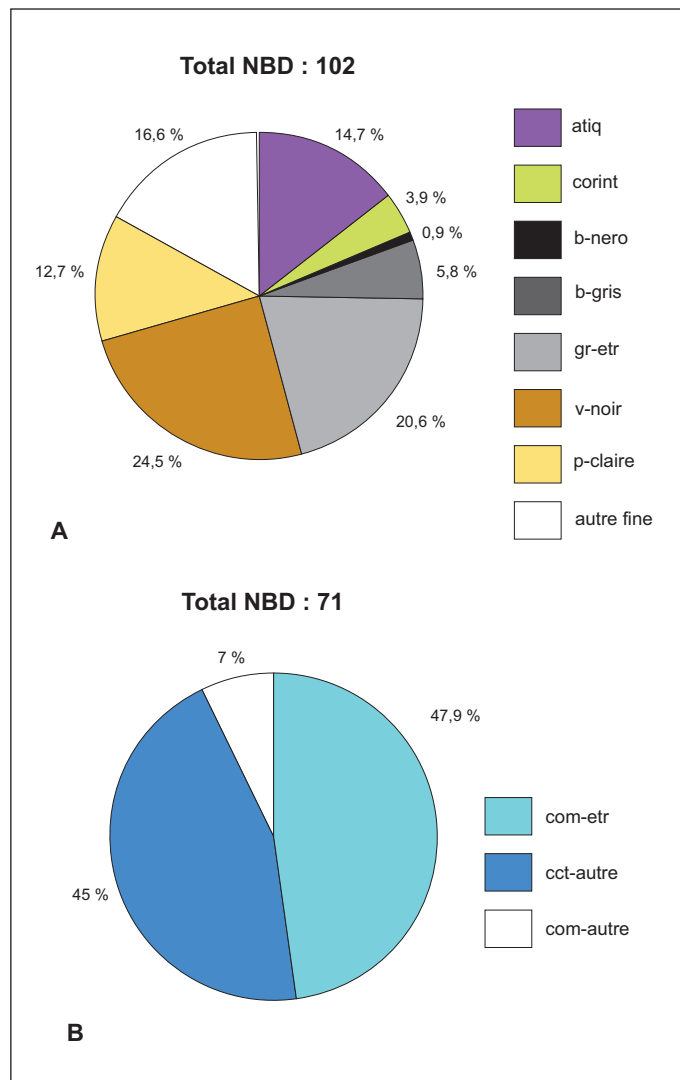


■ 54 Aleria (Secteur du rempart méridional). Répartition par classe de la vaisselle, exprimée en % du nombre de bords (NBD) (© É. Gailledrat).

Face à cet ensemble, les céramiques attiques occupent quant à elles une place non négligeable, avec une répartition difficilement quantifiable entre vases à vernis noirs et vases figurés. On pressent toutefois que cette dernière catégorie a été largement employée, nous renvoyant ainsi une image assez proche de celle livrée par les tombes de la nécropole d'Aleria datées du V^e s. av. J.-C. (Jehasse, Jehasse 2001, 36-38).

Le cas des céramiques communes se révèle être différent, en ce sens que près de la moitié du corpus peut clairement être attribuée à une production étrusque péninsulaire, fondamentalement destinée à la cuisine (fig. 55 B). Avec près de 48 % des bords de cette catégorie, elles accentuent le poids global des importations de vaisselle opérées depuis l'Étrurie, notamment méridionale. Le cas des autres céramiques communes est plus problématique, dans la mesure où il s'agit d'un ensemble hétérogène de productions affichant une typologie tantôt étrusque, tantôt indigène, avec une minorité de pièces pour lesquelles aucune attribution précise ne peut être proposée. Si certains vases peuvent provenir d'autres régions italiennes – Étrurie septentrionale ou autre – l'existence d'une production tournée locale a également été suggérée, associée à un répertoire reprenant des modèles variés.

Il est encore trop tôt pour aborder en détail cette question des productions céramiques ayant pu être développées à Aleria durant la période étrusque, mais on imagine mal



■ 55 Aleria (Secteur du rempart méridional). Répartition de la vaisselle par catégorie : céramiques fines (A) et céramiques communes (B), exprimée en % du nombre de bords (NBD) (© É. Gailledrat).

que des potiers n'aient pas, à un moment donné, développé une activité sur place. Cela pose néanmoins un certain nombre de questions, relatives aux rythmes et aux modalités d'installation des Étrusques, ainsi que de leurs liens avec la, ou leurs cités d'origine. Faute de pouvoir préciser l'évolution chronologique du faciès que l'on entrevoit ici, il faut se contenter d'une image globalisante, qui masque potentiellement des évolutions importantes.

Un parallèle intéressant nous est fourni sur ce point par le site de *Lattara* (Lattes, Hérault), où les Étrusques s'établissent à la charnière des VI^e-V^e s. av. J.-C. Le caractère

planifié de cette installation, tout autant que les particularités du faciès mobilier, ne laissent ici aucun doute sur l'interprétation du site en tant que comptoir, formant une enclave tyrrhénienne à proximité d'un important site indigène (La Cougourlude) qui semble fonctionner à ce moment comme un *emporion* ouvert aux différents acteurs du négoce méditerranéen (Daveau, Py 2015 ; Gailledrat, Vacheret 2020).

Or, indépendamment de taux d'amphores particulièrement élevés qui indiquent le rôle du site en tant que débarcadère à vocation commerciale, on observe que la vaisselle utilisée accorde une part importante aux productions non tournées locales, qui représentent (selon les différents contextes) entre 22 et 54 % du total des fragments de vaisselle (Gailledrat, Vacheret 2020, 11), que l'on peut mettre en balance avec le taux observé à Aleria, ici à partir des bords (37 %). Dans le même temps, on relève la part essentielle (jusqu'à 40% des fragments) occupée par la céramique commune importée d'Étrurie, ou plus exactement par la céramique dite « de cuisine », dominée par les pots à cuire auxquels s'adjoignent quelques mortiers. Largement supérieur à celui observé à Aleria (où cette même céramique représente un minimum de 11 % du total de la vaisselle), ce taux révèle que les Étrusques installés à Lattes ont accordé une grande importance à l'emploi d'une batterie de cuisine provenant de leurs terres d'origine, en dépit du fait que des formes équivalentes produites sur place (« urnes » ou pots non tournés) pouvaient aisément assurer des fonctions similaires.

Le biais induit par le potentiel intervalle chronologique long auquel se rapporte le mobilier d'Aleria doit être jaugé à l'aune de la brièveté de la phase étrusque de *Lattara*, qui ne dure au mieux qu'une génération. En d'autres termes, on retrouve là l'idée de rythmes différenciés où, dans les premiers temps d'une installation, la vaisselle importée depuis la métropole a pu jouer un rôle plus important que par la suite.

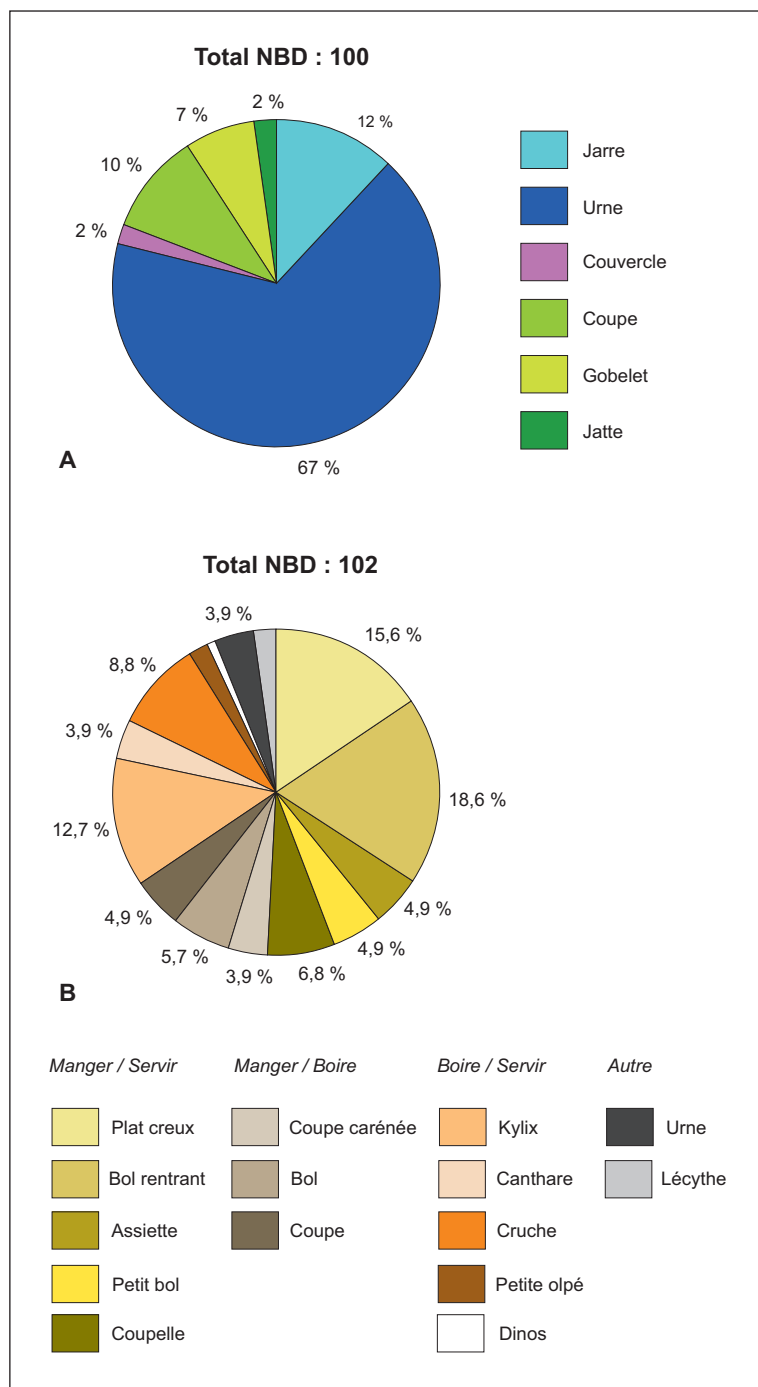
La part occupée par la céramique indigène non tournée (corse dans un cas, gauloise dans l'autre) ne peut cependant être appréciée uniquement en termes quantitatifs. Les fonctions attenantes à cette céramique sont en effet déterminantes au moment d'interpréter leur présence dans tel ou tel contexte (fig. 56). D'un côté (Aleria), les formes fermées de type urne ou jarre sont largement majoritaires (fig. 56 A) et se résument donc aux fonctions de « conditionnement/stockage » (jattes) et de « cuisine/

conditionnement » (urnes). De l'autre (*Lattara*), si les urnes prédominent également, les jattes sont toutefois nombreuses, de même que les coupes/écuelles, selon une répartition comparable à celle observée sur les sites indigènes contemporains, indiquant de ce fait une gamme fonctionnelle plus étendue.

Ce que l'on observe à Aleria, c'est bien l'existence d'un répertoire indigène plus restreint, où prédominent de manière bien plus accentuée les formes fermées (urnes et jarres). La comparaison avec Cozza Torta, aussi imparfaite soit-elle, nous montre quoi qu'il en soit que les formes ouvertes, et plus généralement les vases de consommation individuelle (vase à boire ou à manger) sont ici sous-représentés au regard de ce qui caractérise un répertoire indigène corse. De telles formes sont néanmoins présentes, confirmant l'impression première que le faciès d'Aleria n'est pas hermétique à des pratiques de consommation qui tranchent quelque peu avec celles perçues à travers la céramique tournée, qui n'offre que peu de formes morphologiquement comparables aux quelques coupes profondes tronconiques, coupes plates et gobelets que l'on retrouve ici.

Prise de manière globale, la répartition observée à Aleria entre céramiques fines, communes et non tournées est somme toute assez comparable à ce que l'on observe à *Lattara*. La différence principale tient en fait à l'origine de la vaisselle fine d'Aleria, majoritairement étrusque, qui a été en grande partie importée et peut-être (en partie du moins) produite sur place par des potiers tyrrhéniens. Or, indépendamment de la proximité géographique des villes étrusques de Toscane ou du Latium, c'est bien l'impossibilité de se fournir en céramiques fines destinées à la table auprès des autres populations présentes sur place qui semble avoir conditionné cet état de fait. Sur ce plan, les Étrusques installés à *Lattara* se sont quant à eux logiquement fournis sur les marchés locaux largement alimentés par le négoce grec, d'où l'importance des céramiques à pâte claire massaliètes.

À Aleria, la partition fonctionnelle entre céramiques non tournées et communes d'un côté, céramiques fines de l'autre, est très nette (fig. 56 A-B). Ces dernières consistent presque exclusivement en des vases destinés à être utilisés sur la table : vases de service destinés à présenter les aliments solides ou semi-liquides, vases de consommation individuelle à manger ou à boire, vases à verser et formes plus spécifiquement liées à la consommation du vin (fig. 56 B).



■ 56 Aleria (Secteur du rempart méridional). Répartition fonctionnelle de la vaisselle non tournée (A) et de la vaisselle fine tournée (B), exprimée en % du nombre de bords (NBD) par catégorie (© É. Gailledrat).

Au-delà d'une apparente diversité (et de certains manques au regard de ce que l'on retrouve dans la nécropole), qui tient pour partie à la nature même de l'assemblage étudié, le fait saillant est la prépondérance de trois formes principales : d'une

part la *kylix* (attique), d'autre part le plat creux (principalement en céramique à vernis noir) et le bol à bord rentrant (principalement en céramique grise ou à vernis noir). La première est consubstantiellement une forme à boire, et qui plus est à boire du vin. La deuxième se présente plus comme une forme destinée à la présentation des aliments, tandis que la troisième consiste en un vase de consommation individuelle que l'on présume moins liée à l'action « boire » qu'à celle de « manger ». Quoi qu'il en soit, les bols de taille réduite ainsi que les coupelles n'ont pu jouer qu'un rôle de présentation d'aliments ou de condiments, tandis que d'autres formes, minoritaires, ont pu servir à présenter des aliments ou les consommer. C'est le cas de l'assiette (à pied bas ou pied haut), tandis que la coupe carénée, le bol profond et les coupes (généralement constituées de formes comparables aux plats creux, mais de module inférieur) interrogent quant à leur fonction, sachant qu'une part importante des mets consommés devait (si l'on se réfère aux vases de cuisson) être constituée de bouillies ou ragoûts, autrement dit d'aliments semi-liquides (Bats 1988, 214-218).

Enfin, la répartition des différentes catégories de vaisselle montre des liens privilégiés avec les centres d'Étrurie méridionale (Tarquinia, *Caere*, dans une moindre mesure Vulci), constat que tend à confirmer l'origine des amphores étrusques présentes sur le site, qui proviennent effectivement de cette zone. Cependant, d'autres éléments laissent à penser que des affinités existent avec d'autres régions. C'est en particulier le cas au moment de considérer l'importance des céramiques à cuisson réductrice (grise étrusque et, dans une moindre mesure, *bucchero gris*). Qu'elles soient produites localement ou non, ces dernières témoignent en effet d'affinités avec l'Étrurie septentrionale, ce qui surprend d'autant moins que la zone minière de Populonia et l'Étrurie padane constituent les deux seuls secteurs du monde étrusque encore véritablement florissants entre la fin du VI^e et le début du IV^e s. av. J.-C.

Notons enfin que cette apparente variété des affinités avec les différentes régions de la péninsule italique, conjuguée à des liens avec le monde

insulaire corse, ressort également de l'étude de l'armement et d'autres mobiliers métalliques de la nécropole de Casabianda (Lejars, Lechenault, Mielcarek 2022).

4.3. Autres contextes du secteur méridional

Quelques autres ensembles cohérents d'époque tardo-archaïque ont pu être isolés, l'un provenant d'un sondage opéré en 1979 à l'intérieur de l'amphithéâtre, l'autre d'une fouille menée en 1981 à proximité du « rempart Est ».

Le premier comprend des catégories ainsi que des formes déjà rencontrées par ailleurs (fig. 57), avec notamment de la céramique grise (plat creux, coupe et bol convexe, canthare) (fig. 57, n° 2-6) ainsi que de la céramique non tournée. Parmi celle-ci, on soulignera la présence de bords clairement affiliés morphologiquement au modèle du « pot à cuire » étrusque (fig. 57, n° 13-14). Un fragment de *bucchero nero* correspond quant à lui à une assiette à bord en bandeau, proche des assiettes du type 3 de Rasmussen, plutôt datées du V^e s. av. J.-C. (Rasmussen 1979, 125) mais dont la lèvre triangulaire est ici ornée de cannelures atypiques (fig. 57, n° 1). On trouve enfin une amphore étrusque de type A-ETR 3C, qui s'inscrit elle aussi dans un répertoire typologique centré sur le V^e s. av. J.-C. (fig. 57, n° 18).

Le second ensemble est plus important mais ne laisse pas apparaître de différences significatives avec ceux venant d'être évoqués (fig. 58 et fig. 59). Les éléments de datation absolue les plus précis concernent ici la céramique attique, représentée par deux pieds de coupes sans tige, à fond externe réservé (fig. 58, n° 1-2) ainsi que par un bord de coupe à vernis noir type « *Castulo cup* » datable du plein V^e s. av. J.-C. (fig. 58, n° 3). Le *bucchero nero* est également présent, avec un bord de bol B-NERO Bo4, caractéristique du *bucchero pesante* du début de ce siècle (fig. 58, n° 4). La céramique à cuisson réductrice n'est ici attestée que par des vases en *bucchero* gris, avec des formes déjà répertoriées dans ce groupe, à savoir le canthare et le bol convexe à bord rentrant (fig. 58, n° 5-8). Un seul fragment de vernis noir étrusque est présent, qui constitue par ailleurs le seul élément permettant de reconnaître un pied haut de coupe ou d'assiette (fig. 58, n° 5). On trouve ensuite quelques bords de coupes à pâte claire (fig. 58, n° 12-13), ainsi que de la céramique commune étrusque (pots et mortier) (fig. 58, n° 16-21). Parmi celle-ci, un bord atypique possède une gorge interne,

destinée à recevoir un couvercle (fig. 58, n° 16). La céramique non tournée est bien attestée (fig. 58, n° 22-35), avec exactement les mêmes types que ceux rencontrés au niveau du rempart méridional, à savoir notamment l'urne à col haut divergent (fig. 58, n° 19-25) et celle à bord divergent et lèvre arrondie (fig. 58, n° 27-30) ainsi que, au niveau des formes ouvertes, la coupe à profil convexe ou le bol à profil tronconique (fig. 58, n° 36-38).

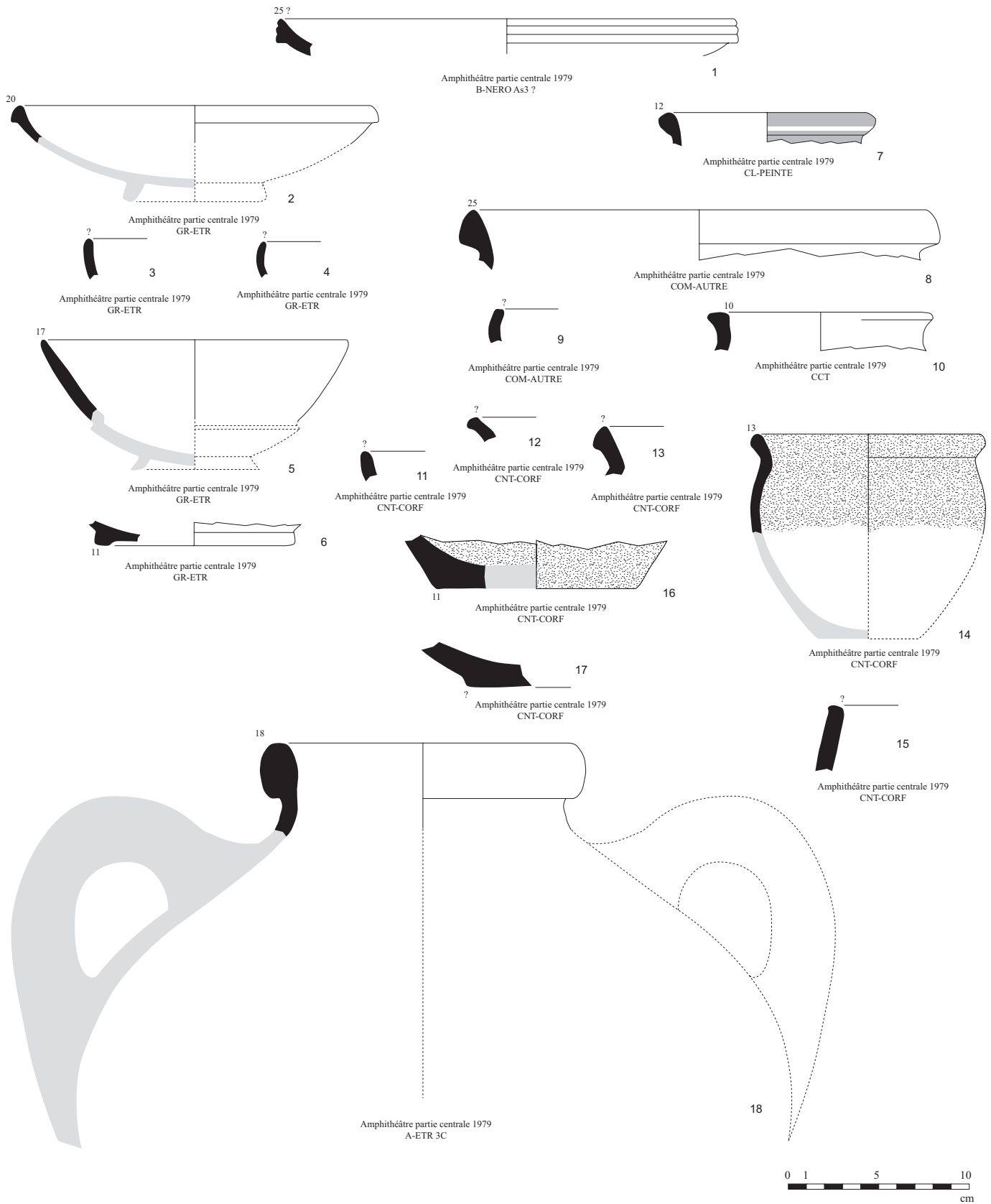
Concernant les amphores, à côté des productions étrusques représentées par l'amphore de type A-ETR 5 et A-ETR 4A (fig. 59, n° 1-3) qui indiquent une fois de plus une chronologie centrée sur le plein V^e s. av. J.-C., se trouve une anse d'amphore magno-grecque indéterminée (fig. 59, n° 4). Plus atypique est la présence de deux bords de *dolia*, l'un sans col à bord redressé arrondi, l'autre à col court tronconique et bord horizontal à lèvre pendante (fig. 59, n° 5-6).

Enfin, trois fragments d'anses en céramique non tournée doivent être considérés à part car se distinguant quelque peu des autres céramiques modelées au niveau de la pâte et, pour deux d'entre eux, en raison de leur décor à base de séries de petites impressions circulaires (fig. 59, n° 7-9). Ces décors, dits « *a cerchielli* », s'inscrivent dans un répertoire corso-sarde plutôt caractéristique du Fer I insulaire. L'absence de référents typologiques plus précis empêche de préciser l'attribution de ces fragments, que l'on attribuera néanmoins à un moment antérieur au V^e s. av. J.-C.

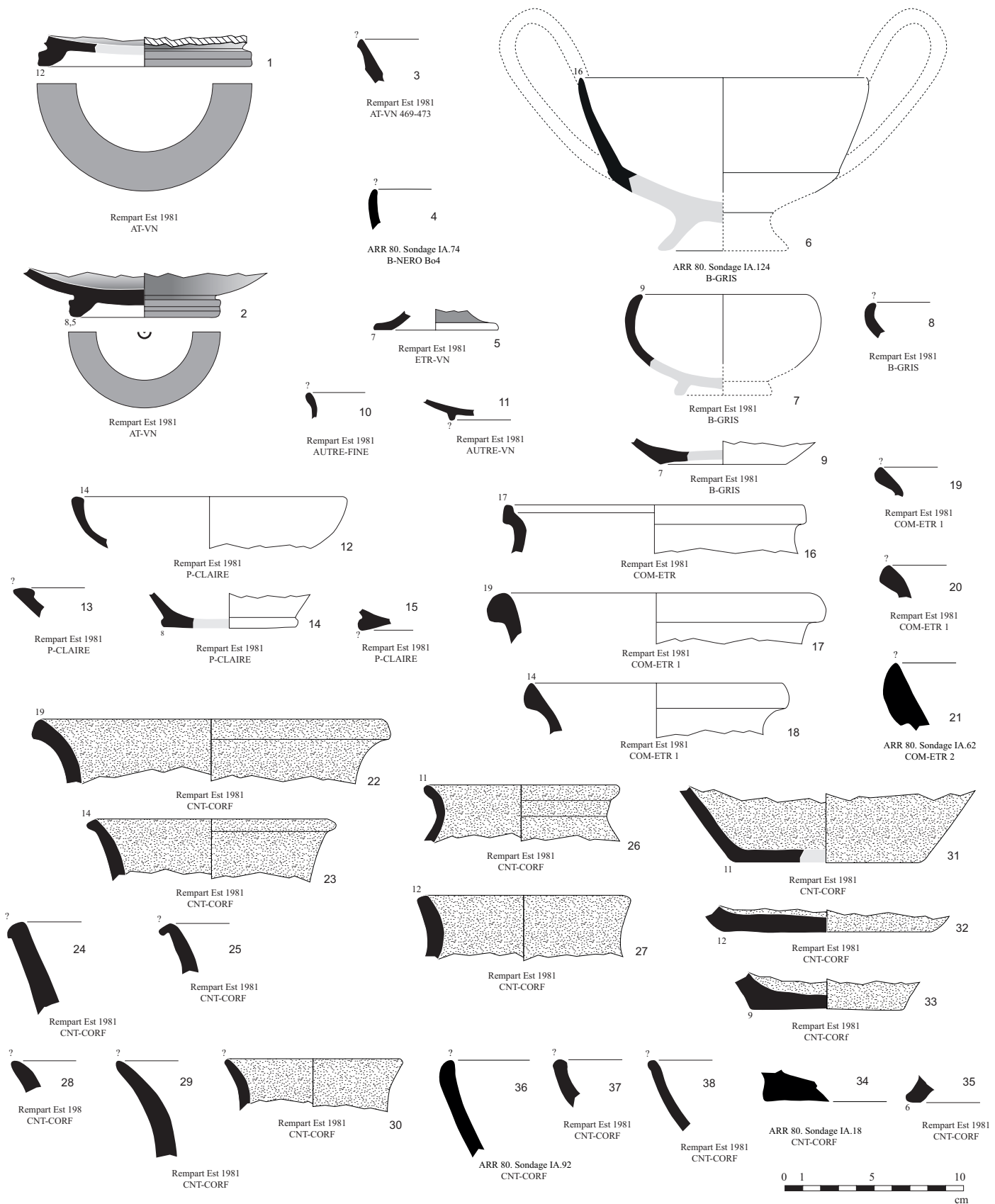
En conclusion, ces deux ensembles ne diffèrent pas de ceux rassemblés au niveau du rempart méridional. Hormis quelques fragments pour lesquels une datation plus ancienne que le début du V^e s. av. J.-C. peut être envisagée, rien n'accrédite ici la présence de contextes du plein VI^e s. av. J.-C.

4.4. Autres matériels

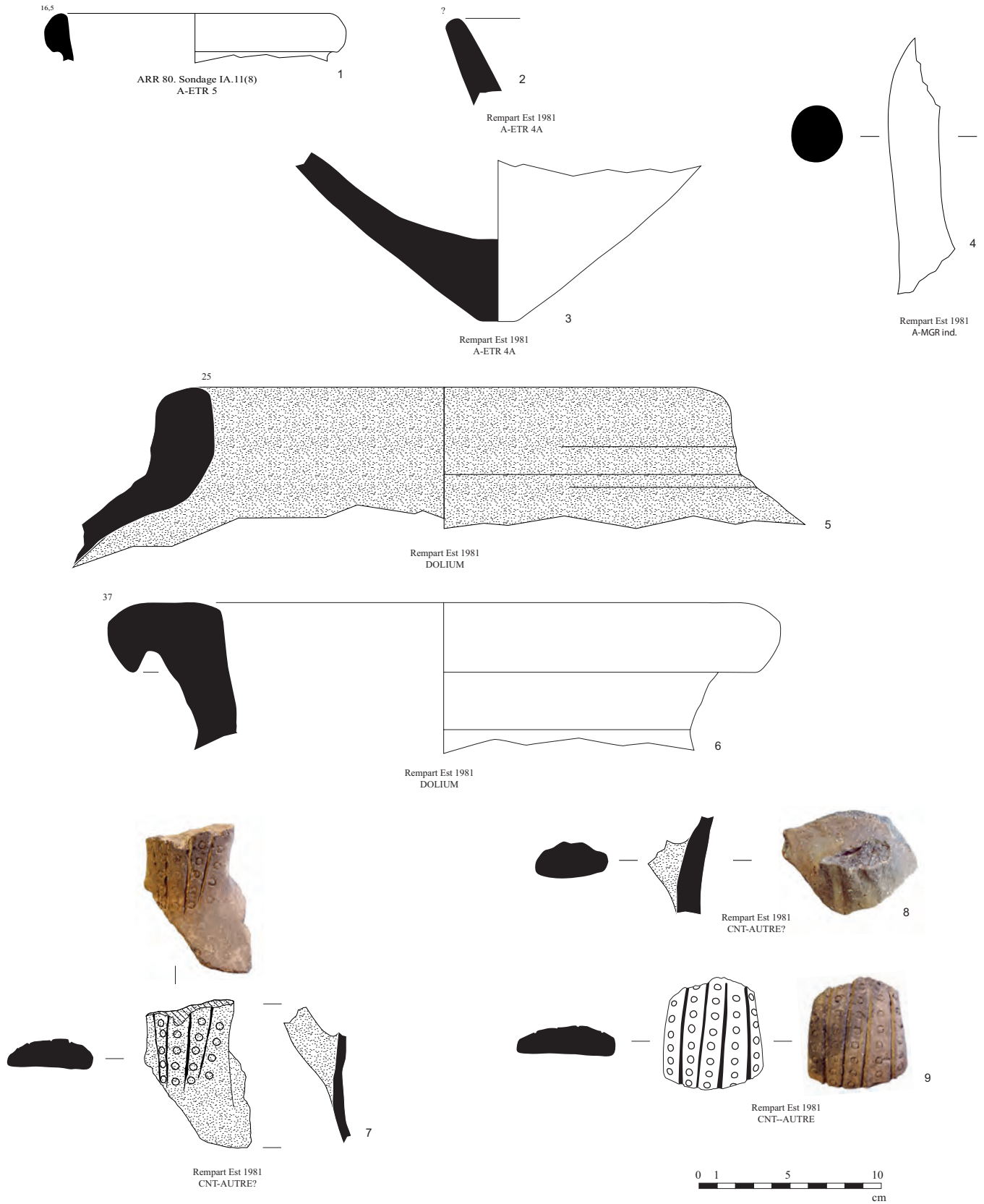
De l'arrière du rempart à *agger* (fig. 4, n° 14) proviennent divers petits objets : un *kyathos* miniature en céramique (objet votif ? récipient à onguent ?) (fig. 60, n° 1), deux fibules en bronze, incomplètes (fig. 60, n° 2-3), un manche d'ustensile en os (fig. 60, n° 4) et enfin un fragment de verre polychrome (fig. 60, n° 5). Bien que peu représentatif, ce mobilier apporte néanmoins certaines indications, notamment chronologiques.



■ 57 Aleria (Secteur de l'amphithéâtre), mobilier céramique. *Bucchero nero* (n° 1), grise étrusque (n° 2-6), claire peinte (n° 7), commune autre (n° 8-10), non tournée (n° 11-17), amphore étrusque (n° 18) (© É. Gailledrat).



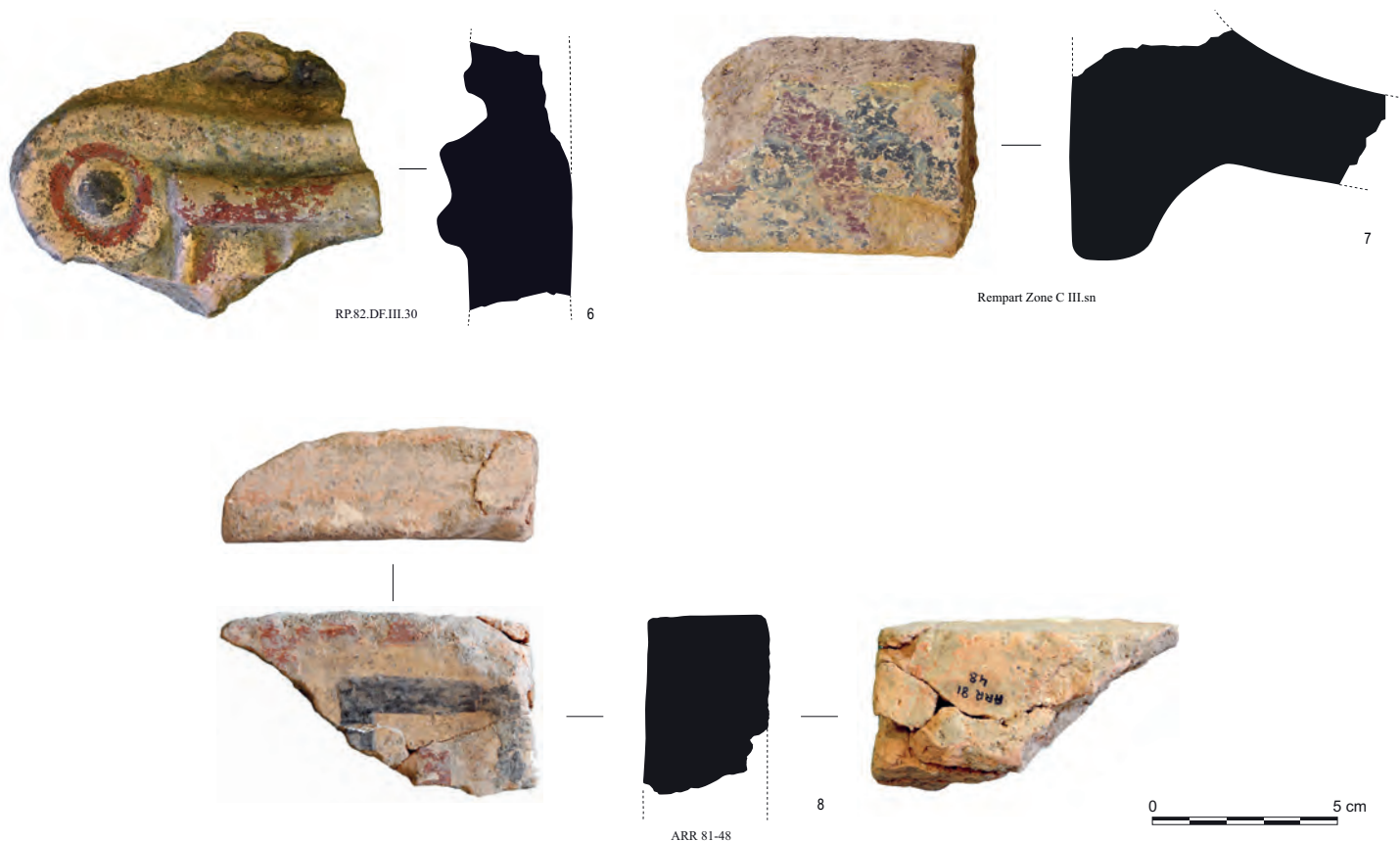
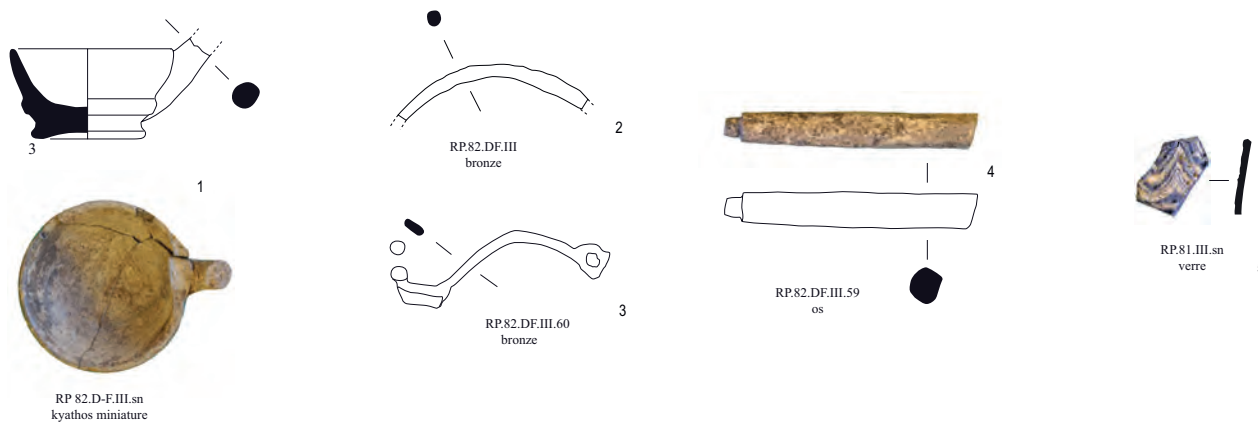
■ 58 Aleria (Secteur du rempart Est), mobilier céramique. Attique (n° 1-3), *bucchero nero* (n° 4), vernis noir étrusque tardo-archaïque (n° 5), *bucchero grigio* (n° 6-9), autre fine (n° 10-11), pâte claire (n° 12-15), commune tournée étrusque (n° 16-21), non tournée indigène (n° 22-38) (© É. Gailledrat).



■ 59 Aleria (Secteur du rempart Est), mobilier céramique. Amphore étrusque (n° 1-3), amphore grecque (n° 4), dolia (n° 5-6), céramique non tournée autre (n° 7-9) (© É. Gailledrat).

Une première fibule, dont seul l'arc à section ronde est conservé, ne peut être identifié typologiquement. La seconde, plus complète, comporte quant à elle un arc renflé légèrement angulaire de section plate, associé à un porte-ardillon en « U », un pied court redressé à bouton sphérique et un ressort court bilatéral à 2 (?) spires. Cet

objet se rapproche d'exemplaires « dérivés des types de la Certosa et golfe du Lion » mis au jour dans la nécropole (Jehasse, Jehasse 1973, pl. 146, 1805-1646), qui proviennent principalement de contextes du V^e s. av. J.-C. L'exemplaire dont il est question ici se singularise néanmoins par l'aspect extrêmement réduit du pied.



■ 60 Aleria, petit mobilier (n° 1-5) et terres cuites architecturales (n° 6-7) provenant du secteur du rempart méridional ainsi que du sondage contre le rempart romain (n° 8) (© É. Gailledrat).

Le fragment de verre bleu cobalt à décor de lignes brisées jaunes provient d'un petit flacon à parfum (alabastre ?), d'un type assez largement diffusé en Méditerranée occidentale aux VI^e-V^e s. av. J.-C. (Feugère 1989). À Aleria, J. Gran-Aymerich en signale d'ailleurs un autre à proximité, dans le secteur de « l'habitat préromain » (Gran-Aymerich, Jehasse 2006, fig. 19, 156), tandis qu'on en retrouve plusieurs exemplaires dans la nécropole, dans des contextes régulièrement datés du V^e s. av. J.-C. (Jehasse, Jehasse 1973, pl. 163-164 ; Jehasse, Jehasse 2001, pl. 93).

À ces quelques objets isolés s'ajoutent deux pièces remarquables, qui consistent en des fragments de terres cuites peintes.

La première, d'une hauteur conservée de 7,2 cm pour une largeur de 10 cm et une épaisseur de 3 cm, correspond à une plaque moulée, dont la face avant est décorée en relief d'un motif figurant un chapiteau ionique. Des traces de peinture rouge sombre sont présentes au niveau de l'échine, tandis que l'œil de la volute est surligné d'un cercle rouge et d'un point noir (fig. 60, n° 6). Vers le bas s'observe le sommet du fût de la colonne. À considérer qu'il s'agit bien là d'une terre cuite architecturale, compte tenu de son aspect lacunaire il est cependant difficile de préciser la nature exacte de cette pièce de revêtement (élément d'architrave ou de corniche ?).

La seconde est de morphologie différente. Elle présente une face plane pendante conservée sur une largeur de 7,5 cm et sur une hauteur de 5 cm, qui accueille un décor peint très écaillé, constitué d'une tresse bicolore, rouge foncé et gris-bleu (fig. 60, n° 7). La partie supérieure est manquante. Le bord inférieur est légèrement bombé et la face inférieure de la pièce est concave. Tronquée dans le sens longitudinal, la pièce n'est conservée que sur une profondeur de 8,5 cm et possède de ce côté une épaisseur de 2,5 cm environ. La face supérieure est légèrement concave. Ici encore, l'identification de ce fragment est malaisée, mais il pourrait s'agir d'un fragment de chéneau.

À ces éléments s'en ajoutent au moins deux autres – aujourd'hui disparus – signalés par J. Gran-Aymerich et O. Jehasse comme provenant de la partie méridionale du site, dans le secteur du rempart (Gran-Aymerich, Jehasse 2006, 161) (fig. 61). Il s'agit en premier lieu d'un fragment présentant une extrémité de section carrée, décoré sur une face d'une couverture rouge, et de l'autre ce qui semble constituer des méandres (?), peints en rouge et noir. Sur la partie plane (épaisse d'environ 2-3 cm) qui prolongeait

ce bord, est visible l'amorce d'un autre décor, constitué d'une ligne de points de couleur noire et du départ d'un motif indéterminé, peint en rouge (fig. 61 A). Ce fragment de rebord droit pourrait faire partie d'une plaque ou d'une tuile plate de terminaison de couverture (*ibid.* ; Gran-Aymerich 2015, 211).

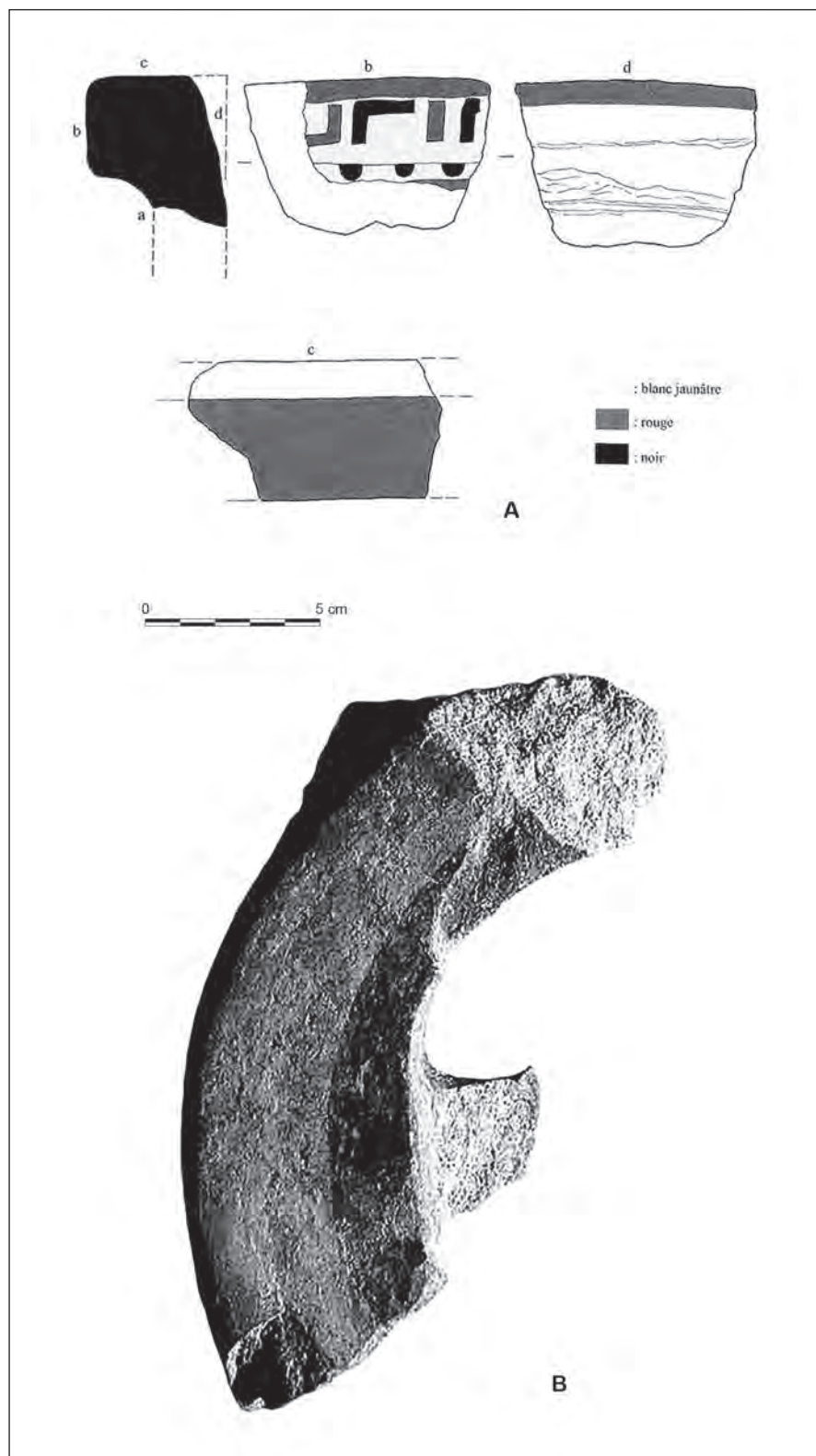
Le second se présente comme un élément à volutes ajourées, provenant selon toute vraisemblance d'un acrotère (fig. 61 B) (Gran-Aymerich, Jehasse 2006, 161 et fig. 30-31, 162 ; Gran-Aymerich 2015, pl. IVc).

Également disparues, deux antéfixes en terre cuite à figure féminine ont été découvertes par J. Jehasse, semble-t-il à proximité de la tour d'angle en grand appareil, située à l'angle sud-est de la fortification d'époque hellénistique (Jehasse, Jehasse 2004, 18) (fig. 62). La datation proposée, à savoir les IV^e-III^e s. av. J.-C. (Gran-Aymerich, Jehasse 2006, 164) peut être discutée, même si elle demeure probable sur le plan stylistique, sachant que le contexte stratigraphique dans lequel ces pièces ont été exhumées est passablement ambigu. Concernant leur provenance exacte, seul l'une d'entre elles est assurée, l'antéfixe en question (fig. 62 A) ayant été trouvée en 1977 « le long de la façade occidentale de la tour » (Jehasse 1977, fig. 19 ; Jehasse 1978b, 465). Notons enfin que J. Jehasse fait mention d'un index de statue en terre cuite, pris dans un niveau au sud de ladite tour et daté du III^e s. av. J.-C. (Jehasse 1977, 7).

En dépit de leur nombre limité, ces éléments d'architecture apparaissent en nombre suffisant dans un même secteur pour s'interroger sur l'existence, à proximité, d'au moins un édifice monumental, peut-être un temple (Gran-Aymerich, Jehasse 2006, 161).

En considérant les ensembles précisément issus de l'arrière du rempart à *agger* (en excluant donc les deux antéfixes), un *terminus ante quem* dans le courant du V^e s. av. J.-C. nous est par ailleurs indiqué par le mobilier céramique. Il faut quoi qu'il en soit relier la présence de ces terres cuites polychromes (qui évoquent bien les décors de terres cuites polychromes aux motifs complexes qui ornent les temples étrusques) à la destruction d'un ou de plusieurs édifices antérieurs qui, de ce fait, pourraient remonter plus haut que le début de ce siècle.

Un dernier fragment de terre cuite peinte a quant à lui été mis au jour dans le sondage mené à l'aplomb du rempart romain (fig. 4, n° 10). Mentionné comme provenant de



■ 61 Terres cuites architecturales provenant des fouilles Jehasse dans le secteur du rempart méridional (disparues). A : fragment de tuile polychrome (d'après Gran-Aymerich 2015, fig. 4, 211) ; B : fragment d'acrotere (d'après Gran-Aymerich 2015, pl. IVc).

la couche 12 de ce sondage, il a été identifié comme étant « un fragment de brique de cimaise peinte du V^{ème} siècle » (Lenoir, Rebuffat 1984, 83). Il se présente sous la forme d'une plaque d'une épaisseur de 3 cm environ, d'une longueur conservée de 8,5 cm pour 5 cm de haut, dont les deux faces sont lissées. La face antérieure semble recouverte d'une barbotine ou d'un engobe beige clair, qui reçoit un décor composé d'une bande rouge surmontant un motif de carré noir avec un point central (carré) rouge. Deux côtés sont partiellement conservés (fig. 60, n° 8). Ici encore, il pourrait s'agir d'un élément de corniche, en lien quoiqu'il en soit avec une architecture monumentale de type étrusque qui, si l'on se réfère au contexte – tel que décrit par E. Lenoir et R. Rebuffat (*ibid.*) – aurait été démantelée au plus tard au V^e s. av. J.-C.

5. Conclusion

En couplant une lecture historiographique de la documentation relative à Aleria à une étude des contextes et mobiliers des VI^e-V^e s. av. J.-C. aujourd'hui disponibles, une esquisse de bilan peut donc être dressée pour cette période, bilan dont les limites sont encore nombreuses. En outre, on a vu à quel point la question d'*Alalia* phocéenne a eu tendance à occulter celle, plus globale, de l'occupation d'époque préromaine. Plus précisément, la question de l'habitat n'avait pour ainsi dire jamais été abordée au moment de considérer la phase étrusque du site, pourtant abondamment documentée dans la nécropole.

Parmi les principales limites à ce réexamen des données, il faut citer la quasi-disparition des mobiliers relatifs aux sondages menés dans le secteur du forum, ou encore ceux des niveaux anciens du « quartier préromain ». Par



■ 62 Antefixes en terre cuite en forme de figures féminines provenant du secteur de la tour d'angle hellénistique (d'après Jehasse, Jehasse 2004, 18).

ailleurs, les données stratigraphiques se révélant globalement pauvres, cela pose une difficulté majeure au moment de caractériser les débuts de l'installation sur la colline de Palazzo, tout autant que la succession des différentes phases d'occupation. Cette difficulté a en partie été contournée par la relecture critique des écrits du fouilleur de l'époque, tandis que s'impose le constat de la relative austérité des « mobiliers significatifs » naguère isolés au Musée d'Aleria, tout autant que celle des mobiliers épars attribuables aux VI^e-V^e s. av. J.-C.

Le dossier relatif à la fortification méridionale s'est quant à lui révélé plus fécond, notamment grâce à l'existence de lots de mobiliers suffisamment homogènes pour pouvoir, à la fois préciser l'époque à laquelle cet ensemble est mis en place, et donner un aperçu du faciès d'Aleria entre la fin du VI^e et la fin du V^e s. av. J.-C. Des éléments permettent donc aujourd'hui d'appréhender la réalité de l'habitat étrusque durant cette période, même si aucun autre vestige bâti que le rempart à *agger* ne peut encore lui être attribué.

Inévitablement, on ne peut occulter la question d'*Alalia* phocéenne, mais face à l'indigence de l'information disponible, faut-il se contenter d'invoquer la parcimonie avec laquelle les fouilles anciennes ont atteint les niveaux les plus anciens du site, ou peut-on poser le débat en d'autres

termes ? Or, c'est bien là que l'archéologie, ou plus exactement le silence de la documentation archéologique doit nous interpeller.

Comme cela a été dit, les indices matériels sont particulièrement ténus et se limitent en réalité à quelques fragments de céramiques qui, pour certaines d'entre elles, sont même antérieures à la date retenue pour la première installation grecque (vers -565). Il s'agit en l'occurrence d'un bord de skyphos en *bucchero nero* de transition (fig. 18a) et d'un bord de coupe proche du type des Comastes (fig. 19a). Pour l'un comme pour l'autre, leur provenance précise ne peut malheureusement être établie, mais ces éléments témoignent *a minima* d'une fréquentation ancienne de cet espace compris entre les collines de Palazzo et de Casa-bianda, ainsi que de contacts précoces établis entre populations corse et navigateurs méditerranéens, que ces derniers aient été ou non des Phocéens.

Concernant l'intervalle centré sur le milieu du VI^e s. av. J.-C., les documents explicites sont tout aussi rares, d'autant que certaines pièces n'ont pas été retrouvées dans les collections. Ainsi en est-il de la kylix en *bucchero nero* du « quartier préromain » (fig. 17a) et du fragment de coupe attique à figures noires provenant de l'extérieur du Temple Est (fig. 20b). Il n'y a alors guère que deux fragments de *Siana cup* qui puissent être mentionnés, l'un trouvé en stratigraphie à l'intérieur du Temple Est (fig. 21a), l'autre en position résiduelle au niveau de l'amphithéâtre (fig. 22a), auxquels s'adjoignent deux autres fragments attiques à figures noires dont la provenance est inconnue (fig. 23, n° 1 et 2).

Il s'agit là de bien maigres indices, qui attestent à leur tour une fréquentation du lieu à cette époque, mais qui sont loin de pouvoir témoigner à eux seuls de l'existence – à cet endroit – de l'habitat phocéen. Le constat est donc que, parmi l'ensemble du mobilier exhumé à l'échelle du site, on ne trouve pour ainsi dire aucun élément résiduel pouvant être considéré comme un marqueur fiable des années -565/-540, tandis que la céramique grise monochrome est bel et bien absente. Quand bien même on invoquerait les bouleversements du terrain induits par les séquences d'occupation plus récentes, et notamment celles d'époque romaine, un « bruit de fond » plus palpable devrait exister, ce qui n'est pas le cas.

En l'état, on pourrait même se poser la question de savoir si, contrairement au postulat admis, l'habitat grec se trouve bien à l'emplacement de la ville romaine, dont les

antécédents étrusques ne font quant à eux pas de doute. Pour iconoclaste que soit cette question, elle invite en tout cas à s'interroger sur la lisibilité en termes archéologiques d'un établissement, d'une part dont l'ampleur initiale et sa probable extension (suite à l'arrivée des réfugiés de Phocée) nous sont inconnues, et d'autre part dont l'existence a somme toute été très courte.

Les documents relatifs à la fin du VI^e et au V^e s. av. J.-C. sont en revanche plus nombreux et se répartissent apparemment sur l'ensemble du secteur de Palazzo. Si l'extension réelle ainsi que la morphologie de l'habitat de cette période demeurent méconnues, nous disposons néanmoins d'une première image de cette occupation étrusque à laquelle se rattache indubitablement le rempart à *agger* méridional. Concernant ce dernier, si on admet que sa construction ne remonte pas plus haut que l'extrême fin du VI^e s. av. J.-C. (ce qui correspond par ailleurs à la datation des plus anciennes tombes reconnues à ce jour dans la nécropole), un décalage de quelques années pourrait d'ailleurs exister avec le moment où le site est censé avoir

été déserté par les Phocéens. Les données disponibles sont bien évidemment trop lacunaires pour pousser plus avant la réflexion et, le cas échéant, s'interroger sur l'existence d'un hiatus entre les deux phases. On peut néanmoins se demander si le schéma dont on entrevoit les contours pour les années -510/-480 correspond bien à une première phase d'implantation – dans ce cas d'ampleur – de cette ville étrusque, ou s'il ne témoignerait pas plutôt de la consolidation d'un noyau préexistant.

ÉRIC GAILLED RAT

CNRS, UMR 5140-Archéologie des Sociétés Méditerranéennes

(ASM)

LabEx ARCHIMÈDE programme IA - ANR-11-LABX-0032

Université Paul-Valéry, Route de Mende,

F-34199 Montpellier Cedex 5

eric.gailledrat@cnrs.fr

<https://asm.cnrs.fr/>

<https://archimede.cnrs.fr/>

Notes

1. Il est ainsi impossible, en l'absence de plans de fouille ou de descriptions un tant soit peu précises, d'évaluer la surface des différents sondages opérés. Plus handicapant encore est le fait que leur localisation même demeure le plus souvent approximative.
2. Concernant le mobilier issu des fouilles Jehasse, l'histoire de ces collections pose en elle-même bon nombre de problèmes. Partiellement éclatées, celles-ci ont été conservées par la suite dans divers dépôts de fortune (dont le principal se situait dans l'enceinte du pénitencier de Casabianda), et ne sont redevenues accessibles que très récemment. Pire encore, les conditions de conservation de ce mobilier, progressivement rapatrié au CCE d'Aleria, ont nécessité un long travail de décontamination et de reconditionnement, commandité par la DRAC de Corse. Au terme de ce travail, achevé en 2021, force est de constater qu'une part non quantifiable du mobilier des fouilles anciennes a bel et bien disparu.
3. Étude réalisée au sein du PCR « Aleria et ses territoires. Approches croisées » (dir. V. Jolivet) (2018-2021). Ce travail a bénéficié du soutien du LabEx ARCHIMÈDE au titre du programme « Investir L'Avenir » ANR-11-LABX-0032-01 (projet « Kyrnos »).
4. Concernant les ensembles mobiliers susceptibles de provenir des niveaux d'époque archaïque ayant aujourd'hui disparu, on ne peut alors se fonder que sur les indications fournies par le fouilleur de l'époque et rien, *a priori*, ne permet de mettre en doute telle ou telle mention ou observation. Il y a là un biais documentaire que l'on ne peut évidemment occulter.
5. Cette notion de « niveaux » traduit le caractère à l'évidence schématique des observations stratigraphiques, les couches archéologiques n'étant pas (ici comme ailleurs) identifiées en tant que telles. Un tel enregistrement se fonde sur une définition à la fois très empirique et subjective des différentes phases. Il nous est d'ailleurs clairement indiqué que ces 5 « niveaux » ont été établis à la suite de décapages effectués par passes de 20 cm (sic) (Jehasse 1962a, 5).
6. On pensera ainsi aux écrits de J.-P. Morel qui, évoquant *Alalia* phocéenne, précisait que « un rempart sur « l'acropole » (une sorte de bastion épais de dix mètres, en galets, briques crues, argile et bois) et les traces d'un habitat aux murs à montants de bois sur un socle en galets sont les vestiges connus pour cette époque, avec de la céramique gréco-orientale » (Morel 2000, 23).
7. Au rang des incohérences, on notera que la publication de 2004 (Jehasse, Jehasse 2004, 65) reprend la description de la stratigraphie ainsi que la coupe schématique de 1984 et non celles de 1990.
8. Il est par ailleurs étonnant que, nulle part, cet *agger* ne soit qualifié d'« étrusque », y compris pour ses phases récentes, attribuées aux V^e-III^e s. av. J.-C.
9. Proposée au XIX^e s. par H. van Herwerden (*Herodotus*, Trajecti ad Rhenum, 1888).
10. Signalons au passage la remarque des mêmes auteurs qui précisent : « ἐνεκτήσαντο ou ἀνεστήσαντο πόλιν, cette dernière leçon étant celle des meilleurs manuscrits (Hérodote I, 165). Notons qu'il s'agit, soit de restaurer, soit de reprendre possession d'un site, ce qui implique qu'il appartient déjà aux Phocéens ; ce n'est ni une annexion, ni une conquête » (Vallet, Villard 1996, note 50, 221). La référence bibliographique indiquée correspond au recueil d'articles de G. Vallet paru en 1996. L'article en question est paru originellement dans *La parola del passato*, 1966, 166-190.
11. « "had founded" a city; the correction ἐνεκτήσαντο, proposed by Herwerden and accepted by Legrand in his edition, has been understood to mean "they had taken possession" of an inhabited area. "Twenty years earlier" is c.560 BC. The excavations at Alalia, modern Aleria, attest traces of habitation already in the early iron age, but this does not justify the textual correction » (Asheri, Lloyd, Corcella 2011, 185).

12. Au moment de considérer dans son ensemble le mobilier étrusque d'Aleria, et plus précisément celui de l'habitat, J. Gran-Aymerich précise que si l'on retrouve du *bucchero* noir ou gris de la fin du VI^e au début du IV^e s., « plus exceptionnels sont les vases en *bucchero* noir du VI^e siècle » (Gran-Aymerich 2015, 209). Il n'illustre cependant son propos que par un bol à bord rentrant de type Rasmussen 4 et un bord en amande devant appartenir à une coupe de type Rasmussen 3 (*ibid.*, fig. 3 b-c, 211), formes toutes deux datées de la fin du VI^e ou du début du V^e s. av. J.-C.
13. Quoiqu'il en soit, on est bien en peine de pouvoir en dire plus sur le « secteur de la nécropole » susceptible d'avoir pu livrer ce fragment, tant il est vrai que parmi les prospections menées par J. Jehasse, celles destinées à préciser l'étendue des aires funéraires préromaines ont porté sur des espaces à la fois étendus et distants les uns des autres, bien loin de se limiter au seul secteur de Casabianda (Sacchetti 2022, 79-80). Avec en arrière-plan la recherche – demeurée infructueuse – de sépultures antérieures à la charnière des VI^e-V^e s. av. J.-C., ces prospections n'ont malheureusement pas été assorties d'inventaires précis des mobiliers recueillis en dehors des sépultures.
14. « *In the sixth century the Greek kylix develops into some new shapes, such as the Siana cup and the Band cup. The bucchero forms, continuing to follow the Greek examples, imitate these new models, but the shapes of the seventh century are still continued, side by side with the newer forms* » (Ramage 1970, 31).
15. Au niveau du marquage de ces fragments, la numérotation est assez systématiquement précédée du sigle « St », abréviation de « stratigraphie », qui se substitue dans la plupart des cas à une véritable indication de provenance. Bien évidemment, on ne dispose pas de listings permettant d'établir des correspondances.
16. On peut néanmoins imaginer qu'il s'agit du (seul) « *skyphos* » attique à figures noires mentionné par J. Jehasse, mentionné dans les niveaux anciens de la « Stratigraphie D » (Jehasse 1962a, 4), mais cette hypothèse demeure fragile.
17. Beazley archive n° 300622. Ce vase n'est curieusement pas recensé dans le travail de référence de Brijder (Brijder 1983 ; Brijder 1991 et Brijder 2000).
18. Respectivement : Beazley archive n° 300622, indet., 300525 (Brijder 1983, n° 121), 300486 (Brijder 1983, n° 133) et 300469 (Brijder 1991, n° 123).
19. Beazley archive n° 18162 (Brijder 1991, n° 473) et 300605 (Brijder 1991, n° 472).
20. Beazley archive n° 300491 (Boardman 1974, n° 37).
21. À noter que ce numéro n'apparaît pas dans les listings établis pour le mobilier de la nécropole, empêchant de valider ou d'infirmer cette hypothèse. On comprend mal toutefois, dans la mesure où ce fragment a été isolé, pourquoi J. Jehasse n'en aurait fait aucune mention, vu l'insistance avec laquelle il a recherché dans la nécropole des traces antérieures aux années 510-500 av. J.-C. Faut-il à l'inverse y voir l'un des fragments d'amphore à figures noires mentionnés dans les rapports de fouille, en l'occurrence parmi le mobilier exhumé dans le niveau ancien du « bâtiment à l'est du forum » (Jehasse 1962a, 4) ? Rien ne permet de l'affirmer.
22. Voir Beazley archive n° 6329, 10633, 10853, 11783, 12138, 14229, 14371, 14375, 14376, 14502, 15094, 15095, 18049, 21029, 9024849.
23. Londres, British Museum B436 (Boardman 1974, n° 1, 80 ; Beazley archive n° 479) ou encore Paris, Musée du Louvre, F123 (Beazley archive n° 301239).
24. Comparer notamment à Beazley archive 14251 (Syracuse, Museo Archeologico Regionale Paolo Orsi, 8763) et 1750 (Leipzig, Antikenmuseum der Universität Leipzig, T4451) (v. -525/-475) ; voir également Beazley archive n° 1573, 5816, 14293 et 303205.
25. Voir Beazley archive n° 302638, 302639, 302645.
26. Voir notamment Beazley archive 13327 (New York Metr 12.198.2) et 302639 (Winchester, College Museum, 7) ; également Beazley archive 8186, 11525.
27. Cela correspond en revanche parfaitement à l'illustration du type B-NERO O12 du Dicocer (Py 1993, 140), ici rapproché des types Rasmussen 2 et Albore 9C, mais outre le fait que le lien est discutable avec les typologies en question, on comprend mal d'où provient l'illustration.
28. Les exemplaires à bouton mouluré et dépression sommitale (COM-ETR 2B) sont régulièrement désignés sous ce terme en Étrurie.

Sources anciennes

- Diodore de Sicile**, *Bibliothèque historique*, Livre V, Livre des îles, trad. M. Casevitz. Paris, Les Belles-Lettres, 2015 (*CUF, série grecque*, 516).
- Hérodote**, *Histoires*, Livre I, éd. et trad. P.-E. Legrand. Paris, Les Belles-Lettres, 1932 (*CUF, série grecque*, 72).

Références bibliographiques

- Albore Livadie 1979** : ALBORE LIVADIE C. – *Le bucchero nero* en Campanie. Notes de typologie et de chronologie. In : *Le bucchero nero étrusque et sa diffusion en Gaule Méridionale*. Actes de la Table-Ronde d'Aix-en-Provence, 21-23 mai 1975. Bruxelles, Latomus, 1979, p. 91-110 (*Latomus*, 160).
- Arcelin Pradelle 1984** : ARCELIN PRADELLE C. – *La céramique grise monochrome en Provence*. Paris, CNRS, 1984, 171 p. (Suppl. 10 à *Revue Archéologique de Narbonnaise*).
- Asheri, Lloyd, Corcella 2011** : ASHERI D., LLOYD A.B., CORCELLA A. – *A Commentary on Herodotus Books I-IV*. Oxford, Oxford University Press, 2011, 721 p.
- Bats 1988** : BATS M. – *Vaisselle et alimentation à Olbia de Provence (v. 350-v. 50 av. J.-C.). Modèles culturels et catégories céramiques*. Paris, CNRS, 1988, 271 p. (Suppl. 18 à *Revue Archéologique de Narbonnaise*).
- Bats 1994** : BATS M. – Les silences d'Hérodote ou Marseille, Alalia et les Phocéens en Occident jusqu'à la fondation de Velia. In : *Apoikia. Scritti in onore di G. Buchner*. Naples, Istituto universitario orientale, 1994, p. 133-148 (*Annali di Archeologia e Storia Antica*, Nuova Serie, 1).
- Bayne 2000** : BAYNE N. – *The grey Wares of North-West Anatolia in the Middle and Late Bronze Age and the Early Iron Age and their Relation to the Early Greek Settlements*. Bohn, Rudolf Habelt, 2000, 317 p. (*Asia Minor Studien*, 37).
- Beazley 1956** : BEAZLEY J.D. – *Attic black-figure vase painters*. Oxford, Clarendon Press, 1956, 851 p.
- Beazley 1986** : BEAZLEY J.D. – *Development of the Attic Black-Figure, Revised edition*. Berkeley, University of California Press, 1986. <http://ark.cdlib.org/ark:/13030/ft1f59n77b/>

Références électroniques

Beazley Archive : <http://www.beazley.ox.ac.uk/index.htm>

- Benoît 1965** : BENOÎT F. – *Recherches sur l'hellénisation du Midi de la Gaule*. Aix-en-Provence, Ophrys, 1965, 335 p. (*Publications des annales de la Faculté des lettres d'Aix-en-Provence*, Nouvelle série, 43).
- Bernardini 2001** : BERNARDINI C. – *Il Gruppo Spurins*. Viterbo, Università degli studi della Tuscia, 2001, 177 p. (*Daidalos, Studi e ricerche del Dipartimento di Scienze del mondo antico*, 4).
- Boardman 1974** : BOARDMAN J. – *Athenian black figure vases*. London, Thames and Hudson, 1974, 252 p.
- Bonghi Jovino 2001a** : BONGHI JOVINO M. (dir) – *Tarquinia. Scavi sistematici nell'abitato. Campagne 1982-1988 / I materiali 1*. Roma, L'Erma di Bretschneider, 2001, 402 p. (*Tarchna*, III).
- Bonghi Jovino 2001b** : BONGHI JOVINO M. (dir) – *Tarquinia. Scavi sistematici nell'abitato. Campagne 1982-1988 / I materiali 2*. Roma, L'Erma di Bretschneider, 2001, 576 p. (*Tarchna*, III).
- Boucher, Jehasse 1956** : BOUCHER J.-P., JEHASSE J. – *Recherches à Aleria*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1956, 7 p.
- Brijder 1983** : BRIJDER H.A.G. – *Siana cups I and komast cups*. Amsterdam, Allard Pierson Museum, 1983, 2 vol. (*Allard Pierson Series*, 4).
- Brijder 1991** : BRIJDER H.A.G. – *Siana cups II. The Heidelberg painter*. Amsterdam, Allard Pierson Museum, 1991, 2 vol. (*Allard Pierson Series*, 8).
- Brijder 2000** : BRIJDER H.A.G. – *Siana cups III. The Red-black painter, Griffin-bird painter and Siana Cups resembling Lip-cups*. Amsterdam, Allard Pierson Museum, 2000, 2 vol. (*Allard Pierson Series*, 13).
- Bruni 1993** : BRUNI S. (dir.) – *Pisa. Piazza Dante : uno spaccato della storia pisana. La campagna di scavo 1991*. Pise, Casa di Risparmio di Pisa, 1993, 786 p.
- Coutelas, Allegrini-Simonetti 2017** : COUTELAS A., ALLEGRINI-SIMONETTI F. – Une capitale méconnue : la ville romaine d'Aléria (Corse) et sa parure urbaine. *Mélanges de l'École française de Rome-Antiquité*, 129-2, 2017, p. 523-567.
- Cristofani 1992** : CRISTOFANI M. (dir.) – *Caere 3.1. Lo scarico arcaico della Vigna Parrocchiale*. Roma, Consiglio Nazionale delle Ricerche, 1992, 211 p.
- Cristofani 1993** : CRISTOFANI M. (dir.) – *Caere 3.2. Lo scarico arcaico della Vigna Parrocchiale*. Roma, Consiglio Nazionale delle Ricerche, 1993, 522 p.
- Daveau, Py 2015** : DAVEAU I., PY M. – Grecs et Étrusques à Lattes : nouvelles données à partir des fouilles de La Cougourlude. In : ROURE R. (éd.) – *Contacts et acculturations en Méditerranée occidentale : Hommages à Michel Bats*. Actes du colloque d'Hyères, 15-18 septembre 2011. Paris/Aix-en-Provence, Errance/Centre Camille Jullian, 2015, p. 31-42 (*Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine*, 15 ; *Études Massaliètes*, 12).
- De Marinis, Rapi 2007** : DE MARINIS R.C., RAPI M. (dir.) – *L'abitato etrusco del Forcello di Bagnolo S. Vito (Mantova). Le fasi di età arcaica*. Volume realizzato in occasione della mostra Gli Etruschi a Nord del Po. Le fasi di età arcaica dell'abitato del Forcello di Bagnolo S. Vito, Villa Riva Berni, 18 febbraio - 20 marzo 2005. Florence, Comune de Bagnolo San Vito, 2007, 311 p.
- Di Miceli, Fiorini 2019** : DI MICELI A., FIORINI L. – *Le anfore da trasporto dal santuario di Gravisca*. Pisa, Edizioni ETS, 2019, 191 p. (*Laboratorio di archeologia e storia delle arti*, 17).
- Domínguez 2005** : DOMÍNGUEZ A.-J. – Spain and France (including Corsica). In : HANSEN M.H., NIELSEN T.H. (éd.) – *An Inventory of Archaic and Classical Poleis*. Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 157-171.
- Écard 2021a** : ÉCARD P. – Aléria-Arboratella e Pirelli (parcelle C253) [notice archéologique], *ADLFI. Archéologie de la France - Informations [En ligne]*, Corse, mis en ligne le 06 février 2021. <http://journals.openedition.org/adlfi/53837>
- Écard 2021b** : ÉCARD P. – Aléria – Arboratella e Pirelli (parcelle C209) [notice archéologique], *ADLFI. Archéologie de la France - Informations [En ligne]*, Corse, mis en ligne le 06 février 2021. <http://journals.openedition.org/adlfi/53842>
- Falcone 2012** : FALCONE L. – Ceramica etrusco-arcaica a vernice nera in Campania settentrionale. In : *Isti (Aurunci) graece Ausones nominantur*. Atti del Convegno Sessa Aurunca, 10 maggio 2009 (a cura di Ugo Zannini). Caramanica, Marina de Minturno, 2012, p. 79-104.
- Feugère 1989** : FEUGÈRE M. – Les vases en verre sur noyau d'argile en Méditerranée nord-occidentale. In : FEUGÈRE M. – *Le verre préromain en Europe occidentale*. Montagnac, Monique Mergoïl, 1989, p. 29-62.
- Fontaine 1997** : FONTAINE P. – Pour une carte archéologique des fortifications étrusques. *Revue belge de philologie et d'histoire*, 75, 1, 1997, p. 121-146.
- Fontaine 2008** : FONTAINE P. – Mura, arte fortificatoria e città in Etruria. Riflessioni sui dati archeologici. In : *La città murata in Etruria*. Atti del XXV Convegno di Studi Etruschi ed Italici, Chianciano terme, Sarteano, Chiusi, 30 marzo-3 aprile 2005. Pisa/Roma, Fabrizio Serra, 2008, p. 203-220.
- Fontaine 2013** : FONTAINE P. – Les enceintes préromaines de l'Italie centrale. Traditions régionales et influences extérieures (VIII^e-II^e s. av. J.-C.). In : BARTOLONI G., MICHETTI L.M. (éd.) – *Mura di legno, mura di terra, mura di pietra : fortificazioni nel Mediterraneo antico, Atti del convegno internazionale, Sapienza università di Roma, 7-9 maggio 2012*. Roma, Quasar, 2013, p. 267-294 (*Scienze dell'Antichità*, 19-2013, 2/3).
- Fontaine, Helas 2016** : FONTAINE P., HELAS S. (éd) – *Fortificazioni arcaiche del Latium vetus e dell'Etruria meridionale (IX-VI sec. a.C.). Stratigrafia, cronologia e urbanizzazione*. Atti delle Giornate di Studio, Roma, Accademia Belgica, 19-20 settembre 2013. Bruxelles, Institut Historique Belge de Rome, 2016, 294 p.
- Frère 2006** : FRÈRE D. – La céramique étrusco-corinthienne en Gaule. In : *Gli Etruschi da Genova ad Ampurias. Atti del XXIV Convegno di Studi Etruschi ed Italici, Marseille-Lattes, 26 settembre-1 ottobre 2002*. Pisa/Roma, Istituti Editoriali e Poligrafici Internazionale, 2006, p. 249-280.
- Gailledrat 2021** : GAILLEDRAT É. (dir.) – *Aleria. Les remparts*. Rapport final de fouille programmée. Ajaccio, Service Régional de l'Archéologie, 2021, 216 p.
- Gailledrat 2022** : GAILLEDRAT É. – *Alalia phocéenne, une question de temps ? À propos de quelques documents d'époque archaïque*. In : *Aleria et ses territoires*. Ajaccio, Collectivité de Corse-Éolienne, 2022, p. 31-47.
- Gailledrat, Vacheret 2020** : GAILLEDRAT É., VACHERET A. – Lattes/Lattara (Hérault), comptoir étrusque du littoral languedocien. *Gallia*, 77-2, 2020, p. 1-32.
- Gantès 1992** : GANTÈS L.-F. – L'apport des fouilles récentes à l'étude quantitative de l'économie massaliète. In : BATS M. (éd.) – *Marseille grecque et la Gaule*. Actes du Colloque international d'Histoire et d'Archéologie/V^e Congrès archéologique de Gaule méridionale, Marseille, 18-23 novembre 1990. Lattes/Aix-en-Provence, Association pour la Diffusion de l'Archéologie Méridionale /Université de Provence, 1992, p. 171-178 (*Études Massaliètes*, 3 ; *Travaux du Centre Camille Jullian*, 11).
- Gassner 2003** : GASSNER V. – *Materielle Kultur und kulturelle Identität in Elea in spätarchaisch-frühklassischer Zeit*. Wien, Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2003, 436 p. (*Velia Studien*, II).

- Gastaldi 2009** : GASTALDI P. (dir.) – *Chiusi. Lo scavo del Petriolo (1992-2004)*. Chiusi, Lui, 2009, 387 p. (*Annali di Archeologia e Storia Antica*, 17).
- Gran-Aymerich 2015** : GRAN-AYMERICH J. – L'Étrurie méridionale, Caéré, Aléria, Marseille et la Gaule. In : *La Corsica e Populonia. Atti del XXVIII Convegno di Studi Etruschi ed Italici, Bastia/Aléria, Piombino-Populonia, 25-29 ottobre 2011*. Roma, L'Erma di Bretschneider, 2015, p. 205-226.
- Gran-Aymerich 2017** : GRAN-AYMERICH J. – *Les vases de bucchero. Le monde étrusque entre Orient et Occident*. Roma, L'Erma di Bretschneider, 2017, 700 p.
- Gran-Aymerich, Jehasse 2006** : GRAN-AYMERICH J., JEHASSE O. – Les îles du monde étrusque : le cas de la Corse et Alaliè. *Mediterranea*, III, 2006, p. 141-172.
- Gras 1972** : GRAS M. – À propos de la « bataille d'Alalia ». *Latomus*, 31, 1972, p. 689-716.
- Gras 1985** : GRAS M. – *Trafics tyrrhéniens archaïques*. Rome, École française de Rome, 1985, 773 p. (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 258).
- Gras 1987** : GRAS M. – Marseille, la bataille d'Alalia et Delphes. *Dialogues d'Histoire Ancienne*, 13, 1987, p. 161-181.
- Gras 2000** : GRAS M. – La Battaglia del Mare Sardonio. In : BERNARDINI P., SPANU P.G., ZUCCA R. (a cura di) – *Μαχη La battaglia del Mare Sardonio, Studi e ricerche*. Cagliari/Oristano, La Memoria Storica/Mythox, 2000, p. 37-46.
- Gras, Tréziny, Broise 2004** : GRAS M., TRÉZINY H., BROISE H. – *Mégara Hyblaea 5. La ville archaïque : l'espace urbain d'une cité grecque de Sicile orientale*. Rome, École française de Rome, 2004, 648 p. (Suppl. 1 aux *Mélanges d'archéologie et d'histoire*).
- Heesen 2009** : HEESSEN P. – *Athenian little-masters cups*. PhD Thesis (2 vol.). Amsterdam, University of Amsterdam, UvA-DARE, 2009.
<https://dare.uva.nl/search?identifier=78b9a86b-cad3-4d48-b8a5-36bf1c25f3e7>
- Jehasse, Boucher 1958** : JEHASSE J., BOUCHER J.-P. – *Aléria. Fouilles de 1958*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1958, 16 p.
- Jehasse, Boucher 1959a** : JEHASSE J., BOUCHER J.-P. – *Fouilles d'Aléria. Campagne 1959*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1959, 33 p.
- Jehasse, Boucher 1959b** : JEHASSE J., BOUCHER J.-P. – Les fouilles d'Aléria (Corse). *Études corses*, 22, 1959, p. 7-28.
- Jehasse 1962a** : JEHASSE J. – *Rapport sur les fouilles d'Aléria. Campagne 1962*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1962, 44 p.
- Jehasse 1962b** : JEHASSE J. – La « victoire à la Cadméeenne » d'Hérodote (I, 166) et la Corse dans les courants d'expansion grecque. *Revue des Études Anciennes*, 64, 1962, p. 241-286.
- Jehasse 1963a** : JEHASSE J. – *Fouilles d'Aléria. Rapport sur la campagne 1963*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1963, 15 p.
- Jehasse 1963b** : JEHASSE J. – Les fouilles d'Aléria (Corse) : l'acropole et ses problèmes (1962). *Gallia*, 21-1, 1963, p. 77-109.
- Jehasse 1964** : JEHASSE J. – *Fouilles d'Aléria. Rapport sur la campagne 1964*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1964, 15 p.
- Jehasse 1974** : JEHASSE J. – *Fouilles d'Aléria. Campagne 1974*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1973, 34 p.
- Jehasse 1975** : JEHASSE J. – *Rapport sur les fouilles d'Aléria*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1975, 24 p.
- Jehasse 1976** : JEHASSE J. – *Aléria. Rapport sur la campagne de fouilles printemps-été 1976*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1976, 26 p.
- Jehasse 1977** : JEHASSE J. – *Aléria. Rapport scientifique sur la campagne de fouilles 1977*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1977, 23 p.
- Jehasse 1978a** : JEHASSE J. – *Fouilles d'Aléria. Campagne 1978*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1978, 6 p.
- Jehasse 1978b** : JEHASSE J. – Les dernières leçons de la Corse. In : *Les céramiques de Grèce de l'Est et leur diffusion en Occident. Centre Jean Bérard. Institut français de Naples, 6-9 juillet 1976*. Paris/Naples, CNRS/Institut français de Naples, 1978, p. 272-273.
- Jehasse 1979** : JEHASSE J. – *Fouilles d'Aléria. Campagne 1979*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1979, 22 p.
- Jehasse 1980** : JEHASSE J. – *Rapport sur les fouilles d'Aléria. Campagne 1980*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1980, 17 p.
- Jehasse 1981** : JEHASSE J. – *Fouilles d'Aléria. Campagne 1981*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1981, 10 p.
- Jehasse 1983** : JEHASSE J. – *Fouilles d'Aléria, Haute-Corse. Rapport scientifique pour la campagne de 1983*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1983, 19 p.
- Jehasse 1984** : JEHASSE J. – *Rapport sur les fouilles programmées d'Aléria*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1984, 24 p.
- Jehasse 1985** : JEHASSE J. – *Fouilles programmées d'Aléria*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1985, 29 p.
- Jehasse 1990** : JEHASSE J. – *Aléria, Haute-Corse. Fouilles programmées, campagne 1990*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1990, 27 p.
- Jehasse 1991** : JEHASSE J. – Le rempart méridional d'Aléria, 1991. *Fouille programmée annuelle*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1991, 30 p.
- Jehasse 1992** : JEHASSE J. – *Fouilles d'Aléria. Campagne de l'année 1992*. Rapport de fouille dactylographié. Ajaccio, DRAC Corse, 1992, 29 p.
- Jehasse, Jehasse 1973** : JEHASSE J., JEHASSE L. – *La nécropole préromaine d'Aléria (1960-1968)*. Paris, CNRS, 1973, 632 p. (Supplément 25 à *Gallia*).
- Jehasse, Jehasse 1987a** : JEHASSE J., JEHASSE L. – *Aleria antique*. Aleria, Les Amis d'Aléria, 1987, 117 p.
- Jehasse, Jehasse 1987b** : JEHASSE J., JEHASSE L. – Les importations attiques à Aléria et leurs significations. In : « Grecs et Ibères au IV^e siècle avant Jésus-Christ ». *Revue des Études Anciennes*, 89, 3-4, 1987, p. 377-384.
- Jehasse, Jehasse 1994** : JEHASSE J., JEHASSE L. – La société corse face à l'expansion phocéenne. In : CABRERA P., OLMOS R., SANMARTÍ E. (éd.) – *Iberos y Griegos : lecturas desde la diversidad*. Simposio Internacional celebrado en Ampurias, 3 al 5 de Abril de 1991. Huelva, Diputación Provincial de Huelva, 1994, p. 307-317 (*Huelva Arqueológica*, XIII, 2).
- Jehasse, Jehasse 2001** : JEHASSE J., JEHASSE L. – *Aléria. Nouvelles données de la nécropole*. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée Jean Pouilloux, 2001, 2 vol. (*Travaux de la Maison de l'Orient méditerranéen*, 34).

- Jehasse, Jehasse 2004** : JEHASSE J., JEHASSE L. – *Aleria métropole. Les remparts préromains et l'urbanisation romaine*. Ajaccio, Éditions du Journal de la Corse, 2004, 173 p.
- Jully 1983** : JULLY J.-J. – *Céramiques grecques ou de type grec et autres céramiques en Languedoc méditerranéen, Roussillon et Catalogne. VII^e-IV^e s. av. n. ère et leur contexte socio-culturel*. Paris, Les Belles Lettres, 1983, 3 vol. (*Annales littéraires de l'Université de Bensaçon*, 275 ; *Centre de recherches d'histoire ancienne*, 46).
- Lejars, Lechenault, Mielcarek 2022** : LEJARS T., LECHENAULT M., MIELCAREK F. – Contribution à notre connaissance des armes et des mobiliers indigènes de la nécropole de Casabianda à Aleria (Corse). In : *Aleria et ses territoires*. Ajaccio, Collectivité de Corse-Éolienne, 2022, p. 83-107.
- Lenoir, Rebuffat 1984** : LENOIR E., REBUFFAT R. – Le rempart et l'histoire d'Aleria. *Archeologia Corsa*, 8-9, 1984, p. 73-95.
- Malkin 2018** : MALKIN I. – *Un tout petit monde. Les réseaux grecs de l'Antiquité*. Paris, Les Belles Lettres, 2018, 389 p.
- Mattioli 2013** : MATTIOLI C. – *Atlante tipologico delle forme ceramiche di produzione locale in Etruria padana*. Bologna, Ante Quem/Università di Bologna, 2013, 568 p. (*Kainua*, 3).
- Michel, Pasqualaggi 2014** : MICHEL F., PASQUALAGGI D. – *Carte Archéologique de la Gaule : La Corse, 2A-2B*. Paris, Académie des Inscriptions et des Belles Lettres, 2014, 315 p.
- Milanese 1987** : MILANESE M. – *Scavi nell'oppidum preromano di Genova (Genova-S. Silvestro I)*. Roma, L'Erma di Bretschneider, 390 p. (*Studi archeologica*, 48).
- Milanini 2020** : MILANINI J.-L. – Cozza Torta (Porto-Vecchio, Corse-du-Sud) : la céramique indigène du premier âge du Fer. *Documents d'Archéologie Méridionale*, 41, 2020, p. 39-70.
- Milanini et al. 2012** : MILANINI J.-L., TRAMONI P., GANTÈS L.-F., PASQUET A. – Cozza Torta (Porto-Vecchio, Corse-du-Sud), habitat indigène du VI^e s. av. J.-C. : note préliminaire sur les rapports entre indigènes, Étrusques et Massaliètes. *Bulletin de la Société préhistorique française*, 109-4, 2012, p. 767-786.
- Morel 2000** : MOREL J.-P. – Les Phocéens et la mer Tyrrhénienne au VI^e siècle. In : BERNARDINI P., SPANU P.G., ZUCCA R. (dir.) – *Μοχλ. La battaglia del Mare Sardonio. Studi e ricerche*. Cagliari/Oristano, La Memoria Storica/Mythox, 2000, p. 19-36.
- Morel 2006a** : MOREL J.-P. – Un demi-siècle de recherches sur Velia et les Phocéens en Occident. In : *Velia, Atti del XLV^e Convegno di Studi sulla Magna Grecia, Taranto, 2005*. Naples, Istituto per la Storia e l'Archeologia della Magna Grecia, 2006, p. 23-61.
- Morel 2006b** : MOREL J.-P. – De Marseille à Velia : problèmes phocéens. *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 150-4, 2006, p. 1723-1783.
- Nickels 1978** : NICKELS A. – Contribution à l'étude de la céramique grise archaïque en Languedoc-Roussillon. In : *Les céramiques de Grèce de l'Est et leur diffusion en Occident. Centre Jean Bérard. Institut français de Naples, 6-9 juillet 1976*. Paris/Naples, CNRS/Institut français de Naples, 1978, p. 248-267.
- Nickels 1983** : NICKELS A. – Les Grecs en Gaule : l'exemple du Languedoc. In : *Modes de contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes*. Actes du colloque de Cortone, 24-30 mai 1981. Pise/Rome, École française de Rome, 1983, p. 409-428 (*Collection de l'École Française de Rome*, 67).
- Nijboer 2018** : NIJBOER A. J. – Fortifications in and Around Rome, 950–300 BC. In : BALLMER A., FERNÁNDEZ-GÖTZ M., MIELKE D.P. (éd.) – *Understanding ancient fortifications between regionality and connectivity*. Oxford/Philadelphia, Oxbow Books, 2018, p. 111-122.
- Paolini-Saez 2012** : PAOLINI-SAEZ H. – Les productions à pâte amiantées à l'âge du Fer : origines et évolution. In : PÊCHE-QUILICHINI K. (dir.) – *L'âge du Fer en Corse. Acquis et perspectives*. Actes de la table-ronde de Serra-di-Scopamena, 7 août 2009. Serra-di-Scopamena, Associu Cuciurpula, 2012, p. 76-86.
- Pêche-Quilichini 2012** : PÊCHE-QUILICHINI K. (dir.) – *L'âge du Fer en Corse. Acquis et perspectives*. Actes de la table-ronde de Serra-di-Scopamena, 7 août 2009. Serra-di-Scopamena, Associu Cuciurpula, 2012, 127 p.
- Pêche-Quilichini 2014** : PÊCHE-QUILICHINI K. – *Protohistoire d'une île. Vaisselles céramiques du Bronze final et du premier âge du Fer de Corse (1200-550 av. J.-C.)*. Lattes, Association pour la Diffusion de l'Archéologie en Languedoc-Roussillon, 2014, 276 p. (*Monographies d'Archéologie Méditerranéenne*, 34).
- Pêche-Quilichini 2020** : PÊCHE-QUILICHINI K. – Les vaisselles produites en Corse nord-orientale à l'époque hellénistique : technologie, typologie et connexions avec l'Étrurie insulaire et littorale. In : KAMENJARIN I., UGARKOVIC (éd.) – *Exploring the Neighborhood. The role of Ceramics in Understanding Place in the Hellenistic World*. Proceedings of the 3rd Conference of IARPorHP, Kastela, June 2013, 1st-4th. Wien, Phoibos Verlag, 2020, vol. 3, p. 133-143.
- Pý 1979-1980** : PY M. – Ensayo de clasificación de un estilo de cerámica de Occidente : los vasos pseudojonios pintados. *Ampurias*, 41-42, 1979-1980, p. 155-202.
- Pý et al. 1993** : PY M. (dir.) – *Dicocer¹, Dictionnaire des céramiques antiques (VII^e s. av. n. è.-VII^e s. de n. è.) en Méditerranée nord-occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan)*. Lattes, Association pour la Recherche Archéologique en Languedoc Oriental, 1993, 624 p. (*Lattara*, 6).
- Ramage 1970** : RAMAGE N.H. – Studies in Early Etruscan Bucchero. *Papers of the British School at Rome*, 38, 1970, p. 1-61.
- Rasmussen 1979** : RASMUSSEN T.B. – *Bucchero Pottery from Southern Etruria*. Cambridge, Cambridge University Press, 1979, 233 p.
- Richter 1940** : RICHTER G.M.A. – *Handbook of the Etruscan Collection*. New York, Metropolitan Museum, 1940, 86 p.
- Rothé, Tréziny 2005** : ROTHÉ M.-P., TRÉZINY H. (dir.) – *Carte Archéologique de la Gaule : Marseille et ses alentours, 13/1*. Paris, Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, 2005, 923 p.
- Sacchetti 2011** : SACCHETTI F. – Graffiti commerciali numerici sulle anfore da trasporto greche d'età arcaica e classica dell'Italia settentrionale. In : *Tra Protohistoria e Storia*. Studi in onore di Lorenada Capuis. Padova, Università degli Studi di Padova/Quasar, 2011, p. 245-263 (*Antenor Quaderni*, 20).
- Sacchetti 2012** : SACCHETTI F. – *Les amphores grecques dans le Nord de l'Italie*. Arles/Aix-en-Provence, Errance/Centre Camille Jullian, 2012, 287 p. (*Bibliothèque d'Archéologie Méditerranéenne et Africaine*, 10).
- Sacchetti 2021** : SACCHETTI F. (dir.) – *Aleria. Mattonata*. Rapport final de fouille programmée. Ajaccio, Service Régional de l'Archéologie, 2021.
- Sacchetti 2022** : SACCHETTI F. – Aleria-Casabianda, quarante ans après. La remise en contexte des anciennes données de fouille et la découverte du complexe des nécropoles d'Aleria. In : *Aleria et ses territoires*. Ajaccio, Collectivité de Corse-Éolienne, 2022, p. 65-82.

- Smith 1926** : SMITH H.R.W. – The Skyphos of Klitomenes. *American Journal of Archaeology*, 49, 1926, p. 432-441.
- Tréziny 1999** : TRÉZINY H. – Les fortifications grecques en Occident à l'époque classique (491-322 av. J.-C). *Pallas*, 51, (dossier : Guerres et sociétés dans les mondes grecs à l'époque classique), 1999, p. 241-282.
- Tréziny 2011** : TRÉZINY H. – Fossés et défenses avancées dans les villes grecques d'Occident. *Revista d'Arqueologia de Ponent*, 21, 2011, p. 287-296.
- Ure 1932** : URE P.N. – Droop Cups. *The Journal of Hellenic Studies*, 52-1, 1932, p. 55-71.
- Vallet, Villard 1996** : VALLET G., VILLARD F. – Les Phocéens en Méditerranée occidentale à l'époque archaïque et la fondation de Hyèlè. In : VALLET G. – *Le monde grec colonial d'Italie du Sud et de Sicile*. Rome, École française de Rome, 1996, p. 207-228 (*Publications de l'École française de Rome*, 218).
- Vidal et al. 2021** : VIDAL L., RIGEADE C., BIRON M., ÉCARD P., FIGUEIRAL I., FOREST V., GUERRE J., HAURILLON R., LATTARD A., MANNIEZ Y., MEIRONE C., SACCHETTI F., RAUX S., SEGUIN M., SIVAN O., SOULA F. – Aléria – Lamajone [notice archéologique], *ADLFI. Archéologie de la France - Informations* [En ligne], Corse, mis en ligne le 06 février 2021, consulté le 18 janvier 2022. <http://journals.openedition.org/adlfi/53857>
- Villard 1946** : VILLARD F. – L'évolution des coupes attiques à figures noires (580-480). *Revue des Études Anciennes*, 48-3/4, 1946, p. 153-181.
- Villard 1970** : VILLARD F. – Céramique ionienne et céramique phocéenne en Occident. In : « Nuovi Studi su Velia ». *La Parola del Passato*, XXV, 1970, p. 108-129.
- Zamboni 2013** : ZAMBONI L. – *Fade to grey*. La ceramica grigia in area padana tra VI e I secolo a.C., un aggiornamento. *LANX*, 15, 2013, p. 74-110.